
VITAM
IMPENDERE
VERO.





LES
CONFESSIONS
DE
J. J. ROUSSEAU.

PREMIÈRE PARTIE.

LES CONFESSIONS
DE
J. J. ROUSSEAU.

PREMIÈRE PARTIE.



A GENÈVE.

M. DCC. LXXXII.



LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.



LIVRE PREMIER.

Je forme une entrepriſe qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes ſemblables un homme dans toute la vérité de la nature ; & cet homme, ce ſera moi.

Moi ſeul. Je ſens mon cœur & je connois les hommes. Je ne ſuis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'oſe croire n'être fait comme aucun de ceux qui exiſtent. Si je ne vaux pas mieux, au

moins je ſuis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briſer le moule dans lequel elle m'a jetté, c'eſt ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier ſonne quand elle voudra ; je viendrai ce livre à la main me préſenter devant le ſouverain Juge. Je dirai hautement : voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai penſé, ce que je fus. J'ai dit le bien & le mal avec la même franchiſe. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, & s'il m'eſt arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occaſionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu ſuppoſer vrai ce que je ſavois avoir pu l'être, jamais ce que je ſavois être faux. Je me ſuis montré tel que je fus, mépriſable & vil quand je l'ai été, bon, généreux, ſublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Etre éternel, raſſemble autour de moi l'innombrable foule de mes ſemblables : qu'ils écoutent mes Confeſſions, qu'ils gémiſſent de mes indignités, qu'ils rougiſſent de mes miſeres. Que chacun d'eux découvre à ſon tour ſon cœur aux pieds de ton trône avec la même ſincérité, &

puis qu'un ſeul te diſe, s'il l'oſe ; *je fus meilleur que cet homme là.*

Je ſuis né à Geneve en 1712 d'*Iſaac Rouſſeau* Citoyen, & de *Suſanne Bernard* Citoyenne; un bien fort médiocre à partager entre quinze enfans, ayant réduit preſqu'à rien la portion de mon pere, il n'avoit pour ſubſiſter que ſon métier d'Horloger, dans lequel il étoit, à la vérité, fort habile. Ma mere, fille du Miniſtre *Bernard*, étoit plus riche, elle avoit de la ſageſſe & de la beauté : ce n'étoit pas ſans peine que mon pere l'avoit obtenue. Leurs amours avoient commencé preſque avec leur vie : dès l'âge de huit à neuf ans ils ſe promenoient enſemble tous les ſoirs ſur la Treille ; à dix ans ils ne pouvoient plus ſe quitter. La ſympathie, l'accord des ames affermit en eux le ſentiment qu'avoit produit l'habitude. Tous deux, nés tendres & ſenſibles, n'attendoient que le moment de trouver dans un autre la même diſpoſition, ou plutôt ce moment les attendoit eux-mêmes, & chacun d'eux jetta ſon cœur dans le premier qui s'ouvrit pour le recevoir. Le ſort qui ſembloit contrarier leur paſſion, ne fit que l'animer. Le jeune amant ne pouvant

obtenir sa maîtresse, se consumoit de douleur; elle lui conseilla de voyager pour l'oublier. Il voyagea sans fruit & revint plus amoureux que jamais. Il retrouva celle qu'il aimoit tendre & fidelle. Après cette épreuve il ne restoit qu'à s'aimer toute la vie; ils le jurerent, & le Ciel bénit leur serment.

Gabriel Bernard, frere de ma mere, devint amoureux d'une des sœurs de mon pere, mais elle ne consentit à épouser le frere qu'à condition que son frere épouseroit la sœur. L'amour arrangea tout, & les deux mariages se firent le même jour. Ainsi mon oncle étoit le mari de ma tante, & leurs enfans furent doublement mes cousins-germains. Il en naquit un de part & d'autre au bout d'une année; ensuite il fallut encore se séparer.

Mon oncle *Bernard* étoit Ingénieur: il alla servir dans l'Empire & en Hongrie sous le Prince Eugene. Il se distingua au siége & à la bataille de Belgrade. Mon pere, après la naissance de mon frere unique, partit pour Constantinople où il étoit appellé, & devint Horloger du Sérail. Durant son absence, la beauté de ma mere, son esprit,

ſes talens (*), lui attirerent des hommages. Monſieur de la Cloſure, Réſident de France, fut des plus empreſſés à lui en offrir. Il falloit que ſa paſſion fût vive, puiſqu'au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mere avoit plus que de la vertu pour s'en défendre, elle aimoit tendrement ſon mari; elle le preſſa de revenir. Il quitta tout & revint. Je fus le triſte fruit de ce retour. Dix mois après, je naquis infirme & malade; je coûtai la vie à ma mere, & ma naiſſance fut le premier de mes malheurs.

(*) Elle en avoit de trop brillans pour ſon état; le Miniſtre ſon pere qui l'adoroit, ayant pris grand ſoin de ſon éducation. Elle deſſinoit, elle chantoit, elle s'accompagnoit du Théorbe, elle avoit de la lecture & faiſoit des vers paſſables. En voici qu'elle fit impromptu dans l'abſence de ſon frere & de ſon mari, ſe promenant avec ſa belle-ſœur & leurs deux enfans, ſur un propos que quelqu'un lui tint à leur ſujet.

Ces deux Meſſieurs qui ſont abſens
Nous ſont chers de bien des manieres:
Ce ſont nos amis, nos amans;
Ce ſont nos maris & nos freres;
Et les peres de ces enfans.

Je n'ai pas ſu comment mon pere ſupporta cette perte; mais je ſais qu'il ne s'en conſola jamais. Il croyoit la revoir en moi, ſans pouvoir oublier que je la lui avois ôtée; jamais il ne m'embraſſa que je ne ſentiſſe à ſes ſoupirs, à ſes convulſives étreintes, qu'un regret amer ſe mêloit à ſes careſſes; elles n'en étoient que plus tendres. Quand il me diſoit : Jean Jacques, parlons de ta mere; je lui diſois; hé bien, mon pere, nous allons donc pleurer; & ce mot ſeul lui tiroit déja des larmes. Ah! diſoit-il en gémiſſant; rends-la moi, conſole-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laiſſé dans mon ame. T'aimerois-je ainſi ſi tu n'étois que mon fils? Quarante ans après l'avoir perdue, il eſt mort dans les bras d'une ſeconde femme, mais le nom de la premiere à la bouche, & ſon image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le Ciel leur avoit départis, un cœur ſenſible eſt le ſeul qu'ils me laiſſerent; mais il avoit fait leur bonheur, & fit tous les malheurs de ma vie.

J'étois né preſque mourant; on eſpéroit peu de me conſerver. J'apportai le

germe d'une incommodité que les ans ont renforcée, & qui maintenant ne me donne quelquefois des relâches que pour me laiſſer ſouffrir plus cruellement d'une autre façon. Une ſœur de mon pere, fille aimable & ſage, prit ſi grand ſoin de moi qu'elle me ſauva. Au moment où j'écris ceci elle eſt encore en vie, ſoignant à l'âge de quatre-vingt ans un mari plus jeune qu'elle, mais uſé par la boiſſon. Chere tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, & je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres ſoins que vous m'avez prodigués au commencement des miens. J'ai auſſi ma mie Jaqueline encore vivante, ſaine & robuſte. Les mains qui m'ouvrirent les yeux à ma naiſſance, pourront me les fermer à ma mort.

Je ſentis avant de penſer ; c'eſt le ſort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis juſqu'à cinq ou ſix ans : je ne ſais comment j'appris à lire ; je ne me ſouviens que de mes premieres lectures & de leur effet ſur moi : c'eſt le tems d'où je date ſans interruption la conſcience de moi-même. Ma mere avoit laiſſé des Romans. Nous nous mîmes à les lire après

ſoupé, mon pere & moi. Il n'étoit queſtion d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amuſans; mais bientôt l'intérêt devint ſi vif que nous liſions tour-à-tour ſans relâche, & paſſions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon pere, entendant le matin les hirondelles, diſoit tout honteux: allons nous coucher, je ſuis plus enfant que toi.

En peu de tems j'acquis par cette dangereuſe méthode, non-ſeulement une extrême facilité à lire & à m'entendre, mais une intelligence unique à mon âge ſur les paſſions. Je n'avois aucune idée des choſes, que tous les ſentimens m'étoient déjà connus. Je n'avois rien conçu; j'avois tout ſenti. Ces émotions confuſes que j'éprouvai coup ſur coup n'altéroient point la raiſon que je n'avois pas encore; mais elles m'en formerent une d'une autre trempe, & me donnerent de la vie humaine des notions bizarres & romaneſques, dont l'expérience & la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.

Les Romans finirent avec l'été de 1719. L'hiver ſuivant ce fut autre cho-

ſe. La bibliothéque de ma mere épuiſée, on eut recours à la portion de celle de ſon pere qui nous étoit échue. Heureuſement il s'y trouva de bons livres; & cela ne pouvoit gueres être autrement; cette bibliothéque ayant été formée par un Miniſtre, à la vérité, & ſavant même; car c'étoit la mode alors, mais homme de goût & d'eſprit. L'hiſtoire de l'Egliſe & de l'Empire par le Sueur, le diſcours de Boſſuet ſur l'hiſtoire univerſelle, les hommes illuſtres de Plutarque, l'hiſtoire de Veniſe par Nani, les métamorphoſes d'Ovide, La Bruyere, les mondes de Fontenelle, ſes Dialogues des morts, & quelques tomes de Moliere, furent tranſportés dans le cabinet de mon pere, & je les lui liſois tous les jours durant ſon travail. J'y pris un goût rare & peut-être unique à cet âge. Plutarque, ſur-tout, devint ma lecture favorite. Le plaiſir que je prenois à le relire ſans ceſſe me guérit un peu des Romans, & je préférai bientôt Ageſilas, Brutus, Ariſtide, à Orondate, Artamene & Juba. De ces intéreſſantes lectures, des entretiens qu'elles occaſionnoient entre mon pere & moi ſe forma cet eſprit libre &

républicain, ce caractere indomptable & fier, impatient de joug & de servitude qui m'a tourmenté tout le tems de ma vie dans les situations les moins propres à lui donner l'essor. Sans cesse occupé de Rome & d'Athenes; vivant, pour ainsi dire, avec leurs grands hommes, né moi-même Citoyen d'une république, & fils d'un pere dont l'amour de la patrie étoit la plus forte passion, je m'en enflammois à son exemple; je me croyois Grec ou Romain; je devenois le personnage dont je lisois la vie: le récit des traits de constance & d'intrépidité qui m'avoient frappé me rendoit les yeux étincelans & la voix forte. Un jour que je racontois à table l'avanture de Scevola, on fut effrayé de me voir avancer & tenir la main sur un réchaud pour représenter son action.

J'avois un frere plus âgé que moi de sept ans. Il apprenoit la profession de mon pere. L'extrême affection qu'on avoit pour moi le faisoit un peu négliger, & ce n'est pas cela que j'approuve. Son éducation se sentit de cette négligence. Il prit le train du libertinage, même avant l'âge d'être un vrai libertin. On le mit chez un autre maître,

d'où il faiſoit des eſcapades, comme il en avoit fait de la maiſon paternelle. Je ne le voyois preſque point : à peine puis-je dire avoir fait connoiſſance avec lui : mais je ne laiſſois pas de l'aimer tendrement, & il m'aimoit, autant qu'un poliſſon peut aimer quelque choſe. Je me ſouviens qu'une fois que mon pere le châtioit rudement & avec colere, je me jettai impétueuſement entre deux l'embraſſant étroitement. Je le couvris ainſi de mon corps recevant les coups qui lui étoient portés, & je m'obſtinai ſi bien dans cette attitude qu'il fallut enfin que mon pere lui fît grace, ſoit déſarmé par mes cris & mes larmes, ſoit pour ne pas me maltraiter plus que lui. Enfin mon frere tourna ſi mal qu'il s'enfuit & diſparut tout-à-fait. Quelque tems après on ſut qu'il étoit en Allemagne. Il n'écrivit pas une ſeule fois. On n'a plus eu de ſes nouvelles depuis ce tems-là, & voilà comment je ſuis demeuré fils unique.

Si ce pauvre garçon fut élevé négligemment, il n'en fut pas ainſi de ſon frere, & les enfans des Rois ne ſauroient être ſoignés avec plus de zele que je le fus durant mes premiers ans, ido-

lâtré de tout ce qui m'environnoit, & toujours, ce qui eſt bien plus rare, traité en enfant chéri, jamais en enfant gâté. Jamais une ſeule fois, juſqu'à ma ſortie de la maiſon paternelle, on ne m'a laiſſé courir ſeul dans la rue avec les autres enfans : jamais on n'eut à réprimer en moi ni à ſatisfaire aucune de ces fantaſques humeurs qu'on impute à la nature, & qui naiſſent toutes de la ſeule éducation. J'avois les défauts de mon âge ; j'étois babillard, gourmand, quelquefois menteur. J'aurois volé des fruits, des bonbons, de la mangeaille ; mais jamais je n'ai pris plaiſir à faire du mal, du dégat, à charger les autres, à tourmenter de pauvres animaux. Je me ſouviens pourtant d'avoir une fois piſſé dans la marmite d'une de nos voiſines appellée Madame Clot, tandis qu'elle étoit au prêche. J'avoue même que ce ſouvenir me fait encore rire, parce que Madame Clot, bonne femme au demeurant, étoit bien la vieille la plus grognon que je connus de ma vie. Voilà la courte & véridique hiſtoire de tous mes méfaits enfantins.

Comment ſerois-je devenu méchant, quand je n'avois ſous les yeux que des

exemples de douceur, & autour de moi que les meilleures gens du monde? Mon pere, ma tante, ma mie, mes parens, nos amis, nos voiſins, tout ce qui m'environnoit ne m'obéiſſoit pas à la vérité, mais m'aimoit; & moi je les aimois de même. Mes volontés étoient ſi peu excitées & ſi peu contrariées qu'il ne me venoit pas dans l'eſprit d'en avoir. Je puis jurer que juſqu'à mon aſſerviſſement ſous un maître, je n'ai pas ſu ce que c'étoit qu'une fantaiſie. Hors le tems que je paſſois à lire ou écrire auprès de mon pere, & celui où ma mie me menoit promener, j'étois toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, aſſis ou debout à côté d'elle, & j'étois content. Son enjouement, ſa douceur, ſa figure agréable, m'ont laiſſé de ſi fortes impreſſions, que je vois encore ſon air, ſon regard, ſon attitude; je me ſouviens de ſes petits propos careſſans: je dirois comment elle étoit vêtue & coiffée, ſans oublier les deux crochets que ſes cheveux noirs faiſoient ſur ſes tempes, ſelon la mode de ce tems-là.

Je ſuis perſuadé que je lui dois le goût ou plutôt la paſſion pour la mu-

ſique qui ne s'eſt bien développée en moi que long-tems après. Elle ſavoit une quantité prodigieuſe d'airs & de chanſons qu'elle chantoit avec un filet de voix fort douce. La ſérénité d'ame de cette excellente fille éloignoit d'elle & de tout ce qui l'environnoit la rêverie & la triſteſſe. L'attrait que ſon chant avoit pour moi fut tel que non-ſeulement pluſieurs de ſes chanſons me ſont toujours reſtées dans la mémoire; mais qu'il m'en revient même, aujourd'hui que je l'ai perdue, qui, totalement oubliées depuis mon enfance, ſe retracent à meſure que je vieillis, avec un charme que je ne puis exprimer. Diroit-on que moi, vieux radoteur, rongé de ſoucis & de peines, je me ſurprends quelquefois à pleurer comme un enfant en marmotant ces petits airs d'une voix déjà caſſée & tremblante? Il y en a un ſurtout, qui m'eſt bien revenu tout entier, quant à l'air; mais la ſeconde moitié des paroles s'eſt conſtamment refuſée à tous mes efforts pour me la rappeller, quoiqu'il m'en revienne confuſément les rimes. Voici le commencement, & ce que j'ai pu me rappeller du reſte.

Tircis, je n'ose
Ecouter ton chalumeau
Sous l'Ormeau;
Car on en cause
Déja dans notre hameau.
. . . .
. : . . un Berger
. . . . s'engager
. . . . sans danger;
Et toujours l'épine est sous la rose.

Je cherche où est le charme attendrissant que mon cœur trouve à cette chanson : c'est un caprice auquel je ne comprends rien; mais il m'est de toute impossibilité de la chanter jusqu'à la fin, sans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projetté d'écrire à Paris pour faire chercher le reste des paroles, si tant est que quelqu'un les connoisse encore. Mais je suis presque sûr que le plaisir que je prends à me rappeller cet air s'évanouiroit en partie, si j'avois la preuve que d'autres que ma pauvre tante *Suson* l'ont chanté.

Telles furent les premieres affections de mon entrée à la vie; ainsi commençoit à se former ou à se montrer en moi ce cœur à la fois si fier & si tendre, ce caractere efféminé, mais pour-

tant indomptable, qui, flottant toujours entre la foibleſſe & le courage, entre la molleſſe & la vertu, m'a juſqu'au bout mis en contradiction avec moi-même, & a fait que l'abſtinence & la jouiſſance, le plaiſir & la ſageſſe, m'ont également échappé.

Ce train d'éducation fut interrompu par un accident dont les ſuites ont influé ſur le reſte de ma vie. Mon pere eut un démêlé avec un M. *G****., Capitaine en France, & apparenté dans le Conſeil. Ce *G****., homme inſolent & lâche, ſaigna du nez, & pour ſe venger accuſa mon pere d'avoir mis l'épée à la main dans la ville. Mon pere, qu'on voulut envoyer en priſon, s'obſtinoit à vouloir que, ſelon la loi, l'accuſateur y entrât auſſi bien que lui. N'ayant pu l'obtenir, il aima mieux ſortir de Geneve & s'expatrier pour le reſte de ſa vie, que de céder ſur un point où l'honneur & la liberté lui paroiſſoient compromis.

Je reſtai ſous la tutelle de mon oncle *Bernard* alors employé aux fortifications de Geneve. Sa fille aînée étoit morte, mais il avoit un fils de même âge que moi. Nous fûmes mis enſem-

ble à Boſſey en penſion chez le Miniſtre *Lambercier*, pour y apprendre, avec le latin, tout le menu fatras dont on l'accompagne ſous le nom d'éducation.

Deux ans paſſés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine, & me ramenerent à l'état d'enfant. A Geneve où l'on ne m'impoſoit rien, j'aimois l'application, la lecture, c'étoit preſque mon ſeul amuſement. A Boſſey le travail me fit aimer les jeux qui lui ſervoient de relâche. La campagne étoit pour moi ſi nouvelle que je ne pouvois me laſſer d'en jouir. Je pris pour elle un goût ſi vif qu'il n'a jamais pu s'éteindre. Le ſouvenir des jours heureux que j'y ai paſſés m'a fait regretter ſon ſéjour & ſes plaiſirs dans tous les âges, juſqu'à celui qui m'y a ramené. M. *Lambercier* étoit un homme fort raiſonnable, qui, ſans négliger notre inſtruction, ne nous chargeoit point de devoirs extrêmes. La preuve qu'il s'y prenoit bien eſt que, malgré mon averſion pour la gêne, je ne me ſuis jamais rappellé avec dégoût mes heures d'étude, & que, ſi je n'appris pas de lui beaucoup de choſes, ce que j'ap-

pris je l'appris ſans peine, & n'en ai rien oublié.

La ſimplicité de cette vie champêtre me fit un bien d'un prix ineſtimable en ouvrant mon cœur à l'amitié. Juſqu'alors je n'avois connu que des ſentimens élevés, mais imaginaires. L'habitude de vivre enſemble dans un état paiſible m'unit tendrement à mon couſin *Bernard*. En peu de tems j'eus pour lui des ſentimens plus affectueux que ceux que j'avois eu pour mon frere, & qui ne ſe ſont jamais effacés. C'étoit un grand garçon fort effianqué, fort fluet, auſſi doux d'eſprit que foible de corps, & qui n'abuſoit pas trop de la prédilection qu'on avoit pour lui dans la maiſon, comme fils de mon tuteur. Nos travaux, nos amuſemens, nos goûts étoient les mêmes; nous étions ſeuls; nous étions de même âge; chacun des deux avoit beſoin d'un camarade: nous ſéparer étoit en quelque ſorte nous anéantir. Quoique nous euſſions peu d'occaſions de faire preuve de notre attachement l'un pour l'autre, il étoit extrême, & non-ſeulement nous ne pouvions vivre un inſtant ſéparés, mais nous n'imaginions pas que nous puſſions jamais l'être.

Tous deux d'un eſprit facile à céder aux careſſes, complaiſans quand on ne vouloit pas nous contraindre, nous étions toujours d'accord ſur tout. Si, par la faveur de ceux qui nous gouvernoient, il avoit ſur moi quelque aſcendant ſous leurs yeux; quand nous étions ſeuls j'en avois un ſur lui qui rétabliſſoit l'équilibre. Dans nos études, je lui ſoufflois ſa leçon quand il héſitoit; quand mon thême étoit fait, je lui aidois à faire le ſien, & dans nos amuſemens mon goût plus actif lui ſervoit toujours de guide. Enfin nos deux caracteres s'accordoient ſi bien, & l'amitié qui nous uniſſoit étoit ſi vraie, que dans plus de cinq ans que nous fûmes preſque inſéparables tant à Boſſey qu'à Geneve, nous nous battîmes ſouvent, je l'avoue; mais jamais on n'eut beſoin de nous ſéparer, jamais une de nos querelles ne dura plus d'un quart-d'heure, & jamais une ſeule fois nous ne portâmes l'un contre l'autre aucune accuſation. Ces remarques ſont, ſi l'on veut, puériles, mais il en réſulte pourtant un exemple peut-être unique, depuis qu'il exiſte des enfans.

La maniere dont je vivois à Boſſey,

me convenoit ſi bien, qu'il ne lui a manqué que de durer plus long-tems pour fixer abſolument mon caractere. Les ſentimens tendres, affectueux, paiſibles, en faiſoient le fond. Je crois que jamais individu de notre eſpece n'eut naturellement moins de vanité que moi. Je m'élevois par élans à des mouvemens ſublimes, mais je retombois auſſi-tôt dans ma langueur. Etre aimé de tout ce qui m'approchoit étoit le plus vif de mes deſirs. J'étois doux, mon couſin l'étoit; ceux qui nous gouvernoient l'étoient eux-mêmes. Pendant deux ans entiers je ne fus ni témoin ni victime d'un ſentiment violent. Tout nourriſſoit dans mon cœur les diſpoſitions qu'il reçut de la nature. Je ne connoiſſois rien d'auſſi charmant que de voir tout le monde content de moi & de toute choſe. Je me ſouviendrai toujours qu'au temple répondant au catéchiſme, rien ne me troubloit plus quand il m'arrivoit d'héſiter, que de voir ſur le viſage de Mlle. *Lambercier* des marques d'inquiétude & de peine. Cela ſeul m'affligeoit plus que la honte de manquer en public, qui m'affectoit pourtant extrêmement : car quoique peu ſenſible aux

louanges, je le fus toujours beaucoup à la honte, & je puis dire ici que l'attente des réprimandes de Mlle. *Lambercier* me donnoit moins d'alarmes que la crainte de la chagriner.

Cependant elle ne manquoit pas au besoin de sévérité, non plus que son frere : mais comme cette sévérité, presque toujours juste, n'étoit jamais emportée, je m'en affligeois & ne m'en mutinois point. J'étois plus fâché de déplaire que d'être puni, & le signe du mécontentement m'étoit plus cruel que la peine afflictive. Il est embarrassant de m'expliquer mieux, mais cependant il le faut. Qu'on changeroit de méthode avec la jeunesse si l'on voyoit mieux les effets éloignés de celle qu'on employe toujours indistinctement & souvent indiscrétement ! La grande leçon qu'on peut tirer d'un exemple aussi commun que funeste, me fait résoudre à le donner.

Comme Mlle. *Lambercier* avoit pour nous l'affection d'une mere, elle en avoit aussi l'autorité, & la portoit quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfans, quand nous l'avions méri-

tée. Aſſez long-tems elle s'en tint à la menace, & cette menace d'un châtiment tout nouveau pour moi me ſembloit très-effrayante; mais après l'exécution, je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avoit été, & ce qu'il y a de plus bizarre eſt que ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avoit impoſé. Il falloit même toute la vérité de cette affection & toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant : car j'avois trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de ſenſualité qui m'avoit laiſſé plus de deſir que de crainte de l'éprouver de rechef par la même main. Il eſt vrai que, comme il ſe mêloit ſans doute à cela quelque inſtinct précoce du ſexe, le même châtiment reçu de ſon frere, ne m'eût point du tout paru plaiſant. Mais de l'humeur dont il étoit, cette ſubſtitution n'étoit gueres à craindre, & ſi je m'abſtenois de mériter la correction, c'étoit uniquement de peur de fâcher Mlle. *Lambercier;* car tel eſt en moi l'empire de la bienveillance, & même

de celle que les ſens ont fait naître, qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur.

Cette récidive que j'éloignois ſans la craindre arriva ſans qu'il y eût de ma faute, c'eſt-à-dire de ma volonté, & j'en profitai, je puis dire, en ſûreté de conſcience. Mais cette ſeconde fois fut auſſi la derniere : car Mlle. *Lambercier* s'étant ſans doute apperçue à quelques ſignes que ce châtiment n'alloit pas à ſon but, déclara qu'elle y renonçoit & qu'il la fatiguoit trop. Nous avions juſques-là couché dans ſa chambre, & même en hiver quelquefois dans ſon lit. Deux jours après on nous fit coucher dans une autre chambre, & j'eus déſormais l'honneur, dont je me ſerois bien paſſé, d'être traité par elle en grand garçon.

Qui croiroit que ce châtiment d'enfant, reçu à huit ans par la main d'une fille de trente, a décidé de mes goûts, de mes deſirs, de mes paſſions, de moi pour le reſte de ma vie, & cela, précisément dans le ſens contraire à ce qui devoit s'enſuivre naturellement? En même tems que mes ſens furent allumés, mes deſirs prirent ſi bien le

change, que, bornés à ce que j'avois éprouvé, ils ne s'aviferent point de chercher autre chofe. Avec un fang brûlant de fenfualité prefque dès ma naiffance, je me confervai pur de toute fouillure jufqu'à l'âge où les tempéramens les plus froids & les plus tardifs fe développent. Tourmenté long-tems, fans favoir de quoi, je dévorois d'un œil ardent les belles perfonnes; mon imagination me les rappelloit fans ceffe; uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, & en faire autant de Demoifelles *Lambercier*.

Même après l'âge nubile, ce goût bizarre toujours perfiftant, & porté jufqu'à la dépravation, jufqu'à la folie, m'a confervé les mœurs honnêtes qu'il fembleroit avoir dû m'ôter. Si jamais éducation fut modefte & chafte, c'eft affurément celle que j'ai reçue. Mes trois tantes n'étoient pas feulement des perfonnes d'une fageffe exemplaire, mais d'une réferve que depuis long tems les femmes ne connoiffent plus. Mon pere, homme de plaifir, mais galant à la vieille mode, n'a jamais tenu près des femmes qu'il aimoit le plus des propos dont une vierge eût pu rougir; & jamais on n'a
pouffé

poussé plus loin que dans ma famille & devant moi le respect qu'on doit aux enfans. Je ne trouvai pas moins d'attention chez M. *Lambercier* sur le même article, & une fort bonne servante y fut mise à la porte, pour un mot un peu gaillard qu'elle avoit prononcé devant nous. Non-seulement je n'eus jusqu'à mon adolescence aucune idée distincte de l'union des sexes; mais jamais cette idée confuse ne s'offrit à moi que sous une image odieuse & dégoûtante. J'avois pour les filles publiques une horreur qui ne s'est jamais effacée; je ne pouvois voir un débauché sans dédain, sans effroi même: car mon aversion pour la débauche alloit jusques-là, depuis qu'allant un jour au petit Sacconex par un chemin creux, je vis des deux côtés des cavités dans la terre où l'on me dit que ces gens-là faisoient leurs accouplemens. Ce que j'avois vu de ceux des chiennes, me revenoit aussi toujours à l'esprit en pensant aux autres, & le cœur me soulevoit à ce seul souvenir.

Ces préjugés de l'éducation, propres par eux-mêmes à retarder les premieres explosions d'un tempérament combustible, furent aidés, comme j'ai dit, par

la diverſion que firent ſur moi les premieres pointes de la ſenſualité. N'imaginant que ce que j'avois ſenti; malgré des effervefcences de ſang très incommodes, je ne ſavois porter mes deſirs que vers l'eſpece de volupté qui m'étoit connue, ſans aller jamais juſqu'à celle qu'on m'avoit rendue haïſſable, & qui tenoit de ſi près à l'autre, ſans que j'en euſſe le moindre ſoupçon. Dans mes ſottes fantaiſies, dans mes érotiques fureurs, dans les actes extravagans auxquels elles me portoient quelquefois, j'empruntois imaginairement le ſecours de l'autre ſexe, ſans penſer jamais qu'il fût propre à nul autre uſage qu'à celui que je brûlois d'en tirer.

Non-ſeulement donc c'eſt ainſi qu'avec un tempérament très-ardent, très-laſcif, très-précoce, je paſſai toutefois l'âge de puberté ſans deſirer, ſans connoître d'autres plaiſirs des ſens que ceux dont Mlle *Lambercier* m'avoit très innocemment donné l'idée; mais quand enfin le progrès des ans m'eut fait homme, c'eſt encore ainſi que ce qui devoit me perdre, me conſerva. Mon ancien goût d'enfant, au lieu de s'évanouir s'aſſocia tellement à l'autre, que je ne pus jamais

l'écarter des desirs allumés par mes ſens; & cette folie, jointe à ma timidité naturelle, m'a toujours rendu très peu entreprenant près des femmes, faute d'oſer tout dire ou de pouvoir tout faire; l'eſpece de jouiſſance dont l'autre n'étoit pour moi que le dernier terme ne pouvant être uſurpée par celui qui la deſire, ni devinée par celle qui peut l'accorder. J'ai ainſi paſſé ma vie à convoiter & à me taire auprès des perſonnes que j'aimois le plus. N'oſant jamais déclarer mon goût je l'amuſois du moins par des rapports qui m'en conſervoient l'idée. Etre aux genoux d'une maîtreſſe impérieuſe, obéir à ſes ordres, avoir des pardons à lui demander, étoient pour moi de très-douces jouiſſances, & plus ma vive imagination m'enflammoit le ſang, plus j'avois l'air d'un amant tranſi. On conçoit que cette maniere de faire l'amour n'amene pas des progrès bien rapides, & n'eſt pas fort dangereuſe à la vertu de celles qui en ſont l'objet. J'ai donc fort peu poſſédé, mais je n'ai pas laiſſé de jouir beaucoup à ma maniere; c'eſt-à-dire, par l'imagination. Voilà comment mes ſens, d'accord avec mon humeur timide & mon

eſprit romaneſque, m'ont conſervé des ſentimens purs & des mœurs honnêtes, par les mêmes goûts qui, peut-être avec un peu plus d'effronterie, m'auroient plongé dans les plus brutales voluptés.

J'ai fait le premier pas & le plus pénible dans le labyrinthe obſcur & fangeux de mes confeſſions. Ce n'eſt pas ce qui eſt criminel qui coûte le plus à dire, c'eſt ce qui eſt ridicule & honteux. Dès à préſent je ſuis ſûr de moi; après ce que je viens d'oſer dire, rien ne peut plus m'arrêter. On peut juger de ce qu'ont pu me coûter de ſemblables aveux, ſur ce que dans tout le cours de ma vie, emporté quelquefois près de celles que j'aimois par les fureurs d'une paſſion qui m'ôtoit la faculté de voir, d'entendre, hors de ſens, & ſaiſi d'un tremblement convulſif dans tout mon corps; jamais je n'ai pû prendre ſur moi de leur déclarer ma folie, & d'implorer d'elles dans la plus intime familiarité la ſeule faveur qui manquoit aux autres. Cela ne m'eſt jamais arrivé qu'une fois dans l'enfance, avec un enfant de mon âge; encore fut-ce elle qui en fit la premiere propoſition.

En remontant de cette ſorte aux pre-

mieres traces de mon être ſenſible, je trouve des élémens qui, ſemblant quelquefois incompatibles, n'ont pas laiſſé de s'unir pour produire avec force un effet uniforme & ſimple, & j'en trouve d'autres qui, les mêmes en apparence, ont formé par le concours de certaines circonſtances de ſi différentes combinaiſons, qu'on n'imagineroit jamais qu'ils euſſent entr'eux aucun rapport. Qui croiroit, par exemple, qu'un des reſſorts les plus vigoureux de mon ame fût trempé dans la même ſource d'où la luxure & la molleſſe ont coulé dans mon ſang? Sans quitter le ſujet dont je viens de parler, on en va voir ſortir une impreſſion bien différente.

J'étudiois un jour ſeul ma leçon dans la chambre contigue à la cuiſine. La ſervante avoit mis ſécher à la plaque les peignes de Mlle *Lambercier*. Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un côté de dents étoit briſé. A qui s'en prendre de ce dégât? perſonne autre que moi n'étoit entré dans la chambre. On m'interroge; je nie d'avoir touché le peigne. M. & Mlle *Lambercier* ſe réuniſſent; m'exhortent, me preſſent, me menacent; je perſiſte avec

opiniâtreté ; mais la conviction étoit trop forte, elle l'emporta ſur toutes mes proteſtations, quoique ce fût la premiere fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La choſe fut priſe au ſérieux, elle méritoit de l'être. La méchanceté, le menſonge, l'obſtination parurent également dignes de punition : mais pour le coup ce ne fut pas par Mlle *Lambercier* qu'elle me fut infligée. On écrivit à mon oncle *Bernard* ; il vint. Mon pauvre couſin étoit chargé d'un autre délit non moins grave : nous fûmes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible. Quand, cherchant le remede dans le mal même, on eût voulu pour jamais amortir mes ſens dépravés, on n'auroit pu mieux s'y prendre. Auſſi me laiſſerent-ils en repos pour long-tems.

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeoit. Repris à pluſieurs fois, & mis dans l'état le plus affreux, je fus inébranlable. J'aurois ſouffert la mort & j'y étois réſolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant ; car on n'appella pas autrement ma conſtance. Enfin je ſortis de cette cruelle épreuve en pieces, mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette avanture, & je n'ai pas peur d'être puni de rechef pour le même fait. Hé bien, je déclare à la face du Ciel que j'en étois innocent, que je n'avois ni caffé ni touché le peigne, que je n'avois pas approché de la plaque, & que je n'y avois pas même ſongé. Qu'on ne me demande pas comment ce dégât ſe fit; je l'ignore, & ne puis le comprendre; ce que je ſais très-certainement, c'eſt que j'en étois innocent.

Qu'on ſe figure un caractere timide & docile dans la vie ordinaire, mais ardent, fier, indomptable dans les paſſions; un enfant toujours gouverné par la voix de la raiſon, toujours traité avec douceur, équité, complaiſance; qui n'avoit pas même l'idée de l'injuſtice, & qui, pour la premiere fois, en éprouve une ſi terrible, de la part préciſément des gens qu'il chérit & qu'il reſpecte le plus. Quel renverſement d'idées! quel déſordre de ſentimens! quel bouleverſement dans ſon cœur, dans ſa cervelle, dans tout ſon petit être intelligent & moral! Je dis qu'on s'imagine tout cela, s'il eſt poſſible; car pour moi, je ne me ſens pas capable de

déméler, de ſuivre la moindre trace de ce qui ſe paſſoit alors en moi.

Je n'avois pas encore aſſez de raiſon pour ſentir combien les apparences me condamnoient, & pour me mettre à la place des autres. Je me tenois à la mienne, & tout ce que je ſentois, c'étoit la rigueur d'un châtiment effroyable pour un crime que je n'avois pas commis. La douleur du corps, quoique vive, m'étoit peu ſenſible, je ne ſentois que l'indignation, la rage, le déſeſpoir. Mon couſin, dans un cas à peu près ſemblable, & qu'on avoit puni d'une faute involontaire comme d'un acte prémédité, ſe mettoit en fureur à mon exemple, & ſe montoit, pour ainſi dire, à mon uniſſon. Tous deux dans le même lit nous nous embraſſions avec des transports convulſifs, nous étouffions; & quand nos jeunes cœurs un peu ſoulagés, pouvoient exhaler leur colere, nous nous levions ſur notre ſéant, & nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force: *Carnifex*, *Carnifex*, *Carnifex*.

Je ſens en écrivant ceci que mon pouls s'éleve encore; ces momens me ſeront toujours préſens, quand je vi-

vrois cent mille ans. Ce premier ſentiment de la violence & de l'injuſtice eſt reſté ſi profondément gravé dans mon ame, que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma premiere émotion; & ce ſentiment, relatif à moi dans ſon origine, a pris une telle conſiſtance en lui-même, & s'eſt tellement détaché de tout intérêt perſonnel, que mon cœur s'enflamme au ſpectacle ou au récit de toute action injuſte, quel qu'en ſoit l'objet & en quelque lieu qu'elle ſe commette, comme ſi l'effet en retomboit ſur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce, les ſubtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre, je partirois volontiers pour aller poignarder ces miſérables, duſſai-je cent fois y périr. Je me ſuis ſouvent mis en nage, à pourſuivre à la courſe, ou à coups de pierre un coq, une vache, un chien, un animal que j'en voyois tourmenter un autre, uniquement parce qu'il ſe ſentoit le plus fort. Ce mouvement peut m'être naturel, & je crois qu'il l'eſt; mais le ſouvenir profond de la premiere injuſtice que j'ai ſoufferte y fut trop longtems & trop fortement lié, pour ne l'avoir pas beaucoup renforcé.

Là fut le terme de la ſérénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je ceſſai de jouir d'un bonheur pur, & je ſens aujourd'hui même que le ſouvenir des charmes de mon enfance s'arrête là. Nous reſtâmes encore à Boſſey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous repréſente le premier homme encore dans le paradis terreſtre, mais ayant ceſſé d'en jouir. C'étoit en apparence la même ſituation, & en effet une toute autre maniere d'être. L'attachement, le reſpect, l'intimité, la confiance, ne lioient plus les éleves à leurs guides ; nous ne les regardions plus comme des Dieux qui liſoient dans nos cœurs : nous étions moins honteux de mal faire, & plus craintifs d'être accuſés : nous commencions à nous cacher, à nous mutiner, à mentir. Tous les vices de notre âge corrompoient notre innocence & enlaidiſſoient nos jeux. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur & de ſimplicité qui va au cœur. Elle nous sembloit déſerte & ſombre ; elle s'étoit comme couverte d'un voile qui nous en cachoit les beautés. Nous ceſſâmes de cultiver nos petits jardins, nos herbes, nos fleurs. Nous n'allions

plus gratter légérement la terre & crier de joie, en découvrant le germe du grain que nous avions femé. Nous nous dégoûtâmes de cette vie; on fe dégoûta de nous; mon oncle nous retira, & nous nous féparâmes de M. & Mlle *Lambercier*, raffafiés les uns des autres, & regrettant peu de nous quitter.

Près de trente ans fe font paffés depuis ma fortie de Boffey, fans que je m'en fois rappellé le féjour d'une maniere agréable par des fouvenirs un peu liés: mais depuis qu'ayant paffé l'âge mûr je décline vers la vieilleffe, je fens que ces mêmes fouvenirs renaiffent, tandis que les autres s'effacent, & fe grave dans ma mémoire avec des traits dont le charme & la force augmentent de jour en jour; comme fi fentant déja la vie qui s'échappe, je cherchois à la refaifir par fes commencemens. Les moindres faits de ce tems-là me plaifent par cela feul qu'ils font de ce tems-là. Je me rappelle toutes les circonftances des lieux, des perfonnes, des heures. Je vois la fervante ou le valet agiffant dans la chambre, une hirondelle entrant par la fenêtre, une mouche fe pofer fur ma main, tandis que je récitois ma leçon;

je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions; le cabinet de M. *Lambercier* à main droite, une eſtampe repréſentant tous les Papes, un barometre, un grand calendrier; des framboiſiers qui, d'un jardin fort élevé dans lequel la maiſon s'enfonçoit ſur le derriere, venoient ombrager la fenêtre, & paſſoient quelquefois juſqu'en dedans. Je ſais bien que le lecteur n'a pas grand beſoin de ſavoir tout cela; mais j'ai beſoin, moi, de le lui dire. Que n'oſé-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge, qui me font encore treſſaillir d'aiſe quand je me les rappelle. Cinq ou ſix ſur-tout..... compoſons. Je vous fais grace de cinq, mais j'en veux une, une ſeule; pourvu qu'on me la laiſſe conter le plus longuement qu'il me ſera poſſible, pour prolonger mon plaiſir.

Si je ne cherchois que le vôtre, je pourrois choiſir celle du derriere de Mlle. *Lambercier*, qui, par une malheureuſe culbute au bas du pré, fut étalé tout en plein devant le Roi de Sardaigne à ſon paſſage; mais celle du noyer de la terraſſe eſt plus amuſante pour moi qui fus acteur, au lieu que je ne fus que ſpectateur de la culbute, & j'avoue que

je ne trouvai pas le moindre mot pour rire à un accident qui, bien que comique en lui méme, m'alarmoit pour une perſonne que j'aimois comme une mere, & peut-être plus.

O vous, lecteurs curieux de la grande hiſtoire du noyer de la terraſſe, écoutez-en l'horrible tragédie, & vous abſtenez de frémir ſi vous pouvez.

Il y avoit hors la porte de la cour une terraſſe à gauche en entrant, ſur laquelle on alloit ſouvent s'aſſeoir l'après-midi, mais qui n'avoit point d'ombre. Pour lui en donner M. *Lambercier* y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre ſe fit avec ſolemnité. Les deux penſionnaires en furent les parrains, & tandis qu'on combloit le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main, avec des chants de triomphe. On fit pour l'arroſer une eſpece de baſſin tout autour du pied. Chaque jour, ardens ſpectateurs de cet arroſement, nous nous confirmions mon couſin & moi, dans l'idée tres-naturelle qu'il étoit plus beau de planter un arbre ſur la terraſſe qu'un drapeau ſur la brêche; & nous réſolûmes de nous procurer cette gloire, ſans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela, nous allâmes couper une bouture d'un jeune ſaule, & nous la plantâmes ſur la terraſſe, à huit ou dix pieds de l'auguſte noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire auſſi un creux autour de notre arbre : la difficulté étoit d'avoir de quoi le remplir; car l'eau venoit d'aſſez loin, & on ne nous laiſſoit pas courir pour en aller prendre. Cependant il en falloit abſolument pour notre ſaule. Nous employâmes toutes ſortes de ruſes pour lui en fournir durant quelques jours, & cela nous réuſſit ſi bien que nous le vîmes bourgeonner & pouſſer de petites feuilles dont nous meſurions l'accroiſſement d'heure en heure; perſuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderoit pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendoit incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, & que ne ſachant à qui nous en avions, on nous tenoit de plus court qu'auparavant; nous vîmes l'inſtant fatal où l'eau nous alloit manquer, & nous nous déſolions dans l'attente de voir notre arbre périr de ſécheresse. Enfin la né-

ceſſité, mere de l'induſtrie, nous ſuggéra une invention pour garantir l'arbre & nous d'une mort certaine : ce fut de faire par deſſous terre une rigole qui conduisît ſecrétement au ſaule une partie de l'eau dont on arroſoit le noyer. Cette entrepriſe, exécutée avec ardeur, ne réuſſit pourtant pas d'abord. Nous avions ſi mal pris la pente que l'eau ne couloit point. La terre s'ébouloit & bouchoit la rigole; l'entrée ſe rempliſſoit d'ordures; tout alloit de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus.* Nous creuſâmes davantage la terre & notre baſſin pour donner à l'eau ſon écoulement; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes miſes de plat à la file, & d'autres poſées en angle des deux côtés ſur celles-là nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces & à claire voie qui, faiſant une eſpece de grillage ou de crapaudine, retenoient le limon & les pierres, ſans boucher le paſſage à l'eau. Nous recouvrîmes ſoigneuſement notre ouvrage de terre bien foulée, & le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des tranſes

d'eſpérance & de crainte l'heure de l'arroſement. Après des ſiecles d'attente cette heure vint enfin : M. *Lambercier* vint auſſi à ſon ordinaire aſſiſter à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derriere lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureuſement il tournoit le dos.

A peine achevoit-on de verſer le premier ſceau d'eau que nous commençâmes d'en voir couler dans notre baſſin. A cet aſpect la prudence nous abandonna; nous nous mîmes à pouſſer des cris de joie qui firent retourner M. *Lambercier* & ce fut dommage : car il prenoit grand plaiſir à voir comment la terre du noyer étoit bonne & buvoit avidement ſon eau. Frappé de la voir ſe partager entre deux baſſins, il s'écrie à ſon tour, regarde, apperçoit la friponnerie, ſe fait bruſquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, & criant à pleine tête : *un aqueduc, un aqueduc!* il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portoit au milieu de nos cœurs. En un moment les planches, le conduit, le baſſin, le ſaule, tout fut détruit, tout fut labouré; ſans qu'il y eût

durant cette expédition terrible, nul autre mot prononcé, ſinon l'exclamation qu'il répétoit ſans ceſſe. *Un aqueduc*, s'écrioit-il en briſant tout, *un aqueduc*, *un aqueduc!*

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes. On ſe trompera : tout fut fini. M. *Lambercier* ne nous dit pas un mot de reproche, ne nous fit pas plus mauvais viſage, & ne nous en parla plus ; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de ſa ſœur à gorge déployée ; car le rire de M. *Lambercier* s'entendoit de loin ; & ce qu'il y eut de plus étonnant encore, c'eſt que, paſſé le premier ſaiſiſſement, nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre, & nous nous rappellions ſouvent la cataſtrophe du premier, en répétant entre nous avec emphaſe ; *un aqueduc*, *un aqueduc!* Juſques-là j'avois eu des accès d'orgueil par intervalles quand j'étois Ariſtide ou Brutus. Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marquée. Avoir pu conſtruire un aqueduc de nos mains, avoir mis une bouture en concurrence avec un grand arbre, me paroiſſoit le ſuprême degré de la

gloire. A dix ans j'en jugeois mieux que César à trente.

L'idée de ce noyer & la petite histoire qui s'y rapporte m'est si bien restée ou revenue, qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Geneve en 1754, étoit d'aller à Bossey revoir les monumens des jeux de mon enfance, & sur-tout le cher noyer qui devoit alors avoir déjà le tiers d'un siecle. Je fus si continuellement obsédé, si peu maître de moi-même, que je ne pus trouver le moment de me satisfaire. Il y a peu d'apparence que cette occasion renaisse jamais pour moi. Cependant je n'en ai pas perdu le desir avec l'espérance; & je suis presque sûr, que si jamais, retournant dans ces lieux chéris, j'y retrouvois mon cher noyer encore en être, je l'arroserois de mes pleurs.

De retour à Geneve, je passai deux ou trois ans chez mon oncle en attendant qu'on résolût ce que l'on feroit de moi. Comme il destinoit son fils au génie, il lui fit apprendre un peu de dessin & lui enseignoit les élémens d'Euclide. J'apprenois tout cela par compagnie, & j'y pris goût, sur-tout

au deſſin. Cependant on délibéroit ſi l'on me feroit horloger, procureur ou miniſtre. J'aimois mieux être miniſtre, car je trouvois bien beau de prêcher. Mais le petit revenu du bien de ma mere, à partager entre mon frere & moi, ne ſuffiſoit pas pour pouſſer mes études. Comme l'âge où j'étois ne rendoit pas ce choix bien preſſant encore, je reſtois en attendant chez mon oncle, perdant à peu près mon tems, & ne laiſſant pas de payer, comme il étoit juſte, une aſſez forte penſion.

Mon oncle, homme de plaiſir, ainſi que mon pere, ne ſavoit pas comme lui ſe captiver pour ſes devoirs, & prenoit aſſez peu de ſoin de nous. Ma tante étoit une dévote un peu piétiſte, qui aimoit mieux chanter les pſeaumes que veiller à notre éducation. On nous laiſſoit preſque une liberté entiere dont nous n'abuſâmes jamais. Toujours inſéparables, nous nous ſuffiſions l'un à l'autre, & n'étant point tentés de fréquenter les poliſſons de notre âge, nous ne prîmes aucune des habitudes libertines que l'oiſiveté nous pouvoit inſpirer. J'ai même tort de nous ſuppoſer oiſifs, car de la vie nous ne le fûmes

moins, & ce qu'il y avoit d'heureux étoit que tous les amusemens dont nous nous passionnions successivement nous tenoient ensemble occupés dans la maison, sans que nous fussions même tentés de descendre à la rue. Nous faisions des cages, des flûtes, des volans, des tambours, des maisons, des *équiffles*, des arbalêtres. Nous gâtions les outils de mon bon vieux grand pere, pour faire des montres à son imitation. Nous avions sur-tout un goût de préférence, pour barbouiller du papier, dessiner, laver, enluminer, faire un dégât de couleurs. Il vint à Geneve un charlatan Italien, appellé *Gamba-corta*; nous allâmes le voir une fois, & puis nous n'y voulûmes plus aller: mais il avoit des marionettes, & nous nous mîmes à faire des marionettes; ses marionettes jouoient des manieres de comédies, & nous fîmes des comédies pour les nôtres. Faute de pratiques nous contrefaisions du gosier la voix de polichinelle, pour jouer ces charmantes comédies que nos pauvres bons parens avoient la patience de voir & d'entendre. Mais mon oncle *Bernard* ayant un jour lu dans la famille un très-beau sermon de sa façon, nous quit-

tâmes les comédies, & nous nous mîmes à composer des sermons. Ces détails ne sont pas fort intéressans, je l'avoue; mais ils montrent à quel point il falloit que notre premiere éducation eût été bien dirigée pour que, maîtres presque de notre tems & de nous dans un âge si tendre, nous fussions si peu tentés d'en abuser. Nous avions si peu besoin de nous faire des camarades, que nous en négligions même l'occasion. Quand nous allions nous promener nous regardions en passant leurs jeux sans convoitise, sans songer même à y prendre part. L'amitié remplissoit si bien nos cœurs, qu'il nous suffisoit d'être ensemble, pour que les plus simples goûts fissent nos délices.

A force de nous voir inséparables on y prit garde; d'autant plus que mon cousin étant très-grand & moi très-petit, cela faisoit un couple assez plaisamment assorti. Sa longue figure effilée, son petit visage de pomme cuite, son air mou, sa démarche nonchalante excitoient les enfans à se moquer de lui. Dans le patois du pays on lui donna le surnom de *Barnâ Bredanna*, & sitôt que nous sortions nous n'entendions

que *Barnâ Bredanna* tout autour de nous. Il enduroit cela plus tranquillement que moi. Je me fâchois, je voulus me battre ; c'étoit ce que les petits coquins demandoient. Je battis, je fus battu. Mon pauvre cousin me soutenoit de son mieux; mais il étoit foible, d'un coup de poing on le renversoit. Alors je devenois furieux. Cependant quoique j'attrapasse force horions, ce n'étoit pas à moi qu'on en vouloit, c'étoit à *Barnâ Bretanna* ; mais j'augmentai tellement le mal par ma mutine colere, que nous n'osions plus sortir qu'aux heures où l'on étoit en classe, de peur d'être hués & suivis par les écoliers.

Me voilà déjà redresseur des torts. Pour être un paladin dans les formes il ne me manquoit que d'avoir une Dame ; j'en eus deux. J'allois de tems en tems voir mon pere à Nion, petite ville du pays de Vaud où il s'étoit établi. Mon pere étoit fort aimé, & son fils se sentoit de cette bienveillance. Pendant le peu de séjour que je faisois près de lui, c'étoit à qui me fêteroit. Une Madame de Vulson sur-tout me faisoit mille caresses, & pour y mettre le comble, sa fille me prit pour son ga-

lant. On ſent ce que c'eſt qu'un galant d'onze ans, pour une fille de vingt-deux. Mais toutes ces friponnes ſont ſi aiſes de mettre ainſi de petites poupées en avant pour cacher les grandes, ou pour les tenter par l'image d'un jeu qu'elles ſavent rendre attirant. Pour moi qui ne voyois point entre elle & moi de diſconvenance, je pris la choſe au ſérieux; je me livrai de tout mon cœur, ou plutôt de toute ma tête; car je n'étois gueres amoureux que par-là, quoique je le fuſſe à la folie, & que mes tranſports, mes agitations, mes fureurs donnaſſent des ſcenes à pâmer de rire.

Je connois deux ſortes d'amours très-diſtincts, très-réels, & qui n'ont preſque rien de commun, quoique très-vifs l'un & l'autre, & tous deux différens de la tendre amitié. Tout le cours de ma vie s'eſt partagé entre ces deux amours de ſi diverſes natures, & je les ai même éprouvés tous deux à la fois; car, par exemple, au moment dont je parle, tandis que je m'emparois de Mlle. de *Vulſon* ſi publiquement & ſi tyranniquement que je ne pouvois ſouffrir qu'aucun homme approchât d'elle,

j'avois avec une petite Mlle. *Goton* des têe-à-tétes aſſez courts mais aſſez vifs, dans leſquels elle daignoit faire la maîtreſſe d'école, & c'étoit tout; mais ce tout, qui en effet étoit tout pour moi, me paroiſſoit le bonheur ſuprême, & ſentant déjà le prix du myſtere, quoique je n'en ſuſſe uſer qu'en enfant, je rendois à Mlle. *Vulſon*, qui ne s'en doutoit gueres, le ſoin qu'elle prenoit de m'employer à cacher d'autres amours. Mais à mon grand regret mon ſecret fut découvert ou moins bien gardé de la part de ma petite maîtreſſe d'école que de la mienne; car on ne tarda pas à nous ſéparer.

C'étoit en vérité une ſinguliere perſonne que cette petite Mlle. *Goton*. Sans être belle elle avoit une figure difficile à oublier, & que je me rappelle encore, ſouvent beaucoup trop pour un vieux fou. Ses yeux ſur-tout n'étoient pas de ſon âge, ni ſa taille, ni ſon maintien. Elle avoit un petit air impoſant & fier, très-propre à ſon rôle, & qui en avoit occaſionné la premiere idée entre nous. Mais ce qu'elle avoit de plus bizarre étoit un mélange d'audace & de réſerve difficile à concevoir.

Elle

Elle ſe permettoit avec moi les plus grandes privautés ſans jamais m'en permettre aucune avec elle; elle me traitoit exactement en enfant. Ce qui me fait croire, ou qu'elle avoit déjà ceſſé de l'être, ou qu'au contraire elle l'étoit encore aſſez elle-même pour ne voir qu'un jeu dans le péril auquel elle s'expoſoit.

J'étois tout entier pour ainſi dire à chacune de ces deux perſonnes, & ſi parfaitement qu'avec aucune des deux il ne m'arrivoit jamais de ſonger à l'autre. Mais du reſte rien de ſemblable en ce qu'elles me faiſoient éprouver. J'aurois paſſé ma vie entiere avec Mlle de *Vulſon* ſans ſonger à la quitter; mais en l'abordant ma joie étoit tranquille & n'alloit pas à l'émotion. Je l'aimois ſurtout en grande compagnie; les plaiſanteries, les agaceries, les jalouſies mêmes m'attachoient, m'intéreſſoient; je triomphois avec orgueil de ſes préférences, près des grands rivaux qu'elle paroiſſoit maltraiter. J'étois tourmenté, mais j'aimois ce tourment. Les applaudiſſemens, les encouragemens, les ris m'échauffoient, m'animoient. J'avois des emportemens, des ſaillies; j'étois

transſporté d'amour dans un cercle. Tête-à-tête j'aurois été contraint, froid, peut-être ennuyé. Cependant je m'intéreſſois tendrement à elle, je ſouffrois quand elle étoit malade : j'aurois donné ma ſanté pour rétablir la ſienne, & notez que je ſavois très-bien par expérience ce que c'étoit que maladie, & ce que c'étoit que ſanté. Abſent d'elle j'y penſois, elle me manquoit; préſent, ſes careſſes m'étoient douces au cœur, non aux ſens. J'étois impunément familier avec elle ; mon imagination ne me demandoit que ce qu'elle m'accordoit : cependant je n'aurois pu ſupporter de lui en voir faire autant à d'autres. Je l'aimois en frere; mais j'en étois jaloux en amant.

Je l'euſſe été de Mlle. *Goton* en Turc, en furieux, en tigre, ſi j'avois ſeulement imaginé qu'elle pût faire à un autre le même traitement qu'elle m'accordoit; car cela même étoit une grace qu'il falloit demander à genoux. J'abordois Mlle. de *Vulſon* avec un plaiſir très-vif, mais ſans trouble; au lieu qu'en voyant ſeulement Mlle. *Goton*, je ne voyois plus rien; tous mes ſens étoient bouleverſés. J'étois familier avec la pre-

miere, ſans avoir de familiarités; au contraire j'étois auſſi tremblant qu'agité devant la ſeconde, même au fort des plus grandes familiarités. Je crois que ſi j'avois reſté trop long-tems avec elle je n'aurois pu vivre; les palpitations m'auroient étouffé. Je craignois également de leur déplaire; mais j'étois plus complaiſant pour l'une & plus obéiſſant pour l'autre. Pour rien au monde je n'aurois voulu fâcher Mlle. de *Vulſon*, mais ſi Mlle. *Goton* m'eût ordonné de me jetter dans les flammes, je crois qu'à l'inſtant j'aurois obéi.

Mes amours ou plutôt mes rendez-vous avec celle-ci durerent peu, très-heureuſement pour elle & pour moi. Quoique mes liaiſons avec Mlle. de *Vulſon* n'euſſent pas le même danger, elles ne laiſſerent pas d'avoir auſſi leur cataſtrophe, après avoir un peu plus long-tems duré. Les fins de tout cela devoient toujours avoir l'air un peu romaneſque & donner priſe aux exclamations. Quoique mon commerce avec Mlle. de *Vulſon* fût moins vif, il étoit plus attachant peut-être. Nos ſéparations ne ſe faiſoient jamais ſans larmes, & il eſt ſingulier dans quel vide acca-

blant je me ſentois plongé après l'avoir quittée. Je ne pouvois parler que d'elle, ni penſer qu'à elle; mes regrets étoient vrais & vifs : mais je crois qu'au fond ces héroïques regrets n'étoient pas tous pour elle, & que, ſans que je m'en apperçuſſe, les amuſemens dont elle étoit le centre y avoient leur bonne part. Pour tempérer les douleurs de l'abſence, nous nous écrivions des lettres d'un pathétique à faire fendre les rochers. Enfin j'eus la gloire qu'elle n'y put plus tenir & qu'elle vint me voir à Geneve. Pour le coup la tête acheva de me tourner; je fus ivre & fou les deux jours qu'elle y reſta. Quand elle partit, je voulois me jetter dans l'eau après elle, & je fis long-tems retentir l'air de mes cris. Huit jours après elle m'envoya des bonbons & des gants; ce qui m'eût paru fort galant, ſi je n'euſſe appris en même tems qu'elle étoit mariée, & que ce voyage dont il lui avoit plu de me faire honneur, étoit pour acheter ſes habits de noces. Je ne décrirai pas ma fureur; elle ſe conçoit. Je jurai dans mon noble courroux de ne plus revoir la perfide, n'imaginant pas pour elle de plus terrible punition. Elle n'en mourut pas,

cependant ; car vingt ans après, étant allé voir mon pere, & me promenant avec lui ſur le lac, je demandai qui étaient des Dames que je voyois dans un bateau peu loin du nôtre. Comment, me dit mon pere en ſouriant, le cœur ne te le dit-il pas ? Ce ſont tes anciennes amours ; c'eſt Madame *Criſtin*, c'eſt Mlle. de *Vulſon*. Je treſſaillis à ce nom preſque oublié : mais je dis aux bateliers de changer de route ; ne jugeant pas, quoique j'euſſe aſſez beau jeu pour prendre alors ma revanche, que ce fût la peine d'être parjure, & de renouveller une querelle de vingt ans avec une femme de quarante.

Ainſi ſe perdoit en niaiſeries le plus précieux tems de mon enfance, avant qu'on eût décidé de ma deſtination. Après de longues délibérations pour ſuivre mes diſpoſitions naturelles, on prit enfin le parti pour lequel j'en avois le moins, & l'on me mit chez M. *Maſſeron*, greffier de la ville, pour apprendre ſous lui, comme diſoit M. *Bernard*, l'utile métier de grapignan. Ce ſurnom me déplaiſoit ſouverainement ; l'eſpoir de gagner force écus par une voie ignoble flattoit peu mon humeur

hautaine ; l'occupation me paroissoit ennuyeuse, insupportable ; l'assiduité, l'assujettissement acheverent de m'en rebuter, & je n'entrois jamais au greffe qu'avec une horreur qui croissoit de jour en jour. M. *Masseron*, de son côté, peu content de moi, me traitoit avec mépris, me reprochant sans cesse mon engourdissement, ma bêtise ; me répétant tous les jours que mon oncle l'avoit assuré, *que je savois, que je savois*, tandis que dans le vrai je ne savois rien ; qu'il lui avoit promis un joli garçon, & qu'il ne lui avoit donné qu'un âne. Enfin je fus renvoyé du greffe ignominieusement pour mon ineptie, & il fut prononcé par les clercs de M. *Masseron* que je n'étois bon qu'à mener la lime.

Ma vocation ainsi déterminée, je fus mis en apprentissage ; non toutefois chez un horloger, mais chez un graveur. Les dédains du greffier m'avoient extrêmement humilié, & j'obéis sans murmure. Mon maître appellé M. *Ducommun* étoit un jeune homme rustre & violent, qui vint à bout en très peu de tems de ternir tout l'éclat de mon enfance, d'abrutir mon caractere aimant

& vif, & de me réduire par l'esprit ainsi que par la fortune à mon véritable état d'apprentif. Mon latin, mes antiquités, mon histoire, tout fut pour long-tems oublié : je ne me souvenois pas même qu'il y eût eu des Romains au monde. Mon pere, quand je l'allois voir, ne trouvoit plus en moi son idole; je n'étois plus pour les Dames le galant *Jean-Jacques*, & je sentois si bien moi-même que M. & Mlle. *Lambercier* n'auroient plus reconnu en moi leur éleve, que j'eus honte de me représenter à eux, & ne les ai plus revus depuis lors. Les goûts les plus vils, la plus basse polissonnerie succéderent à mes aimables amusemens, sans m'en laisser même la moindre idée. Il faut que malgré l'éducation la plus honnête, j'eusse un grand penchant à dégénérer; car cela se fit très-rapidement, sans la moindre peine, & jamais César si précoce ne devint si promptement Laridon.

Le métier ne me déplaisoit pas en lui-même; j'avois un goût vif pour le dessin; le jeu du burin m'amusoit assez, & comme le talent du graveur pour l'horlogerie est très borné, j'avois l'es-

poir d'en atteindre la perfection. J'y ferois parvenu, peut-être, si la brutalité de mon maître & la gêne excessive ne m'avoient rebuté du travail. Je lui dérobois mon tems, pour l'employer en occupations du même genre, mais qui avoient pour moi l'attrait de la liberté. Je gravois des especes de médailles pour nous servir à moi & à mes camarades d'ordre de Chevalerie. Mon maître me surprit à ce travail de contrebande, & me roua de coups, disant que je m'exerçois à faire de la fausse monnoie, parce que nos médailles avoient les armes de la République. Je puis bien jurer que je n'avois nulle idée de la fausse monnoie, & très-peu de la véritable. Je savois mieux comment se faisoient les As romains que nos pieces de trois sous.

La tyrannie de mon maître finit par me rendre insupportable le travail que j'aurois aimé, & par me donner des vices que j'aurois haïs, tels que le mensonge, la fainéantise, le vol. Rien ne m'a mieux appris la différence qu'il y a de la dépendance filiale à l'esclavage servile, que le souvenir des changemens que produisit en moi cette époque.

Naturellement timide & honteux, je n'eus jamais plus d'éloignement pour aucun défaut que pour l'effronterie. Mais j'avois joui d'une liberté honnête qui seulement s'étoit restreinte jusques-là par degrés, & s'évanouit enfin tout-à-fait. J'étois hardi chez mon pere, libre chez M. *Lambercier*, discret chez mon oncle; je devins craintif chez mon maître, & dès-lors je fus un enfant perdu. Accoutumé à une égalité parfaite avec mes supérieurs dans la maniere de vivre, à ne pas connoître un plaisir qui ne fût à ma portée, à ne pas voir un mets dont je n'eusse ma part, à n'avoir pas un desir que je ne témoignasse, à mettre enfin tous les mouvemens de mon cœur sur mes levres, qu'on juge de ce que je dus devenir dans une maison où je n'osois pas ouvrir la bouche, où il falloit sortir de table au tiers du repas, & de la chambre aussi-tôt que je n'y avois rien à faire, où sans cesse enchaîné à mon travail, je ne voyois qu'objets de jouissances pour d'autres & de privations pour moi seul, où l'image de la liberté du maître & des compagnons augmentoit le poids de mon assujettissement, où, dans les disputes sur

ce que je ſavois le mieux je n'oſois ouvrir la bouche, où tout enfin ce que je voyois devenoit pour mon cœur un objet de convoitiſe, uniquement parce que j'étois privé de tout. Adieu, l'aiſance, la gaîté, les mots heureux qui jadis ſouvent dans mes fautes m'avoient fait échapper au châtiment. Je ne puis me rappeller ſans rire qu'un ſoir chez mon pere, étant condamné pour quelque eſpiéglerie à m'aller coucher ſans ſouper, & paſſant par la cuiſine avec mon triſte morceau de pain, je vis & flairai le rôti tournant à la broche. On étoit autour du feu; il fallut en paſſant ſaluer tout le monde. Quand la ronde fut faite, lorgnant du coin de l'œil ce rôti qui avoit ſi bonne mine & qui ſentoit ſi bon, je ne pus m'abſtenir de lui faire auſſi la révérence & de lui dire d'un ton piteux: *adïeurôti*. Cette ſaillie de naïveté parut ſi plaiſante qu'on me fit reſter à ſouper. Peut être eût-elle eu le même bonheur chez mon maître, mais il eſt ſûr qu'elle ne m'y ſeroit pas venue, ou que je n'aurois oſé m'y livrer.

Voilà comment j'appris à convoiter en ſilence, à me cacher, à diſſimuler, à mentir, & à dérober, enfin; fantaiſie

qui jusqu'alors ne m'étoit pas venue, & dont je n'ai pu depuis lors bien me guérir. La convoitise & l'impuissance menent toujours là. Voilà pourquoi tous les laquais sont fripons, & pourquoi tous les apprentifs doivent l'être; mais dans un état égal & tranquille, où tout ce qu'ils voyent est à leur portée, ces derniers perdent en grandissant ce honteux penchant. N'ayant pas eu le même avantage, je n'en ai pu tirer le même profit.

Ce sont presque toujours de bons sentimens mal dirigés qui font faire aux enfans le premier pas vers le mal. Malgré les privations & les tentations continuelles, j'avois demeuré plus d'un an chez mon maître sans pouvoir me résoudre à rien prendre, pas même des choses à manger. Mon premier vol fut une affaire de complaisance; mais il ouvrit la porte à d'autres, qui n'avoient pas une si louable fin.

Il y avoit chez mon maître un compagnon appellé M. *Verrat*, dont la maison, dans le voisinage, avoit un jardin assez éloigné qui produisoit de très-belles asperges. Il prit envie à M. *Verrat*, qui n'avoit pas beaucoup d'argent, de voler à sa mere des asperges dans

leur primeur, & de les vendre pour faire quelques bons déjeûnés. Comme il ne vouloit pas s'exposer lui-même & qu'il n'étoit pas fort imgambe, il me choisit pour cette expédition. Après quelques cajoleries préliminaires qui me gagnerent d'autant mieux que je n'en voyois pas le but, il me la proposa comme une idée qui lui venoit sur le champ. Je disputai beaucoup ; il insista. Je n'ai jamais pu résister aux caresses ; je me rendis. J'allois tous les matins moissonner les plus belles asperges; je les portois au Molard, où quelque bonne femme qui voyoit que je venois de les voler, me le disoit pour les avoir à meilleur compte. Dans ma frayeur je prenois ce qu'elle vouloit bien me donner; je le portois à M. *Verrat.* Cela se changeoit promptement en un déjeûné dont j'étois le pourvoyeur, & qu'il partageoit avec un autre camarade; car pour moi, très-content d'en avoir quelque bribe, je ne touchois pas même à leur vin.

Ce petit manege dura plusieurs jours sans qu'il me vînt même à l'esprit de voler le voleur, & de dîmer sur M. *Verrat* le produit de ses asperges. J'exécutois ma friponnerie avec la plus grande fidé-

lité; mon ſeul motif étoit de complaire à celui qui me la faiſoit faire. Cependant ſi j'euſſe été ſurpris, que de coups, que d'injures, quels traitemens cruels n'euſſai-je point eſſuyés, tandis que le miſérable en me démentant eût été cru ſur ſa parole, & moi doublement puni pour avoir oſé le charger, attendu qu'il étoit compagnon, & que je n'étois qu'apprentif. Voilà comment en tout état le fort coupable ſe ſauve aux dépens du foible innocent.

J'appris ainſi qu'il n'étoit pas ſi terrible de voler que je l'avois cru, & je tirai bientôt ſi bon parti de ma ſcience, que rien de ce que je convoitois n'étoit à ma portée en ſûreté. Je n'étois pas abſolument mal nourri chez mon maître, & la ſobriété ne m'étoit pénible qu'en la lui voyant ſi mal garder. L'uſage de faire ſortir de table les jeunes gens quand on y ſert ce qui les tente le plus, me paroît très-bien entendu pour les rendre auſſi friands que fripons. Je devins en peu de tems l'un & l'autre, & je m'en trouvois fort bien pour l'ordinaire, quelquefois fort mal, quand j'étois ſurpris.

Un ſouvenir qui me fait frémir en-

core & rire tout à la fois, eſt celui d'une chaſſe aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étoient au fond d'une dépenſe, qui par une jalouſie élevée recevoit du jour de la cuiſine. Un jour que j'étois ſeul dans la maiſon, je montai ſur la may pour regarder dans le jardin des Heſpérides ce précieux fruit dont je ne pouvois approcher. J'allai chercher la broche pour voir ſi elle y pourroit atteindre: elle étoit trop courte. Je l'allongeai par une autre petite broche qui ſervoit pour le menu gibier; car mon maître aimoit la chaſſe. Je piquai pluſieurs fois ſans ſuccès; enfin je ſentis avec tranſport que j'amenois une pomme; je tirai très-doucement; déja la pomme touchoit à la jalouſie; j'étois prêt à la ſaiſir. Qui dira ma douleur. La pomme étoit trop groſſe; elle ne put paſſer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en uſage pour la tirer? Il fallut trouver des ſupports pour tenir la broche en état, un couteau aſſez long pour fendre la pomme, une latte pour la ſoutenir. A force d'adreſſe & de tems je parvins à la partager, eſpérant tirer enſuite les pieces l'une après l'autre. Mais à peine furent-elles ſéparées qu'elles tom-

berent toutes deux dans la dépenſe. Lecteur pitoyable, partagez mon affliction!

Je ne perdis point courage; mais j'avois perdu beaucoup de tems. Je craignois d'être ſurpris; je renvoie au lendemain une tentative plus heureuſe, & je me remets à l'ouvrage tout auſſi tranquillement que ſi je n'avois rien fait, ſans ſonger aux deux témoins indiſcrets qui dépoſoient contre moi dans la dépenſe.

Le lendemain retrouvant l'occaſion belle, je tente un nouvel eſſai. Je monte ſur mes tretaux, j'allonge la broche, je l'ajuſte, j'étois prêt à piquer..... malheureuſement le dragon ne dormoit pas; tout-à-coup la porte de la dépenſe s'ouvre; mon maître en ſort, croiſe les bras, me regarde, & me dit : courage...... La plume me tombe des mains.

Bientôt à force d'eſſuyer de mauvais traitemens, j'y devins moins ſenſible; ils me parurent enfin une ſorte de compenſation du vol, qui me mettoit en droit de le continuer. Au lieu de retourner les yeux en arriere & de regarder la punition, je les portois en avant & je regardois la vengeance. Je jugeois

que me battre comme fripon, c'étoit m'autoriſer à l'être. Je trouvois que voler & être battu alloient enſemble, & conſtituoient en quelque ſorte un état, & qu'en rempliſſant la partie de cet état qui dépendoit de moi, je pouvois laiſſer le ſoin de l'autre à mon maître. Sur cette idée, je me mis à voler plus tranquillement qu'auparavant. Je me diſois; qu'en arrivera-t-il enfin? Je ſerai battu. Soit: je ſuis fait pour l'être.

J'aime à manger ſans être avide; je ſuis ſenſuel & non pas gourmand. Trop d'autres goûts me diſtraiſent de celui-là. Je ne me ſuis jamais occupé de ma bouche que quand mon cœur étoit oiſif, & cela m'eſt ſi rarement arrivé dans ma vie, que je n'ai gueres eu le tems de ſonger aux bons morceaux. Voilà pourquoi je ne bornai pas long-tems ma friponnerie au comeſtible, je l'étendis bientôt à tout ce qui me tentoit, & ſi je ne devins pas un voleur en forme, c'eſt que je n'ai jamais été beaucoup tenté d'argent. Dans le cabinet commun mon maître avoit un autre cabinet à part, qui fermoit à clef; je trouvai le moyen d'en ouvrir la porte & de la refermer ſans qu'il y parût. Là je mettois à con-

tribution ſes bons outils, ſes meilleurs deſſins, ſes empreintes, tout ce qui me faiſoit envie & qu'il affectoit d'éloigner de moi. Dans le fond ces vols étoient bien innocens, puiſqu'ils n'étoient faits que pour être employés à ſon ſervice : mais j'étois tranſporté de joie d'avoir ces bagatelles en mon pouvoir; je croyois voler le talent avec ſes productions. Du reſte il y avoit dans des boîtes des recoupes d'or & d'argent, de petits bijoux, des pieces de prix, de la monnoie. Quand j'avois quatre ou cinq ſols dans ma poche, c'étoit beaucoup : cependant loin de toucher à rien de tout cela, je ne me ſouviens pas même d'y avoir jetté de ma vie un regard de convoitiſe. Je le voyois avec plus d'effroi que de plaiſir. Je crois bien que cette horreur du vol de l'argent & de ce qui en produit me venoit en grande partie de l'éducation. Il ſe mêloit à cela des idées ſecretes d'infamie, de priſon, de châtiment, de potence, qui m'auroient fait frémir ſi j'avois été tenté, au lieu que mes tours ne me ſembloient que des eſpiégleries, & n'étoient pas autre choſe en effet. Tout cela ne pouvoit valoir que d'être bien étrillé par mon maî-

tre, & d'avance je m'arrangeois là-deſſus.

Mais encore une fois, je ne convoitois pas même aſſez pour avoir à m'abſtenir; je ne ſentois rien à combattre. Une ſeule feuille de beau papier à deſſiner me tentoit plus que l'argent pour en payer une rame. Cette bizarrerie tient à une des ſingularités de mon caractere; elle a eu tant d'influence ſur ma conduite, qu'il importe de l'expliquer.

J'ai des paſſions très-ardentes, & tandis qu'elles m'agitent rien n'égale mon impétuoſité; je ne connois plus ni ménagement ni reſpect, ni crainte ni bienſéance; je ſuis cynique, effronté, violent, intrépide: il n'y a ni honte qui m'arrête ni danger qui m'effraye. Hors le ſeul objet qui m'occupe, l'univers n'eſt plus rien pour moi: mais tout cela ne dure qu'un moment, & le moment qui ſuit me jette dans l'anéantiſſement. Prenez-moi dans le calme je ſuis l'indolence & la timidité même: tout m'effarouche, tout me rebute, une mouche en volant me fait peur; un mot à dire, un geſte à faire épouvante ma pareſſe, la crainte & la honte me ſubjuguent à tel point, que je voudrois m'éclipſer aux yeux

de tous les mortels. S'il faut agir je ne fais que faire ; s'il faut parler je ne fais que dire; si l'on me regarde je suis décontenancé. Quand je me passionne je fais trouver quelquefois ce que j'ai à dire; mais dans les entretiens ordinaires je ne trouve rien, rien du tout; ils me sont insupportables par cela seul que je suis obligé de parler.

Ajoutez qu'aucun de mes goûts dominans ne consiste en choses qui s'achetent. Il ne me faut que des plaisirs purs, & l'argent les empoisonne tous. J'aime, par exemple, ceux de la table ; mais ne pouvant souffrir, ni la gêne de la bonne compagnie, ni la crapule du cabaret, je ne puis les goûter qu'avec un ami, car seul, cela ne m'est pas possible : mon imagination s'occupe alors d'autre chose. & je n'ai pas le plaisir de manger. Si mon sang allumé me demande des femmes, mon cœur ému me demande encore plus de l'amour. Des femmes à prix d'argent perdroient pour moi tous leurs charmes ; je doute même s'il seroit en moi d'en profiter. Il en est ainsi de tous les plaisirs à ma portée : s'ils ne sont gratuits je les trouve insipides. J'aime les seuls biens qui ne sont à

perſonne qu'au premier qui ſait les goûter.

Jamais l'argent ne me parut une choſe auſſi précieuſe qu'on la trouve. Bien plus : il ne m'a même jamais paru fort commode ; il n'eſt bon à rien par lui-même ; il faut le transformer pour en jouir ; il faut acheter, marchander, ſouvent être dupe, bien payer, être mal ſervi. Je voudrois une choſe bonne dans ſa qualité : avec mon argent je ſuis ſûr de l'avoir mauvaiſe. J'achete cher un œuf frais, il eſt vieux ; un beau fruit, il eſt verd ; une fille, elle eſt gâtée. J'aime le bon vin ; mais où en prendre ? Chez un marchand de vin ? Comme que je faſſe il m'enpoiſonnera. Veux-je abſolument être bien ſervi ? Que de ſoins, que d'embarras ! avoir des amis, des correſpondans, donner des commiſſions, écrire, aller, venir, attendre, & ſouvent au bout être encore trompé. Que de peine avec mon argent ! je la crains plus que je n'aime le bon vin.

Mille fois durant mon apprentiſſage & depuis, je ſuis ſorti dans le deſſein d'acheter quelque friandiſe. J'approche de la boutique d'un pâtiſſier, j'apperçois des femmes au comptoir ; je crois déjà les voir rire & ſe moquer entr'elles du

petit gourmand. Je passe devant une fruitiere, je lorgne du coin de l'œil de belles poires, leur parfum me tente ; deux ou trois jeunes gens tout près de-là me regardent ; un homme qui me connoît est devant sa boutique ; je vois de loin venir une fille ; n'est-ce point la servante de la maison ? Ma vue courte me fait mille illusions. Je prends tous ceux qui passent pour des gens de ma connoissance : partout je suis intimidé, retenu par quelqu'obstacle : mon desir croît avec ma honte, & je rentre enfin comme un sot, dévoré de convoitise, ayant dans ma poche de quoi la satisfaire, & n'ayant osé rien acheter.

J'entrerois dans les plus insipides détails, si je suivois dans l'emploi de mon argent, soit par moi soit par d'autres, l'embarras, la honte, la répugnance, les inconvéniens, les dégoûts de toute espece que j'ai toujours éprouvés. A mesure qu'avançant dans ma vie le lecteur prendra connoissance de mon humeur, il sentira tout cela sans que je m'appésantisse à le lui dire.

Cela compris, on comprendra sans peine une de mes pretendues contradictions ; celle d'allier une avarice presque

ſordide avec le plus grand mépris pour l'argent. C'eſt un meuble pour moi ſi peu commode, que je ne m'aviſe pas même de deſirer celui que je n'ai pas, & que quand j'en ai je le garde long-tems ſans le dépenſer, faute de ſavoir l'employer à ma fantaiſie : mais l'occaſion commode & agréable ſe préſente-t-elle? j'en profite ſi bien que ma bourſe ſe vuide avant que je m'en ſois apperçu. Du reſte, ne cherchez pas en moi le tic des avares, celui de dépenſer pour l'oſtentation; tout au contraire, je dépenſe en ſecret & pour le plaiſir : loin de me faire gloire de dépenſer, je m'en cache. Je ſens ſi bien que l'argent n'eſt pas à mon uſage, que je ſuis preſque honteux d'en avoir, encore plus de m'en ſervir. Si j'avois eu jamais un revenu ſuffiſant pour vivre commodément, je n'aurois point été tenté d'être avare, j'en ſuis très-ſûr. Je dépenſerois tout mon revenu ſans chercher à l'augmenter; mais ma ſituation précaire me tient en crainte. J'adore la liberté : j'abhorre la gêne, la peine, l'aſſujettiſſement. Tant que dure l'argent que j'ai dans ma bourſe, il aſſure mon indépendance, il me diſpenſe de m'intriguer pour en trouver

d'autre; néceſſité que j'eus toujours en horreur : mais de peur de le voir finir, je le choye : l'argent qu'on poſſede eſt l'inſtrument de la liberté; celui qu'on pourchaſſe eſt celui de la ſervitude. Voilà pourquoi je ſerre bien & ne convoite rien.

Mon déſintéreſſement n'eſt donc que pareſſe; le plaiſir d'avoir ne vaut pas la peine d'acquérir ; & ma diſſipation n'eſt encore que pareſſe : quand l'occaſion de dépenſer agréablement ſe préſente, on ne peut trop la mettre à profit. Je ſuis moins tenté de l'argent que des choſes, parce qu'entre l'argent & la poſſeſſion deſirée, il y a toujours un intermédiaire, au lieu qu'entre la choſe même & ſa jouiſſance il n'y en a point. Je vois la choſe, elle me tente; ſi je ne vois que le moyen de l'acquérir, il ne me tente pas. J'ai donc été fripon, & quelquefois je le ſuis encore de bagatelles qui me tentent & que j'aime mieux prendre que demander. Mais, petit ou grand, je ne me ſouviens pas d'avoir pris de ma vie un liard à perſonne : hors une ſeule fois, il n'y a pas quinze ans, que je volai ſept livres dix ſous. L'aventure vaut la peine d'être contée; car il s'y trouve un con-

cours impayable d'effronterie & de bêtiſe, que j'aurois peine moi-même à croire, s'il regardoit un autre que moi.

C'étoit à Paris. Je me promenois avec M. de *Francueil* au Palais-Royal ſur les cinq heures. Il tire ſa montre, la regarde, & me dit; allons à l'Opéra: je le veux bien; nous allons. Il prend deux billets d'amphithéâtre, m'en donne un, & paſſe le premier avec l'autre, je le ſuis, il entre. En entrant après lui, je trouve la porte embarraſſée. Je regarde, je vois tout le monde debout, je juge que je pourrai bien me perdre dans cette foule, ou du moins laiſſer ſuppoſer à M. de *Francueil* que j'y ſuis perdu. Je ſors, je reprends ma contremarque, puis mon argent, & je m'en vais, ſans ſonger qu'à peine avois-je atteint la porte, que tout le monde étoit aſſis, & qu'alors M. de *Francueil* voyoit clairement que je n'y étois plus.

Comme jamais rien ne fut plus éloigné de mon humeur que ce trait-là, je le note, pour montrer qu'il y a des momens d'une eſpece de délire, où il ne faut point juger des hommes par leurs actions. Ce n'étoit pas préciſément voler cet argent; c'étoit en voler l'emploi;

moins c'étoit un vol, plus c'étoit une infamie.

Je ne finirois pas ces détails, si je voulois suivre toutes les routes par lesquelles, durant mon apprentissage, je passai de la sublimité de l'héroïsme à la bassesse d'un vaurien. Cependant en prenant les vices de mon état, il me fut impossible d'en prendre tout-à-fait les goûts. Je m'ennuyois des amusemens de mes camarades, & quand la trop grande gêne m'eut aussi rebuté du travail, je m'ennuyai de tout. Cela me rendit le goût de la lecture que j'avois perdu depuis long-tems. Ces lectures, prises sur mon travail, devinrent un nouveau crime, qui m'attira de nouveaux châtimens. Ce goût irrité par la contrainte, devint passion, bientôt fureur. *La Tribu*, fameuse loueuse de livres, m'en fournissoit de toute espece. Bons & mauvais tout passoit, je ne choisissois point; je lisois tout avec une égale avidité. Je lisois à l'établi, je lisois en allant faire mes messages, je lisois à la garderobe & m'y oubliois des heures entieres, la tête me tournoit de la lecture, je ne faisois plus que lire. Mon maître m'épioit, me surprenoit, me bat-

toit, me prenoit mes livres. Que de volumes furent déchirés, brûlés, jettés par les fenêtres ! Que d'ouvrages resterent dépareillés chez *la Tribu !* Quand je n'avois plus de quoi la payer, je lui donnois mes chemises, mes cravates, mes hardes, mes trois sous d'étrennes tous les dimanches lui étoient réguliérement portés.

Voilà donc, me dira-t on, l'argent devenu nécessaire. Il est vrai; mais ce fut quand la lecture m'eut ôté toute activité. Livré tout entier à mon nouveau goût, je ne faisois plus que lire, je ne volois plus. C'est encore ici une de mes différences caractéristiques. Au fort d'une certaine habitude d'être un rien me distrait, me change, m'attache, enfin me passionne, & alors tout est oublié. Je ne songe plus qu'au nouvel objet qui m'occupe. Le cœur me battoit d'impatience de feuilleter le nouveau livre que j'avois dans la poche; je le tirois aussitôt que j'étois seul, & ne songeois plus à fouiller le cabinet de mon maître. J'ai même peine à croire que j'eusse volé, quand même j'aurois eu des passions plus coûteuses. Borné au moment présent, il n'étoit pas dans mon tour d'esprit de

m'arranger ainſi pour l'avenir. *La Tribu* me faiſoit crédit, les avances étoient petites, & quand j'avois empoché mon livre, je ne ſongeois plus à rien. L'argent qui me venoit naturellement paſſoit de même à cette femme, & quand elle devenoit preſſante, rien n'étoit plutôt ſous ma main, que mes propres effets.

Voler par avance, étoit trop de prévoyance, & voler pour payer n'étoit pas même une tentation.

A force de querelles, de coups, de lectures dérobées & mal choiſies, mon humeur devint taciturne, ſauvage, ma tête commençoit à s'altérer, & je vivois en vrai loup-garou. Cependant ſi mon goût ne me préſerva pas des livres plats & fades, mon bonheur me préſerva des livres obſcenes & licencieux; non que *la Tribu*, femme à tous égards très accommodante, ſe fît un ſcrupule de m'en prêter. Mais pour les faire valoir elle me les nommoit avec un air de myſtere, qui me forçoit précifément à les refuſer, tant par dégoût que par honte, & le haſard ſeconda ſi bien mon humeur pudique, que j'avois plus de trente ans avant que j'euſſe jetté les yeux ſur aucun de ces dangereux livres.

En moins d'un an j'épuisai la mince boutique de *la Tribu*, & alors je me trouvai dans mes loisirs cruellement désœuvré. Guéri de mes goûts d'enfant & de polisson par celui de la lecture, & même par mes lectures, qui, bien que sans choix & souvent mauvaises, ramenoient pourtant mon cœur à des sentimens plus nobles que ceux que m'avoit donné mon état. Dégoûté de tout ce qui étoit à ma portée, & sentant trop loin de moi tout ce qui m'auroit tenté, je ne voyois rien de possible qui pût flatter mon cœur. Mes sens émus depuis long-tems me demandoient une jouissance dont je ne savois pas même imaginer l'objet. J'étois aussi loin du véritable que si je n'avois point eu de sexe, & déjà pubere & sensible, je pensois quelquefois à mes folies, mais je ne voyois rien au-delà. Dans cette étrange situation, mon inquiete imagination prit un parti qui me sauva de moi-même & calma ma naissante sensualité. Ce fut de se nourrir des situations qui m'avoient intéressé dans mes lectures, de les rappeller, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinsse un des personnages que j'imaginois, que

je me viſſe toujours dans les poſitions les plus agréables ſelon mon goût; enfin que l'état fictif où je venois à bout de me mettre, me fît oublier mon état réel dont j'étois ſi mécontent. Cet amour des objets imaginaires & cette facilité de m'en occuper, acheverent de me dégoûter de tout ce qui m'entouroit, & déterminerent ce goût pour la ſolitude, qui m'eſt toujours reſté depuis ce tems là. On verra plus d'une fois dans la ſuite les bizarres effets de cette diſpoſition ſi miſantrope & ſi ſombre en apparence, mais qui vient en effet d'un cœur trop affectueux, trop aimant, trop tendre, qui, faute d'en trouver d'exiſtans qui lui reſſemblent, eſt forcé de s'alimenter de fictions. Il me ſuffit, quant à préſent, d'avoir marqué l'origine & la premiere cauſe d'un penchant qui a modifié toutes mes paſſions, & qui, les contenant par elles-mêmes, m'a toujours rendu pareſſeux à faire, par trop d'ardeur à deſirer.

J'atteignis ainſi ma ſeizieme année, inquiet, mécontent de tout & de moi, ſans goûts de mon état, ſans plaiſirs de mon âge, dévoré de deſirs dont j'ignorois l'objet, pleurant ſans ſujet de larmes, ſoupirant ſans ſavoir de quoi; enfin

careſſant tendrement mes chimeres faute de rien voir autour de moi qui les valût. Les dimanches mes camarades venoient me chercher après le prêche pour aller m'ébattre avec eux. Je leur aurois volontiers échappé ſi j'avois pu : mais une fois en train dans leurs jeux, j'étois plus ardent & j'allois plus loin qu'aucun autre ; difficile à ébranler & à retenir. Ce fut-là de tout temps ma diſpoſition conſtante. Dans nos promenades hors de la ville, j'allois toujours en avant ſans ſonger au retour, à moins que d'autres n'y ſongeaſſent pour moi. J'y fus pris deux fois ; les portes furent fermées avant que je puſſe arriver. Le lendemain je fus traité comme on s'imagine, & la ſeconde fois il me fut promis un tel accueil pour la troiſieme, que je réſolus de ne m'y pas expoſer. Cette troiſieme fois ſi redoutée arriva pourtant. Ma vigilance fut miſe en défaut par un maudit Capitaine appellé M. *Minutoli*, qui fermoit toujours la porte où il étoit de garde une demie heure avant les autres. Je revenois avec deux camarades. A demi lieue de la ville j'entends ſonner la retraite; je double le pas; j'entends battre la caiſſe, je cours à toutes jambes:

j'arrive essoufflé, tout en nage : le cœur me bat ; je vois de loin les soldats à leur poste ; j'accours, je crie d'une voix étouffée. Il étoit trop tard. A vingt pas de l'avancée, je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre & fatal augure du sort inévitable que ce moment commençoit pour moi.

Dans le premier transport de ma douleur je me jettai sur le glacis & mordis la terre. Mes camarades riant de leur malheur, prirent à l'instant leur parti. Je pris aussi le mien, mais ce fut d'une autre maniere. Sur le lieu même je jurai de ne retourner jamais chez mon maître ; & le lendemain, quand à l'heure de la découverte ils rentrerent en ville, je leur dis adieu pour jamais, les priant seulement d'avertir en secret mon cousin *Bernard* de la résolution que j'avois prise, & du lieu où il pourroit me voir encore une fois.

A mon entrée en apprentissage, étant plus séparé de lui, je le vis moins. Toutefois durant quelque tems nous nous rassemblions les dimanches : mais insensiblement chacun prit d'autres habitudes, & nous nous vîmes plus rarement.

Je ſuis perſuadé que ſa mere contribua beaucoup à ce changement. Il étoit, lui, un garçon *du haut;* moi, chétif apprentif, je n'étois plus qu'un enfant *de Saint Gervais.* Il n'y avoit plus entre nous d'égalité malgré la naiſſance; c'étoit déroger que de me fréquenter. Cependant les liaiſons ne ceſſerent point tout-à-fait entre nous, & comme c'étoit un garçon d'un bon naturel, il ſuivoit quelquefois ſon cœur malgré les leçons de ſa mere. Inſtruit de ma réſolution, il accourut, non pour m'en diſſuader ou la partager, mais pour jetter par de petits préſens quelque agrément dans ma fuite; car mes propres reſſources ne pouvoient me mener fort loin. Il me donna entr'autres une petite épée dont j'étois fort épris, & que j'ai portée juſqu'à Turin, où le beſoin m'en fit défaire, & où je me la paſſai, comme on dit, au travers du corps. Plus j'ai réfléchi depuis à la maniere dont il ſe conduiſit avec moi dans ce moment critique, plus je me ſuis perſuadé qu'il ſuivit les inſtructions de ſa mere & peut-être de ſon pere; car il n'eſt pas poſſible que de lui même il n'eût fait quelque effort pour me retenir, ou qu'il n'eût été tenté de me ſuivre: mais point.

Il m'encouragea dans mon dessein plutôt qu'il ne m'en détourna : puis quand il me vit bien résolu, il me quitta sans beaucoup de larmes. Nous ne nous sommes jamais écrit ni revus; c'est dommage. Il étoit d'un caractere essentiellement bon : nous étions faits pour nous aimer.

Avant de m'abandonner à la fatalité de ma destinée, qu'on me permette de tourner un moment les yeux sur celle qui m'attendoit naturellement, si j'étois tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'étoit plus convenable à mon humeur ni plus propre à me rendre heureux, que l'état tranquille & obscur d'un bon artisan, dans certaines classes surtout, telles qu'est à Geneve celle des graveurs. Cet état, assez lucratif pour donner une subsistance aisée, & pas assez pour mener à la fortune, eût borné mon ambition pour le reste de mes jours, & me laissant un loisir honnête pour cultiver des goûts modérés, il m'eût contenu dans ma sphere sans m'offrir aucun moyen d'en sortir. Ayant une imagination assez riche pour orner de ses chimeres tous les états, assez puissante pour me transporter, pour ainsi dire, à mon gré de l'un à l'autre, il m'im-

portoit peu dans lequel je fuſſe en effet. Il ne pouvoit y avoir ſi loin du lieu où j'étois au premier château en Eſpagne, qu'il ne me fût aiſé de m'y établir. De cela ſeul il ſuivoit que l'état le plus ſimple, celui qui donnoit le moins de tracas & de ſoins, celui qui laiſſoit l'eſprit le plus libre, étoit celui qui me convenoit le mieux, & c'étoit préciſément le mien. J'aurois paſſé dans le ſein de ma religion, de ma patrie, de ma famille & de mes amis, une vie paiſible & douce, telle qu'il la falloit à mon caractere, dans l'uniformité d'un travail de mon goût, & d'une ſociété ſelon mon cœur. J'aurois été bon chrétien, bon citoyen, bon pere de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute choſe. J'aurois aimé mon état, je l'aurois honoré peut-être; & après avoir paſſé une vie obſcure & ſimple, mais égale & douce, je ſerois mort paiſiblement dans le ſein des miens. Bientôt oublié, ſans doute, j'aurois été regretté du moins auſſi long-tems qu'on ſe ſeroit ſouvenu de moi.

Au lieu de cela... quel tableau vais-je faire? Ah! n'anticipons point ſur les miſeres de ma vie, je n'occuperai que trop mes lecteurs de ce triſte ſujet.

Fin du premier Livre.



LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SECOND.

Autant le moment où l'effroi me ſuggéra le projet de fuir m'avoit paru triſte, autant celui où je l'exécutai me parut charmant. Encore enfant, quitter mon pays, mes parens, mes appuis, mes reſſources, laiſſer un apprentiſſage à moitié fait, ſans ſavoir mon métier aſſez pour en vivre ; me livrer aux horreurs de la miſere ſans voir aucun moyen d'en ſortir; dans l'âge de la foibleſſe & de l'innocence m'expoſer à toutes les tentations du vice & du déſeſpoir; chercher au loin les maux, les erreurs, les pieges, l'eſclavage & la mort, ſous un joug bien plus inflexible que celui que je n'avois pu ſouffrir;

c'étoit-là ce que j'allois faire, c'étoit la perſpective que j'aurois dû enviſager. Que celle que je me peignois étoit différente ! L'indépendance que je croyois avoir acquiſe, étoit le ſeul ſentiment qui m'affectoit. Libre & maître de moi-même, je croyois pouvoir tout faire, atteindre à tout : je n'avois qu'à m'élancer pour m'élever & voler dans les airs. J'entrois avec ſécurité dans le vaſte eſpace du monde ; mon mérite alloit le remplir : à chaque pas j'allois trouver des feſtins, des tréſors, des aventures, des amis prêts à me ſervir, des maîtreſſes empreſſées à me plaire : en me montrant, j'allois occuper de moi l'univers : non pas pourtant l'univers tout entier ; je l'en diſpenſois en quelque ſorte, il ne m'en falloit pas tant. Une ſociété charmante me ſuffiſoit ſans m'embarraſſer du reſte. Ma modération m'inſcrivoit dans une ſphere étroite, mais délicieuſement choiſie, où j'étois aſſuré de régner. Un ſeul château bornoit mon ambition. Favori du ſeigneur & de la dame, amant de la demoiſelle, ami du frere, & protecteur des voiſins, j'étois content ; il ne m'en falloit pas davantage.

En attendant ce modeste avenir, j'errai quelques jours autour de la ville, logeant chez des paysans de ma connoissance, qui tous me reçurent avec plus de bonté que n'auroient fait des urbains. Ils m'accueilloient, me logeoient, me nourrissoient trop bonnement pour en avoir le mérite. Cela ne pouvoit pas s'appeller faire l'aumône; ils n'y mettoient pas assez l'air de la supériorité.

A force de voyager & de parcourir le monde, j'allai jusqu'à Confignon, terres de Savoie, à deux lieues de Geneve. Le curé s'appelloit M. de *Pontverre*. Ce nom fameux dans l'histoire de la République me frappa beaucoup. J'étois curieux de voir comment étoient faits les descendans des gentilshommes de la cuiller. J'allai voir M. de *Pontverre*. Il me reçut bien, me parla de l'hérésie de Geneve, de l'autorité de la sainte mere Eglise, & me donna à dîner. Je trouvai peu de choses à répondre à des argumens qui finissoient ainsi, & je jugeai que des curés chez qui l'on dînoit si bien valoient tout au moins nos ministres. J'étois certainement plus savant que M. de *Pontverre*,

tout gentilhomme qu'il étoit; mais j'étois trop bon convive pour être ſi bon théologien; & ſon vin de Frangi, qui me parut excellent, argumentoit ſi victorieuſement pour lui, que j'aurois rougi de fermer la bouche à un ſi bon hôte. Je cédois donc, ou du moins je ne réſiſtois pas en face. A voir les ménagemens dont j'uſois on m'auroit cru faux; on ſe fût trompé. Je n'étois qu'honnête, cela eſt certain. La flatterie, ou plutôt la condeſcendance n'eſt pas toujours un vice, elle eſt plus ſouvent une vertu, ſur-tout dans les jeunes gens. La bonté avec laquelle un homme nous traite, nous attache à lui; ce n'eſt pas pour l'abuſer qu'on lui cede, c'eſt pour ne pas l'attriſter, pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. Quel intérêt avoit M. de *Pontverre* à m'accueillir, à me bien traiter, à vouloir me convaincre? Nul autre que le mien propre. Mon jeune cœur ſe diſoit cela. J'étois touché de reconnoiſſance & de reſpect pour le bon prêtre. Je ſentois ma ſupériorité; je ne voulois pas l'en accabler pour prix de ſon hoſpitalité. Il n'y avoit point de motif hypocrite à cette conduite: je ne ſongeois point à changer

de religion ; & bien loin de me familiariser si vîte avec cette idée, je ne l'envisageois qu'avec une horreur qui devoit l'écarter de moi pour long-tems ; je voulois seulement ne point fâcher ceux qui me caressoient dans cette vue ; je voulois cultiver leur bienveillance & leur laisser l'espoir du succès, en paroissant moins armé que je ne l'étois en effet. Ma faute en cela ressembloit à la coquetterie des honnêtes femmes, qui quelquefois pour parvenir à leurs fins, savent, sans rien permettre ni rien promettre, faire espérer plus qu'elles ne veulent tenir.

La raison, la pitié, l'amour de l'ordre exigeoient assurément que loin de se prêter à ma folie, on m'éloignât de ma perte où je courois, en me renvoyant dans ma famille. C'est là ce qu'auroit fait ou tâché de faire tout homme vraiment vertueux. Mais quoique M. de *Pontverre* fût un bon homme, ce n'étoit assurément pas un homme vertueux. Au contraire, c'étoit un dévot qui ne connoissoit d'autre vertu que d'adorer les images & de dire le rosaire ; une espece de missionnaire qui n'imaginoit rien de mieux pour le bien de la foi,

que de faire des libelles contre les ministres de Geneve. Loin de penser à me renvoyer chez moi il profita du desir que j'avois de m'en éloigner, pour me mettre hors d'état d'y retourner, quand même il m'en prendroit envie. Il y avoit tout à parier qu'il m'envoyoit périr de misere ou devenir un vaurien. Ce n'étoit point-là ce qu'il voyoit. Il voyoit une ame ôtée à l'hérésie & rendue à l'Eglise. Honnête homme ou vaurien, qu'importoit cela pourvu que j'allasse à la messe? Il ne faut pas croire, au reste, que cette façon de penser soit particuliere aux catholiques; elle est celle de toute religion dogmatique où l'on fait l'essentiel, non de faire, mais de croire.

Dieu vous appelle, me dit M. de *Pontverre*. Allez à Annecy; vous y trouverez une bonne dame bien charitable, que les bienfaits du Roi mettent en état de retirer d'autres ames de l'erreur dont elle est sortie elle-même. Il s'agissoit de madame de *Warens*, nouvelle convertie, que les prêtres forçoient en effet de partager avec la canaille qui venoit vendre sa foi, une pension de deux mille francs que lui donnoit le roi

de Sardaigne. Je me ſentois fort humilié d'avoir beſoin d'une bonne dame bien charitable. J'aimois fort qu'on me donnât mon néceſſaire, mais non pas qu'on me fît la charité, & une dévote n'étoit pas pour moi fort attirante. Toutefois preſſé par M. de *Pontverre*, par la faim qui me talonnoit; bien aiſe auſſi de faire un voyage & d'avoir un but, je prends mon parti, quoiqu'avec peine, & je pars pour Annecy. J'y pouvois être aiſément en un jour; mais je ne me preſſois pas, j'en mis trois. Je ne voyois pas un château à droite ou à gauche, ſans aller chercher l'avanture que j'étois ſûr qui m'y attendoit. Je n'oſois entrer dans le château, ni heurter; car j'étois fort timide. Mais je chantois ſous la fenêtre qui avoit le plus d'apparence, fort ſurpris, après m'être long-tems époumonné, de ne voir paroître ni dames ni demoiſelles qu'attirât la beauté de ma voix, ou le ſel de mes chanſons; vu que j'en ſavois d'admirables que mes camarades m'avoient appriſes, & que je chantois admirablement.

J'arrive enfin; je vois madame de *Warens*. Cette époque de ma vie a décidé de mon caractere; je ne

puis me réſoudre à la paſſer légérement. J'étois au milieu de ma ſeizieme année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étois bien pris dans ma petite taille ; j'avois un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la phyſionomie animée, la bouche mignone, les ſourcils & les cheveux noirs, les yeux petits & même enfoncés, mais qui lançoient avec force le feu dont mon ſang étoit embrâſé. Malheureuſement je ne ſavois rien de tout cela, & de ma vie il ne m'eſt arrivé de ſonger à ma figure, que lorſqu'il n'étoit plus tems d'en tirer parti. Ainſi j'avois avec la timidité de mon âge celle d'un naturel très-aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs, quoique j'euſſe l'eſprit aſſez orné, n'ayant jamais vu le monde je manquois totalement de manieres ; & mes connoiſſances loin d'y ſuppléer, ne ſervoient qu'à m'intimider davantage, en me faiſant ſentir combien j'en manquois.

Craignant donc que mon abord ne prévînt pas en ma faveur, je pris autrement mes avantages, & je fis une belle lettre en ſtyle d'orateur, où, couſant des phraſes des livres avec des locu-

tions d'apprentif, je déployois toute mon éloquence pour capter la bienveillance de madame de *Warens*. J'enfermai la lettre de M. de *Pontverre* dans la mienne, & je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point madame de *Warens*; on me dit qu'elle venoit de ſortir pour aller à l'Egliſe. C'étoit le jour des Rameaux de l'année 1728. Je cours pour la ſuivre : je la vois, je l'atteins, je lui parle...... je dois me ſouvenir du lieu; je l'ai ſouvent depuis mouillé de mes larmes & couvert de mes baiſers. Que ne puis-je entourer d'un baluſtre d'or cette heureuſe place! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre! Quiconque aime à honorer les monumens du ſalut des hommes n'en devroit approcher qu'à genoux.

C'étoit un paſſage derriere ſa maiſon, entre un ruiſſeau à main droite qui la ſéparoit du jardin, & le mur de la cour à gauche, conduiſant par une fauſſe porte à l'égliſe des Cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, madame de *Warens* ſe retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue! Je m'étois figuré une vieille dévote bien réchignée : la

bonne dame de M. de *Pontverre* ne pouvoit être autre chose à mon avis. Je vois un visage pétri de graces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup d'œil du jeune prosélyte; car je devins à l'instant le sien; sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvoit manquer de mener en paradis. Elle prend en souriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup-d'œil sur celle de M. de *Pontverre*, revient à la mienne qu'elle lit toute entiere, & qu'elle eût relue encore, si son laquais ne l'eût avertie qu'il étoit tems d'entrer. Eh! mon enfant, me dit-elle d'un ton qui me fit tressaillir, vous voilà courant le pays bien jeune; c'est dommage, en vérité. Puis sans attendre ma réponse, elle ajouta: allez chez moi m'attendre; dites qu'on vous donne à déjeûner: après la messe j'irai causer avec vous.

Louise-Eléonore de *Warens* étoit une demoiselle de la Tour de Pil, noble & ancienne famille de Vevay, ville du pays de Vaud. Elle avoit épousé fort

jeune M. de *Warens* de la maiſon de *Loys*, fils aîné de M. de *Villardin* de Lauſanne. Ce mariage, qui ne produiſit point d'enfans, n'ayant pas trop réuſſi; madame de *Warens*, pouſſée par quelque chagrin domeſtique, prit le tems que le roi Victor-Amedée étoit à Evian pour paſſer le lac & venir ſe jetter aux pieds de ce Prince; abandonnant ainſi ſon mari, ſa famille & ſon pays, par une étourderie aſſez ſemblable à la mienne, & qu'elle a eu tout le tems de pleurer auſſi. Le Roi, qui aimoit à faire le zélé catholique, la prit ſous ſa protection, lui donna une penſion de quinze cents livres de Piémont, ce qui étoit beaucoup pour un Prince auſſi peu prodigue, & voyant que ſur cet accueil on l'en croyoit amoureux, il l'envoya à Annecy, eſcortée par un détachement de ſes Gardes, où, ſous la direction de *Michel Gabriel de Bernex*, Evêque titulaire de Geneve, elle fit abjuration au Couvent de la Viſitation.

Il y avoit ſix ans qu'elle y étoit quand j'y vins, & elle en avoit alors vingt-huit, étant née avec le ſiecle. Elle avoit de ces beautés qui ſe conſervent, parce

qu'elles ſont plus dans la phyſionomie que dans les traits; auſſi la ſienne étoit-elle encore dans tout ſon premier éclat. Elle avoit un air careſſant & tendre, un regard très-doux, un ſourire angélique, une bouche à la meſure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, & auxquels elle donnoit un tour négligé qui la rendoit très-piquante. Elle étoit petite de ſtature, courte même, & ramaſſée un peu dans ſa taille, quoique ſans difformité. Mais il étoit impoſſible de voir une plus belle tête, un plus beau ſein, de plus belles mains, & de plus beaux bras.

Son éducation avoit été fort mêlée. Elle avoit ainſi que moi perdu ſa mere dès ſa naiſſance, & recevant indifféremment des inſtructions comme elles s'étoient préſentées, elle avoit appris un peu de ſa gouvernante, un peu de ſon pere, un peu de ſes maîtres, & beaucoup de ſes amans; ſur tout d'un M. de *Tavel*, qui, ayant du goût & des connoiſſances, en orna la perſonne qu'il aimoit. Mais tant de genres différens ſe nuiſirent les uns aux autres, & le peu d'ordre qu'elle y mit, empêcha que ſes diverſes études n'étendiſſent la juſteſſe

naturelle de ſon eſprit. Ainſi, quoiqu'elle eût quelques principes de philoſophie & de phyſique, elle ne laiſſa pas de prendre le goût que ſon pere avoit pour la médecine empyrique, & pour l'alchymie ; elle faiſoit des élixirs, des teintures, des baumes, des magiſteres, elle prétendoit avoir des ſecrets. Les charlatans profitant de ſa foibleſſe s'emparerent d'elle, l'obſéderent, la ruinerent, & conſumerent au milieu des fournaux & des drogues ſon eſprit, ſes talens & ſes charmes, dont elle eût pu faire les délices des meilleures ſociétés.

Mais ſi de vils fripons abuſerent de ſon éducation mal dirigée pour obſcurcir les lumieres de ſa raiſon, ſon excellent cœur fut à l'épreuve & demeura toujours le même : ſon caractere aimant & doux, ſa ſenſibilité pour les malheureux, ſon inépuiſable bonté, ſon humeur gaie, ouverte & franche, ne s'altérerent jamais ; & même aux approches de la vieilleſſe, dans le ſein de l'indigence, des maux, des calamités diverſes, la ſérénité de ſa belle ame lui conſerva juſqu'à la fin de ſa vie toute la gaîté de ſes plus beaux jours.

Ses erreurs lui vinrent d'un fond d'ac-

tivité inépuiſable, qui vouloit ſans ceſſe de l'occupation. Ce n'étoient pas des intrigues de femmes qu'il lui falloit, c'étoit des entrepriſes à faire & à diriger. Elle étoit née pour les grandes affaires. A ſa place Madame de *Longueville* n'eût été qu'une tracaſſiere; à la place de Madame de *Longueville* elle eût gouverné l'Etat. Ses talens ont été déplacés, & ce qui eût fait ſa gloire dans une ſituation plus élevée, a fait ſa perte dans celle où elle a vécu. Dans les choſes qui étoient à ſa portée elle étendoit toujours ſon plan dans ſa tête, & voyoit toujours ſon objet en grand. Cela faiſoit qu'employant des moyens proportionnés à ſes vues plus qu'à ſes forces, elle échouoit par la faute des autres, & ſon projet venant à manquer, elle étoit ruinée où d'autres n'auroient preſque rien perdu. Ce goût des affaires qui lui fit tant de maux, lui fit du moins un grand bien dans ſon aſyle monaſtique, en l'empêchant de s'y fixer pour le reſte de ſes jours, comme elle en étoit tentée. La vie uniforme & ſimple des Religieuſes, leur petit cailletage de parloir, tout cela ne pouvoit flatter un eſprit toujours en mouvement, qui, formant chaque jour de nouveaux
ſyſtêmes;

ſyſtêmes, avoit beſoin de liberté pour s'y livrer. Le bon Evêque de *Bernex*, avec moins d'eſprit que *François de Sales*, lui reſſembloit ſur bien des points, & Madame de *Warens* qu'il appelloit ſa fille, & qui reſſembloit à Madame de *Chantal* ſur beaucoup d'autres, eût pu lui reſſembler encore dans ſa retraite, ſi ſon goût ne l'eût détournée de l'oiſiveté d'un couvent. Ce ne fut point manque de zele, ſi cette aimable femme ne ſe livra pas aux menues pratiques de dévotion qui ſembloient convenir à une nouvelle convertie, vivant ſous la direction d'un Prélat. Quel qu'eût été le motif de ſon changement de religion, elle fut ſincere dans celle qu'elle avoit embraſſée. Elle a pu ſe repentir d'avoir commis la faute, mais non pas deſirer d'en revenir. Elle n'eſt pas ſeulement morte bonne catholique, elle a vécu telle de bonne foi, & j'oſe affirmer, moi qui penſe avoir lu dans le fond de ſon ame, que c'étoit uniquement par averſion pour les ſimagrées, qu'elle ne faiſoit point en public la dévote. Elle avoit une piété trop ſolide pour affecter de la dévotion. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de

m'étendre ſur ſes principes ; j'aurai d'autres occaſions d'en parler.

Que ceux qui nient la ſympathie des ames expliquent, s'ils peuvent, comment de la premiere entrevue, du premier mot, du premier regard, Madame de *Warens* m'inſpira, non-ſeulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite, & qui ne s'eſt jamais démentie. Suppoſons que ce que j'ai ſenti pour elle fût véritablement de l'amour ; ce qui paroîtra tout au moins douteux à qui ſuivra l'hiſtoire de nos liaiſons ; comment cette paſſion fut-elle accompagnée, dès ſa naiſſance, des ſentimens qu'elle inſpire le moins ; la paix du cœur, le calme, la ſérénité, la ſécurité, l'aſſurance ? Comment en approchant pour la premiere fois d'une femme aimable, polie, éblouiſſante ; d'une Dame d'un état ſupérieur au mien, dont je n'avois jamais abordé la pareille, de celle dont dépendoit mon ſort en quelque ſorte, par l'intérêt plus ou moins grand qu'elle y prendroit ; comment, dis-je, avec tout cela me trouvai-je à l'inſtant auſſi libre, auſſi à mon aiſe, que ſi j'euſſe été parfaitement ſûr de lui plaire ? Comment n'eus-je pas un moment d'embarras,

de timidité, de gêne ? Naturellement honteux, décontenancé, n'ayant jamais vu le monde, comment pris-je avec elle du premier jour, du premier inſtant, les manieres faciles, le langage tendre, le ton familier que j'avois dix ans après, lorſque la plus grande intimité l'eut rendu naturel ? A-t-on de l'amour, je ne dis pas ſans deſirs, j'en avois; mais ſans inquiétude, ſans jalouſie? Ne veut-on pas au moins apprendre de l'objet qu'on aime ſi l'on eſt aimé? C'eſt une queſtion qui ne m'eſt pas plus venue dans l'eſprit de lui faire une fois en ma vie, que de me demander à moi-même ſi je m'aimois, & jamais elle n'a été plus curieuſe avec moi. Il y eut certainement quelque choſe de ſingulier dans mes ſentimens pour cette charmante femme, & l'on y trouvera dans la ſuite des bizarreries auxquelles on ne s'attend pas.

Il fut queſtion de ce que je deviendrois, & pour en cauſer plus à loiſir, elle me retint à dîner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'euſſe manqué d'appétit, & ſa femme-de-chambre qui nous ſervoit, dit auſſi que j'étois le premier voyageur de mon âge & de mon étoffe qu'elle en eût vu manquer. Cette remar-

que, qui ne me nuisit pas dans l'esprit de sa maîtresse, tomboit un peu à plomb sur un gros manan qui dînoit avec nous, & qui dévora lui tout seul un repas honnête pour six personnes. Pour moi j'étois dans un ravissement qui ne me permettoit pas de manger. Mon cœur se nourrissoit d'un sentiment tout nouveau dont il occupoit tout mon être : il ne me laissoit des esprits pour nulle autre fonction.

Madame de *Warens* voulut savoir les détails de ma petite histoire; je retrouvai pour la lui conter, tout le feu que j'avois perdu chez mon maître. Plus j'intéressois cette excellente ame en ma faveur, plus elle plaignoit le sort auquel j'allois m'exposer. Sa tendre compassion se marquoit dans son air, dans son regard, dans ses gestes. Elle n'osoit m'exhorter à retourner à Geneve. Dans sa position, ç'eut été un crime de lèze-catholicité, & elle n'ignoroit pas combien elle étoit surveillée, & combien ses discours étoient pesés. Mais elle me parloit d'un ton si touchant de l'affliction de mon pere, qu'on voyoit bien qu'elle eût approuvé que j'allasse le consoler. Elle ne savoit pas combien sans y songer

elle plaidoit contre elle-même. Outre que ma résolution étoit prise comme je crois l'avoir dit ; plus je la trouvois éloquente persuasive, plus ses discours m'alloient au cœur, & moins je pouvois me résoudre à me détacher d'elle. Je sentois que retourner à Geneve étoit mettre entr'elle & moi une barriere presque insurmontable, à moins de revenir à la démarche que j'avois faite, & à laquelle mieux valoit me tenir tout d'un coup. Je m'y tins donc. Madame de *Warens* voyant ses efforts inutiles ne les poussa pas jusqu'à se compromettre, mais elle me dit avec un regard de commisération. Pauvre petit, tu dois aller où Dieu t'appelle ; mais quand tu seras grand tu te souviendras de moi. Je crois qu'elle ne pensoit pas elle-même que cette prédiction s'accompliroit si cruellement.

La difficulté restoit toute entiere. Comment subsister si jeune hors de mon pays ? A peine à la moitié de mon apprentissage, j'étois bien loin de savoir mon métier. Quand je l'aurois su, je n'en aurois pu vivre en Savoie, pays trop pauvre pour avoir des arts. Le manan qui dînoit pour nous, forcé de faire une pause pour reposer sa mâchoire, ou-

vrit un avis qu'il disoit venir du ciel, & qui, à juger par les suites, venoit plutôt du côté contraire. C'étoit que j'allasse à Turin, où, dans un Hospice établi pour l'instruction des cathécumenes, j'aurois, dit-il, la vie temporelle & spirituelle, jusqu'à ce qu'entré dans le sein de l'Eglise, je trouvasse par la charité des bonnes ames une place qui me convînt. A l'égard des frais du voyage, continua mon homme, sa Grandeur Monseigneur l'Evêque ne manquera pas, si Madame lui propose cette sainte œuvre, de vouloir charitablement y pourvoir, & Madame la Baronne qui est si charitable, dit-il en s'inclinant sur son assiette, s'empressera sûrement d'y contribuer aussi.

Je trouvois toutes ces charités bien dures; j'avois le cœur serré, je ne disois rien, & Madame de *Warens*, sans saisir ce projet avec autant d'ardeur qu'il étoit offert, se contenta de répondre que chacun devoit contribuer au bien selon son pouvoir, & qu'elle en parleroit à Monseigneur : mais mon diable d'homme, qui craignit qu'elle n'en parlât pas à son gré, & qui avoit son petit intérêt dans cette affaire, courut prévenir les aumôniers, & embboucha si bien les bons prê-

tres, que quand Madame de *Warens*, qui craignoit pour moi ce voyage, en voulut parler à l'Evêque, elle trouva que c'étoit une affaire arrangée, & il lui remit à l'inſtant l'argent deſtiné pour mon petit viatique. Elle n'oſa inſiſter pour me faire reſter : j'approchois d'un âge où une femme du ſien ne pouvoit décemment vouloir retenir un jeune homme auprès d'elle.

Mon voyage étant ainſi réglé par ceux qui prenoient ſoin de moi, il fallut bien me ſoumettre, & c'eſt même ce que je fis ſans beaucoup de répugnance. Quoique Turin fût plus loin que Geneve, je jugeai qu'étant la capitale, elle avoit avec Annecy des relations plus étroites qu'une ville étrangere d'état & de religion, & puis, partant pour obéir à Madame de *Warens*, je me regardois comme vivant toujours ſous ſa direction; c'étoit plus que vivre à ſon voiſinage. Enfin l'idée d'un grand voyage flattoit ma manie ambulante, qui déja commençoit à ſe déclarer. Il me paroiſſoit beau de paſſer les monts à mon âge, & de m'élever au-deſſus de mes camarades de toute la hauteur des alpes. Voir du pays eſt un appât auquel un Genevois ne réſiſte

guères: je donnai donc mon consentement. Mon manan devoit partir dans deux jours avec sa femme. Je leur fus confié & recommandé. Ma bourse leur fut remise renforcée par Madame de *Warens*, qui de plus me donna secrétement un petit pécule auquel elle joignit d'amples instructions, & nous partîmes le Mercredi Saint.

Le lendemain de mon départ d'Annecy, mon pere y arriva courant à ma piste avec un M. *Rival* son ami, horloger comme lui, homme d'esprit, bel-esprit même, qui faisoit des vers mieux que la *Motte*, & parloit presque aussi bien que lui; de plus, parfaitement honnête homme, mais dont la littérature déplacée n'aboutit qu'à faire un de ses fils comédien.

Ces Messieurs virent Madame de *Warens*, & se contenterent de pleurer mon sort avec elle, au lieu de me suivre & de m'atteindre, comme ils l'auroient pu facilement, étant à cheval & moi à pied. La même chose étoit arrivée à mon oncle *Bernard*. Il étoit venu à Consignon, & de là sachant que j'étois à Annecy, il s'en retourna à Geneve. Il sembloit que mes proches conspirassent avec mon

étoile, pour me livrer au deſtin qui m'attendoit. Mon frere s'étoit perdu par une ſemblable négligence, & ſi bien perdu, qu'on n'a jamais ſu ce qu'il étoit devenu.

Mon pere n'étoit pas ſeulement un homme d'honneur; c'étoit un homme d'une probité ſûre & il avoit une de ces ames fortes qui font les grandes vertus. De plus, il étoit bon pere, ſur-tout pour moi. Il m'aimoit très-tendrement, mais il aimoit auſſi ſes plaiſirs, & d'autres goûts avoient un peu attiédi l'affection paternelle depuis que je vivois loin de lui. Il s'étoit remarié à Nion, & quoique ſa femme ne fût plus en âge de me donner des freres, elle avoit des parens: cela faiſoit une autre famille, d'autres objets, un nouveau ménage, qui ne rappelloit plus ſi ſouvent mon ſouvenir. Mon pere vieilliſſoit & n'avoit aucun bien pour ſoutenir ſa vieilleſſe. Nous avions mon frere & moi quelque bien de ma mere dont le revenu devoit appartenir à mon pere durant notre éloignement. Cette idée ne s'offroit pas à lui directement & ne l'empêchoit pas de faire ſon devoir, mais elle agiſſoit ſourdement ſans qu'il s'en apperçût lui-mê-

me, & ralentiſſoit quelquefois ſon zèle qu'il eût pouſſé plus loin ſans cela. Voilà, je crois, pourquoi, venu d'abord à Annecy ſur mes traces, il ne me ſuivit pas juſqu'à Chamberi où il étoit moralement ſûr de m'atteindre. Voilà pourquoi encore l'étant allé voir ſouvent depuis ma fuite, je reçus toujours de lui des careſſes de pere, mais ſans grands efforts pour me retenir.

Cette conduite d'un pere dont j'ai ſi bien connu la tendreſſe & la vertu, m'a fait faire des réflexions ſur moi-même, qui n'ont pas peu contribué à me maintenir le cœur ſain. J'en ai tiré cette grande maxime de morale, la ſeule peut-être d'uſage dans la pratique, d'éviter les ſituations qui mettent nos devoirs en oppoſition avec nos intérêts, & qui nous montrent notre bien dans le mal d'autrui : ſûr que dans de telles ſituations, quelque ſincere amour de la vertu qu'on y porte, on foiblit tôt ou tard ſans s'en appercevoir, & l'on devient injuſte & méchant dans le fait, ſans avoir ceſſé d'être juſte & bon dans l'ame.

Cette maxime fortement imprimée au fond de mon cœur & miſe en pratique, quoiqu'un peu tard, dans toute ma

conduite, eſt une de celles qui m'ont donné l'air le plus bizarre & le plus fou dans le public, & ſur-tout parmi mes connoiſſances. On m'a imputé de vouloir être original & faire autrement que les autres. En vérité je ne ſongeois gueres à faire ni comme les autres ni autrement qu'eux. Je deſirois ſincerement de faire ce qui étoit bien. Je me dérobois de toute ma force à des ſituations qui me donnaſſent un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme, & par conſéquent un deſir ſecret quoiqu'involontaire du mal de cet homme-là.

Il y a deux ans que Milord *Maréchal* me voulut mettre dans ſon teſtament. Je m'y oppoſai de toute ma force. Je lui marquai que je ne voudrois pour rien au monde me ſavoir dans le teſtament de qui que ce fut, & beaucoup moins dans le ſien. Il ſe rendit; maintenant il veut me faire une penſion viagere, & je ne m'y oppoſe pas. On dira que je trouve mon compte à ce changement: cela peut être. Mais ô mon bienfaiteur & mon pere, ſi j'ai le malheur de vous ſurvivre je ſais qu'en vous perdant j'ai tout à perdre, & que je n'ai rien à gagner.

C'eſt-là, ſelon moi, la bonne philoſophie, la ſeule vraiment aſſortie au cœur humain. Je me pénetre chaque jour davantage de ſa profonde ſolidité, & je l'ai retournée de différentes manieres dans tous mes derniers écrits ; mais le public qui eſt frivole ne l'y a pas ſu remarquer. Si je ſurvis aſſez à cette entrepriſe conſommée pour en reprendre une autre, je me propoſe de donner dans la ſuite de l'Emile un exemple ſi charmant & ſi frappant de cette même maxime que mon lecteur ſoit forcé d'y faire attention. Mais c'eſt aſſez de réflexions pour un voyageur ; il eſt tems de reprendre ma route.

Je la fis plus agréablement que je n'aurois dû m'y attendre, & mon manan ne fut pas ſi bourru qu'il en avoit l'air. C'étoit un homme entre deux âges, portant en queue ſes cheveux noirs griſonnans ; l'air grenadier, la voix forte, aſſez gai, marchant bien, mangeant mieux, & qui faiſoit toute ſorte de métiers faute d'en ſavoir aucun. Il avoit propoſé, je crois, d'établir à Annecy, je ne ſais quelle manufacture. Madame de *Warens* n'avoit pas manqué de donner dans le projet, & c'étoit pour tâ-

cher de le faire agréer au Miniſtre, qu'il faiſoit, bien défrayé, le voyage de Turin. Notre homme avoit le talent d'intriguer en ſe fourrant toujours avec les prêtres, &, faiſant l'empreſſé pour les ſervir, il avoit pris à leur école un certain jargon dévot dont il uſoit ſans ceſſe, ſe piquant d'être un grand prédicateur. Il ſavoit même un paſſage latin de la bible, & s'étoit comme s'il en avoit ſu mille, parce qu'il le répétoit mille fois le jour. Du reſte, manquant rarement d'argent quand il en ſavoit dans la bourſe des autres. Plus adroit pourtant que fripon, & qui débitant d'un ton de racoleur ſes capucinades, reſſembloit à l'hermite *Pierre*, prêchant la croiſade le ſabre au côté.

Pour Madame *Sabran* ſon épouſe, c'étoit une aſſez bonne femme, plus tranquille le jour que la nuit. Comme je couchois toujours dans leur chambre, ſes bruyantes inſomnies m'éveilloient ſouvent, & m'auroient éveillé bien davantage ſi j'en avois compris le ſujet. Mais je ne m'en doutois pas même, & j'étois ſur ce chapitre d'une bêtiſe qui a laiſſé à la ſeule nature tout le ſoin de mon inſtruction.

Je m'acheminois gaîment avec mon dévot guide & sa semillante compagne. Nul accident ne troubla mon voyage ; j'étois dans la plus heureuse situation de corps & d'esprit où j'aye été de mes jours. Jeune, vigoureux, plein de santé, de sécurité, de confiance en moi & aux autres, j'étois dans ce court mais précieux moment de la vie où sa plénitude expansive étend pour ainsi-dire notre être par toutes nos sensations, & embellit à nos yeux la nature entiere du charme de notre existence. Ma douce inquiétude avoit un objet qui la rendoit moins errante & fixoit mon imagination. Je me regardois comme l'ouvrage, l'éleve, l'ami, presque l'amant de Madame de *Warens*. Les choses obligeantes qu'elles m'avoit dites, les petites caresses qu'elles m'avoit faites, l'intérêt si tendre qu'elle avoit paru prendre à moi, ses regards charmans qui me sembloient pleins d'amour parce qu'ils m'en inspiroient : tout cela nourrissoit mes idées durant la marche, & me faisoit rêver délicieusement. Nulle crainte, nul doute sur mon sort ne troubloit ces rêveries. M'envoyer à Turin c'étoit, selon moi, s'engager à m'y faire vivre,

à m'y placer convenablement. Je n'avois plus de ſouci ſur moi-même ; d'autres s'étoient chargés de ce ſoin. Ainſi je marchois légérement allégé de ce poids ; les jeunes deſirs, l'eſpoir enchanteur, les brillants projets rempliſſoient mon ame. Tous les objets que je voyois me ſembloient les garans de ma prochaine félicité. Dans les maiſons j'imaginois des feſtins ruſtiques, dans les prés de folâtres jeux, le long des eaux, les bains, des promenades, la pêche, ſur les arbres des fruits délicieux, ſous leur ombre de voluptueux tête-à-têtes, ſur les montagnes des cuves de lait & de crême, une oiſiveté charmante, la paix, la ſimplicité, le plaiſir d'aller ſans ſavoir où. Enfin rien ne frappoit mes yeux ſans porter à mon cœur quelque attrait de jouiſſance. La grandeur, la variété, la beauté réelle du ſpectacle rendoit cet attrait digne de la raiſon ; la vanité même y mêloit ſa pointe. Si jeune, aller en Italie, avoir déjà vu tant de pays, ſuivre *Annibal* à travers les monts me paroiſſoit une gloire au deſſus de mon âge. Joignez à tout cela des ſtations fréquentes & bonnes, un grand appétit & de quoi le contenter : car en

vérité ce n'étoit pas la peine de m'en faire faute, & fur le dîné de M. *Sabran* le mien ne paroiffoit pas.

Je ne me fouviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie d'intervalle plus parfaitement exempt de foucis & de peine, que celui des fept ou huit jours que nous mîmes à ce voyage; car le pas de Madame *Sabran* fur lequel il falloit régler le nôtre n'en fit qu'une longue promenade. Ce fouvenir m'a laiffé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, fur-tout pour les montagnes & les voyages pédeftres. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours, & toujours avec délices. Bientôt les devoirs, les affaires, un bagage à porter m'ont forcé de faire le Monfieur, & de prendre des voitures, les foucis rongeans, les embarras, la gêne y font montés avec moi, & dès-lors, au lieu qu'auparavant dans mes voyages je ne fentois que le plaifir d'aller, je n'ai plus fenti que le befoin d'arriver. J'ai cherché long-temps à Paris deux camarades du même goût que moi, qui vouluffent confacrer chacun cinquante louis de fa bourfe & un an de fon tems à faire enfemble à pied le tour de l'Italie, fans

autre équipage qu'un garçon qui portât avec nous un ſac de nuit. Beaucoup de gens ſe ſont préſentés enchantés de ce projet en apparence : mais au fond le prenant tous pour un pur château en Eſpagne dont on cauſe en converſation ſans vouloir l'exécuter en effet. Je me ſouviens que parlant avec paſſion de ce projet avec *Diderot* & *Grimm*, je leur en donnai enfin la fantaiſie. Je crus une fois l'affaire faite ; mais le tout ſe réduiſit à vouloir faire un voyage par écrit, dans lequel *Grimm* ne trouvoit rien de ſi plaiſant que de faire faire à *Diderot* beaucoup d'impiétés, & de me faire fourrer à l'inquiſition à ſa place.

Mon regret d'arriver ſi vîte à Turin fut tempéré par le plaiſir de voir une grande ville, & par l'eſpoir d'y faire bientôt une figure digne de moi ; car déjà les fumées de l'ambition me montoient à la tête ; déjà je me regardois comme infiniment au-deſſus de mon ancien état d'apprentif ; j'étois bien loin de prévoir que dans peu j'allois être fort au deſſous.

Avant que d'aller plus loin je dois au lecteur mon excuſe ou ma juſtification tant ſur les menus détails où

je viens d'entrer que ſur ceux où j'entrerai dans la ſuite, & qui n'ont rien d'intéreſſant à ſes yeux. Dans l'entrepriſe que j'ai faite de me montrer tout entier au public, il faut que rien de moi ne lui reſte obſcur ou caché ; il faut que je me tienne inceſſamment ſous ſes yeux, qu'il me ſuive dans tous les égaremens de mon cœur, dans tous les recoins de ma vie ; qu'il ne me perde pas de vue un ſeul inſtant, de peur que trouvant dans mon récit la moindre lacune, le moindre vide, & ſe demandant qu'a-t-il fait durant ce tems-là, il ne m'accuſe de n'avoir pas voulu tout dire. Je donne aſſez de priſe à la malignité des hommes par mes récits ſans lui en donner encore par mon ſilence.

Mon petit pécule étoit parti ; j'avois jaſé, & mon indiſcrétion ne fut pas pour mes conducteurs à pure perte. Madame *Sabran* trouva le moyen de m'arracher juſqu'à un petit ruban glacé d'argent que Madame de *Warens* m'avoit donné pour ma petite épée, & que je regrettai plus que tout le reſte : l'épée même eût reſté dans leurs mains ſi je m'étois moins obſtiné. Ils m'avoient fidellement défrayé dans la route, mais ils ne m'a-

voient rien laissé. J'arrive à Turin sans habits, sans argent, sans linge, & laissant très-exactement à mon seul mérite tout l'honneur de la fortune que j'allois faire.

J'avois des lettres, je les portai, & tout de suite je fus mené à l'hospice des cathécumenes, pour y être instruit dans la religion pour laquelle on me vendoit ma subsistance. En entrant je vis une grosse porte à barreaux de fer, qui dès que je fus passé, fut fermée à double tour sur mes talons. Ce début me parut plus imposant qu'agréable, & commençoit à me donner à penser, quand on me fit entrer dans une assez grande piece. J'y vis pour tout meuble un autel de bois surmonté d'un grand crucifix au fond de la chambre, & autour, quatre ou cinq chaises aussi de bois qui paroissoient avoir été cirées, mais qui seulement étoient luisantes à force de s'en servir & de les frotter. Dans cette salle d'assemblée étoient quatre ou cinq affreux bandits, mes camarades d'instruction, & qui sembloient plutôt des archers du Diable que des aspirans à se faire enfans de Dieu. Deux de ces coquins étoient des Esclavons qui se disoient

Juifs & Maures, & qui comme ils me l'avouerent, paſſoient leur vie à courir l'Eſpagne & l'Italie, embraſſant le chriſtianiſme & ſe faiſant baptiſer, par-tout où le produit en valoit la peine. On ouvrit une autre porte de fer, qui partageoit en deux un grand balcon régnant ſur la cour. Par cette porte entrerent nos ſœurs les cathécumenes, qui comme moi s'alloient régénérer, non par le baptême, mais par une ſolemnelle abjuration. C'étoient bien les plus grandes ſalopes & les plus vilaines coureuſes qui jamais aient empuanti le bercail du ſeigneur. Une ſeule me parut jolie & aſſez intéreſſante. Elle étoit à-peu près de mon âge, peut-être un an ou deux de plus. Elle avoit des yeux fripons qui rencontroient quelquefois les miens. Cela m'inſpira quelque deſir de faire connoiſſance avec elle; mais pendant près de deux mois qu'elle demeura encore dans cette maiſon où elle étoit depuis trois, il me fut abſolument impoſſible de l'accoſter; tant elle étoit recommandée à notre vieille geoliere & obſédée par le ſaint miſſionnaire qui travailloit à ſa converſion avec plus de zele que de diligence. Il falloit qu'elle fût extrêmement ſtu-

pide; quoiqu'elle n'en eût pas l'air; car jamais inſtruction ne fut plus longue. Le ſaint homme ne la trouvoit toujours point en état d'abjurer; mais elle s'ennuya de ſa clôture, & dit qu'elle vouloit ſortir, chrétienne ou non. Il fallut la prendre au mot, tandis qu'elle conſentoit encore à l'être, de peur qu'elle ne ſe mutinât & qu'elle ne le voulût plus.

La petite communauté fut aſſemblée en l'honneur du nouveau venu. On nous fit une courte exhortation, à moi pour m'engager à répondre à la grace que Dieu me faiſoit, aux autres pour les inviter à m'accorder leurs prieres & à m'édifier par leurs exemples. Après quoi, nos vierges étant rentrées dans leur clôture, j'eus le tems de m'étonner tout à mon aiſe de celle où je me trouvois.

Le lendemain matin on nous aſſembla de nouveau pour l'inſtruction, & ce fut alors que je commençai à réfléchir pour la premiere fois ſur le pas que j'allois faire, & ſur les démarches qui m'y avoient entraîné.

J'ai dit, je répete, & je répéterai peut-être une choſe dont je ſuis tous les jours plus pénétré; c'eſt que ſi jamais en-

ſant reçut une éducation raiſonnable & ſaine, ç'a été moi. Né dans une famille que ſes mœurs diſtinguoient du peuple, je n'avois reçu que des leçons de ſageſſe & des exemples d'honneur de tous mes parens. Mon pere, quoique homme de plaiſir, avoit non-ſeulement une probité ſûre, mais beaucoup de religion. Galant homme dans le monde & chrétien dans l'intérieur, il m'avoit inſpiré de bonne heure les ſentimens dont il étoit pénétré. De mes trois tantes, toutes ſages & vertueuſes, les deux aînées étoient dévotes, & la troiſieme, fille à la fois pleine de graces, d'eſprit & de ſens, l'étoit peut-être encore plus qu'elles, quoiqu'avec moins d'oſtentation. Du ſein de cette eſtimable famille je paſſai chez M. *Lambercier*, qui, bien qu'homme d'égliſe & prédicateur, étoit croyant en dedans, & faiſoit preſque auſſi bien qu'il diſoit. Sa ſœur & lui cultiverent par des inſtructions douces & judicieuſes les principes de piété qu'ils trouverent dans mon cœur. Ces dignes gens employerent pour cela des moyens ſi vrais, ſi diſcrets, ſi raiſonnables, que loin de m'ennuyer au ſermon, je n'en ſortois jamais ſans être intérieurement touché & ſans faire des

résolutions de bien vivre auxquelles je manquois rarement en y pensant. Chez ma tante *Bernard* la dévotion m'ennuyoit un peu plus, parce qu'elle en faisoit un métier. Chez mon maître je n'y pensois plus gueres, sans pourtant penser différemment. Je ne trouvai point de jeunes gens qui me pervertissent. Je devins polisson, mais non libertin.

J'avois donc de la religion tout ce qu'un enfant à l'âge où j'étois en pouvoit avoir. J'en avois même davantage, car pourquoi déguiser ici ma pensée? Mon enfance ne fut point d'un enfant. Je sentis, je pensai toujours en homme. Ce n'est qu'en grandissant que je suis rentré dans la classe ordinaire, en naissant j'en étois sorti. L'on rira de me voir me donner modestement pour un prodige. Soit; mais quand on aura bien ri, qu'on trouve un enfant qu'à six ans les romans attachent, intéressent, transportent, au point d'en pleurer à chaudes larmes; alors je sentirai ma vanité ridicule, & je conviendrai que j'ai tort.

Ainsi quand j'ai dit qu'il ne falloit point parler aux enfans de religion si l'on vouloit qu'un jour ils en eussent,

& qu'ils étoient incapables de connoître Dieu, même à notre maniere, j'ai tiré mon ſentiment de mes obſervations, non de ma propre expérience : je ſavois qu'elle ne concluoit rien pour les autres. Trouvez des J. J. *Rouſſeau* à ſix ans, & parlez leur de Dieu à ſept, je vous réponds que vous ne courez aucun riſque.

On ſent, je crois, qu'avoir de la religion pour un enfant, & même pour un homme, c'eſt ſuivre celle où il eſt né. Quelquefois on en ôte; rarement on y ajoute; la foi dogmatique eſt un fruit de l'éducation. Outre ce principe commun qui m'attachoit au culte de mes peres, j'avois l'averſion particuliere à notre ville pour le catholiciſme, qu'on nous donnoit pour une affreuſe idolâtrie, & dont on nous peignoit le clergé ſous les plus noires couleurs. Ce ſentiment alloit ſi loin chez moi qu'au commencement je n'entrevoyois jamais le dedans d'une Egliſe, je ne rencontrois jamais un prêtre en ſurplis, je n'entendois jamais la ſonnette d'une proceſſion ſans un frémiſſement de terreur & d'effroi qui me quitta bientôt dans les villes, mais qui ſouvent m'a repris dans les

les paroiſſes de campagne, plus ſemblables à celles où je l'avois d'abord éprouvé. Il eſt vrai que cette impreſſion étoit ſinguliérement conſtatée par le ſouvenir des careſſes que les curés des environs de Geneve font volontiers aux enfans de la ville. En même-tems que la ſonnette du viatique me faiſoit peur, la cloche de la meſſe & de vêpres me rappelloit un déjeûner, un goûter, du beurre frais, des fruits, du laitage. Le bon dîné de M. *de Pontverre* avoit produit encore un grand effet. Ainſi je m'étois aiſément étourdi ſur tout cela. N'enviſageant le papiſme que par ſes liaiſons avec les amuſemens & la gourmandiſe, je m'étois apprivoiſé ſans peine avec l'idée d'y vivre; mais celle d'y entrer ſolemnellement ne s'étoit préſentée à moi qu'en fuyant & dans un avenir éloigné. Dans ce moment il n'y eut plus moyen de prendre le change : je vis avec l'horreur la plus vive l'eſpece d'engagement que j'avois pris & ſa ſuite inévitable. Les futurs néophytes que j'avois autour de moi n'étoient pas propres à ſoutenir mon courage par leur exemple, & je ne pus me diſſimuler que la ſainte œuvre que j'allois faire n'étoit au fond

que l'action d'un bandit. Tout jeune encore je sentis que quelque religion qui fût la vraie j'allois vendre la mienne, & que, quand même je choisirois bien, j'allois au fond de mon cœur mentir au Saint-Esprit, & mériter le mépris des hommes. Plus j'y pensois, plus je m'indignois contre moi-même, & je gémissois du sort qui m'avoit amené là, comme si ce sort n'eût pas été mon ouvrage. Il y eût des momens où ces réflexions devinrent si fortes que si j'avois un instant trouvé la porte ouverte, je me serois certainement évadé; mais il ne me fut pas possible, & cette résolution ne tint pas non plus bien fortement.

Trop de desirs secrets la combattoient pour ne la pas vaincre. D'ailleurs l'obstination du dessein formé de ne pas retourner à Geneve; la honte, la difficulté même de repasser les monts; l'embarras de me voir loin de mon pays sans amis, sans ressources; tout cela concouroit à me faire regarder comme un repentir tardif les remords de ma conscience; j'affectois de me reprocher ce que j'avois fait, pour excuser ce que j'allois faire. En aggravant les torts du

paſſé, j'en regardois l'avenir comme une ſuite néceſſaire. Je ne me diſois pas ; rien n'eſt fait encore & tu peux être innocent ſi tu veux : mais je me diſois : gémis du crime dont tu t'es rendu coupable, & que tu t'eſt mis dans la néceſſité d'achever.

En effet, quelle rare force d'ame ne me falloit-il point à mon âge, pour révoquer tout ce que juſques-là j'avois pu promettre ou laiſſer eſpérer, pour rompre les chaînes que je m'étois données, pour déclarer avec intrépidité que je voulois reſter dans la religion de mes peres, au riſque de tout ce qui en pouvoit arriver ? Cette vigueur n'étoit pas de mon âge, & il eſt peu probable qu'elle eût eu un heureux ſuccès. Les choſes étoient trop avancées pour qu'on voulût en avoir le démenti, & plus ma réſiſtance eût été grande, plus de maniere ou d'autre on ſe fût fait une loi de la ſurmonter.

Le ſophiſme qui me perdit eſt celui de la plupart des hommes, qui ſe plaignent de manquer de force quand il eſt déjà trop tard pour en uſer. La vertu ne nous coûte que par notre faute, & ſi nous voulions être toujours ſages, ra-

rement aurions-nous besoin d'être vertueux. Mais des penchans faciles à surmonter nous entraînent sans résistance : nous cédons à des tentations légeres dont nous méprisons le danger. Insensiblement nous tombons dans des situations périlleuses dont nous pouvions aisément nous garantir, mais dont nous ne pouvons plus nous tirer sans des efforts héroïques qui nous effrayent, & nous tombons enfin dans l'abyme, en disant à Dieu, pourquoi m'as tu fait si foible ? Mais malgré nous il répond à nos consciences ; je t'ai fait trop foible pour sortir du gouffre, parce que je t'ai fait assez fort pour n'y pas tomber.

Je ne pris pas précisément la résolution de me faire catholique : mais voyant le terme encore éloigné, je pris le tems de m'apprivoiser à cette idée, & en attendant je me figurois quelque événement imprévu qui me tireroit d'embarras. Je résolus pour gagner du tems de faire la plus belle défense qu'il me seroit possible. Bientôt ma vanité me dispensa de songer à ma résolution, & dès que je m'apperçus que j'embarrassois quelquefois ceux qui vouloient m'inf-

truire, il ne m'en fallut pas davantage pour chercher à les terrasser tout-à-fait. Je mis même à cette entreprise un zele bien ridicule : car tandis qu'ils travailloient sur moi je voulus travailler sur eux. Je croyois bonnement qu'il ne falloit que les convaincre, pour les engager à se faire protestans.

Ils ne trouverent donc pas en moi tout-à-fait autant de facilité qu'ils en attendoient, ni du côté des lumieres, ni du côté de la volonté. Les protestans sont généralement mieux instruits que les catholiques. Cela doit être : la doctrine des uns exige la discussion, celle des autres la soumission. Le catholique doit adopter la décision qu'on lui donne, le protestant doit apprendre à se décider. On savoit cela ; mais on n'attendoit ni de mon état, ni de mon âge de grandes difficultés pour des gens exercés. D'ailleurs, je n'avois point fait encore ma premiere communion, ni reçu les instructions qui s'y rapportent : on le savoit encore ; mais on ne savoit pas qu'en revanche j'avois été bien instruit chez M. *Lambercier ;* & que de plus, j'avois par devers moi un petit magasin fort incommode à ces Messieurs dans

l'hiſtoire de l'Egliſe & de l'Empire que j'avois appriſe preſque par cœur chez mon pere, & depuis à peu près oubliée, mais qui me revint, à meſure que la diſpute s'échauffoit.

Un vieux prêtre, petit, mais aſſez vénérable, nous fit en commun la premiere conférence. Cette conférence étoit pour mes camarades un cathéchiſme plutôt qu'une controverſe, & il avoit plus à faire à les inſtruire qu'à réſoudre leurs objections. Il n'en fut pas de même avec moi. Quand mon tour vint, je l'arrêtai ſur tout, je ne lui ſauvai pas une des difficultés que je pus lui faire. Cela rendit la conférence fort longue, & fort ennuyeuſe pour les aſſiſtans. Mon vieux prêtre parloit beaucoup, s'échauffoit, battoit la campagne, & ſe tiroit d'affaire en diſant qu'il n'entendoit pas bien le françois. Le lendemain de peur que mes indiſcretes objections ne ſcandaliſaſſent mes camarades, on me mit à part dans une autre chambre avec un autre prêtre plus jeune, beau parleur, c'eſt-à dire, faiſeur de longues phraſes & content de lui ſi jamais docteur le fut. Je ne me laiſſai pourtant pas trop ſubjuguer à ſa mine impoſante, & ſentant

qu'après tout je faiſois ma tâche, je me mis à lui répondre avec aſſez d'aſſurance & à le bourrer par-ci par-là du mieux que je pus. Il croyoit m'aſſommer avec Saint Auguſtin, Saint Grégoire & les autres Peres, & il trouvoit avec une ſurpriſe incroyable que je maniois tous ces Peres-là preſque auſſi légérement que lui ; ce n'étoit pas que je les euſſe jamais lus, ni lui peut-être ; mais j'en avois retenu beaucoup de paſſages tirés de mon le Sueur ; & ſi-tôt qu'il m'en citoit un, ſans diſputer ſur la citation je lui ripoſtois par un autre du même Pere, & qui ſouvent l'embarraſſoit beaucoup. Il l'emportoit pourtant à la fin, par deux raiſons. L'une qu'il étoit le plus fort, & que me ſentant pour ainſi dire, je jugeois très-bien à ſa merci, quelque jeune que je fuſſe, qu'il ne falloit pas le pouſſer à bout ; car je voyois aſſez que le vieux petit prêtre n'avoit pris en amitié ni mon érudition ni moi. L'autre raiſon étoit que le jeune avoit de l'étude & que je n'en avois point. Cela faiſoit qu'il mettoit dans ſa maniere d'argumenter une méthode que je ne pouvois pas ſuivre, & que, ſi tôt qu'il ſe ſentoit preſſé d'une objection imprévue,

il la remettoit au lendemain, disant que je sortois du sujet présent. Il rejettoit même quelquefois toutes mes citations soutenant qu'elles étoient fausses, & s'offrant à m'aller chercher le livre, me défioit de les y trouver. Il sentoit qu'il ne risquoit pas grand'chose, & qu'avec toute mon érudition d'emprunt, j'étois trop peu exercé à manier les livres, & trop peu latiniste pour trouver un passage dans un gros volume, quand même je serois assuré qu'il y est. Je le soupçonne même d'avoir usé de l'infidélité dont il accusoit les Ministres, & d'avoir fabriqué quelquefois des passages pour se tirer d'une objection qui l'incommodoit.

Mais enfin le séjour de l'hospice me devenant chaque jour plus désagréable, & n'appercevant pour en sortir qu'une seule voie, je m'empressai de la prendre autant que jusques-là je m'étois efforcé de l'éloigner.

Les deux africains avoient été baptisés en grande cérémonie, habillés de blanc de la tête aux pieds pour représenter la candeur de leur ame régénérée. Mon tour vint un mois après; car il fallut tout ce tems-là pour donner à mes

directeurs l'honneur d'une conversion difficile, & l'on me fit passer en revue tous les dogmes pour triompher de ma nouvelle docilité.

Enfin, suffisamment instruit & suffisamment disposé au gré de mes maîtres, je fus mené processionnellement à l'église métropolitaine de St. Jean pour y faire une abjuration solemnelle, & recevoir les accessoires du baptême, quoiqu'on ne me rebaptisât pas réellement : mais comme ce sont à-peu-près les mêmes cérémonies, cela sert à persuader au peuple que les protestans ne sont pas chrétiens. J'étois revêtu d'une certaine robe grise, garnie de brandebourgs blancs & destinée pour ces sortes d'occasions. Deux hommes portoient devant & derriere moi des bassins de cuivre sur lesquels ils frappoient avec une clef, & où chacun mettoit son aumône au gré de sa dévotion ou de l'intérêt qu'il prenoit au nouveau converti. Enfin rien du faste catholique ne fut omis pour rendre la solemnité plus édifiante pour le public, & plus humiliante pour moi. Il n'y eut que l'habit blanc qui m'eût été fort utile, & qu'on ne me donna pas comme au maure, at-

tendu que je n'avois pas l'honneur d'être Juif.

Ce ne fut pas tout. Il fallut ensuite aller à l'inquisition recevoir l'absolution du crime d'hérésie & rentrer dans le sein de l'Eglise avec la même cérémonie, à laquelle Henri IV fut soumis par son Ambassadeur. L'air & les manieres du très-révérend pere inquisiteur, n'étoient pas propres à dissiper la terreur secrete qui m'avoit saisi en entrant dans cette maison. Après plusieurs questions sur ma foi, sur mon état, sur ma famille, il me demanda brusquement si ma mere étoit damnée. L'effroi me fit réprimer le premier mouvement de mon indignation ; je me contentai de répondre que je voulois espérer qu'elle ne l'étoit pas, & que Dieu avoit pu l'éclairer à sa derniere heure. Le moine se tut, mais il fit une grimace qui ne me parut point du tout un signe d'approbation.

Tout cela fait ; au moment où je pensois être enfin placé selon mes espérances, on me mit à la porte avec un peu plus de vingt francs en petite monnoie qu'avoit produit ma quête. On me recommanda de vivre en bon chrétien,

d'être fidele à la grace; on me souhaita bonne fortune, on ferma sur moi la porte, & tout disparut.

Ainsi s'éclipserent en un instant toutes mes grandes espérances, & il ne me resta de la démarche intéressée que je venois de faire, que le souvenir d'avoir été apostat & dupe tout à la fois. Il est aisé de juger quelle brusque révolution dut se faire dans mes idées, lorsque de mes brillans projets de fortune, je me vis tomber dans la plus complete misere, & qu'après avoir délibéré le matin sur le choix du palais que j'habiterois, je me vis le soir réduit à coucher dans la rue. On croira que je commençai par me livrer à un désespoir d'autant plus cruel que le regret de mes fautes devoit s'irriter en me reprochant que tout mon malheur étoit mon ouvrage. Rien de tout cela. Je venois pour la premiere fois de ma vie d'être enfermé pendant plus de deux mois. Le premier sentiment que je goûtai fut celui de la liberté que j'avois recouvrée. Après un long esclavage, redevenu maître de moi-même & de mes actions, je me voyois au milieu d'une grande ville abondante en ressources, pleine de

gens de condition, dont mes talens & mon mérite ne pouvoient manquer de me faire accueillir ſi-tôt que j'en ſerois connu. J'avois, de plus, tout le tems d'attendre, & vingt francs que j'avois dans ma poche, me ſembloient un tréſor qui ne pouvoit s'épuiſer. J'en pouvois diſpoſer à mon gré, ſans rendre compte à perſonne. C'étoit la premiere fois que je m'étois vu ſi riche. Loin de me livrer au découragement & aux larmes, je ne fis que changer d'eſpérances; & l'amour-propre n'y perdit rien. Jamais je ne me ſentis tant de confiance & de ſécurité : je croyois déjà ma fortune faite, & je trouvois beau de n'en avoir l'obligation qu'à moi ſeul.

La premiere choſe que je fis, fut de ſatisfaire ma curioſité en parcourant toute la ville, quand ce n'eût été que pour faire un acte de ma liberté. J'allai voir monter la garde; les inſtrumens militaires me plaiſoient beaucoup. Je ſuivis des proceſſions; j'aimois le faux bourdon des prêtres. J'allai voir le palais du Roi : j'en approchois avec crainte; mais voyant d'autres gens entrer, je fis comme eux, on me laiſſa faire. Peut-être dus-je cette grace au petit paquet

que j'avois ſous le bras. Quoi qu'il en ſoit, je conçus une grande opinion de moi-même en me trouvant dans ce palais : déja je m'en regardois preſque comme un habitant. Enfin, à force d'aller & venir, je me laſſai, j'avois faim, il faiſoit chaud ; j'entrai chez une marchande de laitage : on me donna de la giuncà, du lait caillé, & avec deux griſſes de cet excellent pain de Piémont que j'aime plus qu'aucun autre, je fis pour mes cinq ou ſix ſols un des bons dînés que j'aye faits de mes jours.

Il fallut chercher un gîte. Comme je ſavois déja aſſez de piémontois pour me faire entendre, il ne me fut pas difficile à trouver, & j'eus la prudence de le choiſir, plus ſelon ma bourſe que ſelon mon goût. On m'enſeigna dans la rue du Pô la femme d'un ſoldat, qui retiroit à un ſou par nuit des domeſtiques hors de ſervice. Je trouvai chez elle un grabat vide, & je m'y établis. Elle étoit jeune, & nouvellement mariée, quoiqu'elle eût déja cinq ou ſix enfans. Nous couchâmes tous dans la même chambre, la mere, les enfans, les hôtes, & cela dura de cette façon

tant que je reſtai chez elle. Au demeurant c'étoit une bonne femme, jurant comme un charretier, toujours débraillée & décoiffée, mais douce de cœur, officieuſe, qui me prit en amitié, & qui même me fut utile.

Je paſſai pluſieurs jours à me livrer uniquement au plaiſir de l'indépendance & de la curioſité. J'allois errant dedans & dehors la ville, furetant, viſitant tout ce qui me paroiſſoit curieux & nouveau, & tout l'étoit pour un jeune homme ſortant de ſa niche qui n'avoit jamais vu de capitale. J'étois ſur-tout fort exact à faire ma cour, & j'aſſiſtois régulièrement tous les matins à la meſſe du Roi. Je trouvois beau de me voir dans la même chapelle avec ce Prince & ſa ſuite : mais ma paſſion pour la muſique, qui commençoit à ſe déclarer, avoit plus de part à mon aſſiduité que la pompe de la cour qui bientôt vue & toujours la même, ne frappe pas long-tems. Le Roi de Sardaigne avoit alors la meilleure ſymphonie de l'Europe. Somis, Desjardins, les Bezuzzi y brilloient alternativement. Il n'en falloit pas tant pour attirer un jeune homme que le jeu du moindre inſtrument, pourvu qu'il fût

juste, transportoit d'aise. Du reste, je n'avois pour la magnificence qui frappoit mes yeux qu'une admiration stupide & sans convoitise. La seule chose qui m'intéressât dans tout l'éclat de la cour, étoit de voir s'il n'y auroit point là quelque jeune Princesse qui méritât mon hommage, & avec laquelle je pusse faire un roman.

Je faillis en commencer un dans un état moins brillant, mais où, si je l'eusse mis à fin, j'aurois trouvé des plaisirs mille fois plus délicieux.

Quoique je vécusse avec beaucoup d'économie, ma bourse insensiblement s'épuisoit. Cette économie au reste étoit moins l'effet de la prudence que d'une simplicité de goût que même aujourd'hui l'usage des grandes tables n'a point altéré. Je ne connoissois pas, & je ne connois pas encore de meilleure chere que celle d'un repas rustique. Avec du laitage, des œufs, des herbes, du fromage, du pain bis & du vin passable, on est toujours sûr de me bien régaler ; mon bon appétit fera le reste quand un maître d'hôtel & des laquais autour de moi ne me rassasieront pas de leur importun aspect. Je faisois alors de beaucoup meil-

leurs repas avec ſix ou ſept ſols de dépenſe que je ne les ai fait depuis à ſix ou ſept francs. J'étois donc ſobre faute d'être tenté de ne pas l'être ; encore ai-je tort d'appeller tout cela ſobriété ; car j'y mettois toute la ſenſualité poſſible. Mes poires, ma giuncà, mon fromage, mes griſſes, & quelques verres d'un gros vin de Monferrat à couper par tranches, me rendoient le plus heureux des gourmands. Mais encore avec tout cela pouvoit-on voir la fin de vingt livres. C'étoit ce que j'appercevois plus ſenſiblement de jour en jour, & malgré l'étourderie de mon âge, mon inquiétude ſur l'avenir, alla bientôt juſqu'à l'effroi. De tous mes châteaux en Eſpagne, il ne me reſta que celui de chercher une occupation qui me fît vivre, encore n'étoit-il pas facile à réaliſer. Je ſongeai à mon ancien métier ; mais je ne le ſavois pas aſſez pour aller travailler chez un maître, & les maîtres même n'abondoient pas à Turin. Je pris donc en attendant mieux le parti d'aller m'offrir de boutique en boutique pour graver un chiffre ou des armes ſur de la vaiſſelle, eſpérant tenter les gens par le bon marché, en me mettant à leur

discrétion. Cet expédient ne fut pas fort heureux. Je fus presque par-tout éconduit, & ce que je trouvois à faire étoit si peu de chose, qu'à peine y gagnai-je quelques repas. Un jour, cependant, passant d'assez bon matin dans la contrà nova, je vis à travers les vitres d'un comptoir une jeune marchande de si bonne grace, & d'un air si attirant, que malgré ma timidité près des dames, je n'hésitai pas d'entrer & de lui offrir mon petit talent. Elle ne me rebuta point, me fit asseoir, conter ma petite histoire, me plaignit, me dit d'avoir bon courage, & que les bons chrétiens ne m'abandonneroient pas : puis, tandis qu'elle envoyoit chercher chez un orfèvre du voisinage les outils dont j'avois dit avoir besoin, elle monta dans sa cuisine & m'apporta elle-même à déjeûner. Ce début me parut de bon augure; la suite ne le démentit pas. Elle parut contente de mon petit travail; encore plus de mon petit babil quand je me fus un peu rassuré: car elle étoit brillante & parée, & malgré son air gracieux, cet éclat m'en avoit imposé. Mais son accueil plein de bonté, son ton compatissant, ses manieres douces & ca-

reſſantes me mirent bientôt à mon aiſe. Je vis que je réuſſiſſois, & cela me fit réuſſir davantage. Mais quoiqu'Italienne, & trop jolie pour n'être pas un peu coquette, elle étoit pourtant ſi modeſte, & moi ſi timide, qu'il étoit difficile que cela vînt ſitôt à bien. On ne nous laiſſa pas le tems d'achever l'aventure. Je ne m'en rappelle qu'avec plus de charmes les courts momens que j'ai paſſés auprès d'elle, & je puis dire y avoir goûté dans leurs prémices les plus doux ainſi que les plus purs plaiſirs de l'amour.

C'étoit une brune extrêmement piquante, mais dont le bon naturel peint ſur ſon joli viſage, rendoit la vivacité touchante. Elle s'appelloit Madame *Baſile.* Son mari, plus âgé qu'elle & paſſablement jaloux, la laiſſoit durant ſes voyages ſous la garde d'un commis trop mauſſade pour être ſéduiſant, & qui ne laiſſoit pas d'avoir des prétentions pour ſon compte, qu'il ne montroit gueres que par ſa mauvaiſe humeur. Il en prit beaucoup contre moi, quoique j'aimaſſe à l'entendre jouer de la flûte, dont il jouoit aſſez bien. Ce nouvel Egiſte grognoit toujours quand il me voyoit entrer chez ſa Dame; il me traitoit avec

un dédain qu'elle lui rendoit bien. Il sembloit même qu'elle se plût pour le tourmenter à me caresser en sa présence, & cette sorte de vengeance, quoique fort de mon goût, l'eût été bien plus dans le tête-à-tête. Mais elle ne la poussoit pas jusques-là, ou du moins ce n'étoit pas de la même maniere. Soit qu'elle me trouvât trop jeune, soit qu'elle ne sût point faire les avances, soit qu'elle voulût sérieusement être sage, elle avoit alors une sorte de réserve qui n'étoit pas repoussante, mais qui m'intimidoit sans que je susse pourquoi. Quoique je ne me sentisse pas pour elle ce respect aussi vrai que tendre que j'avois pour Madame de *Warens*, je me sentois plus de crainte & bien moins de familiarité. J'étois embarrassé, tremblant, je n'osois la regarder, je n'osois respirer auprès d'elle; cependant je craignois plus que la mort de m'en éloigner. Je dévorois d'un œil avide tout ce que je pouvois regarder sans être apperçu: les fleurs de sa robe, le bout de son joli pied, l'intervalle d'un bras ferme & blanc qui paroissoit entre son gant & sa manchette, & celui qui se faisoit quelquefois entre son tour de gorge & son mouchoir. Chaque objet

ajoutoit à l'impreſſion des autres. A force de regarder ce que je pouvois voir & même au-delà, mes yeux ſe troubloient, ma poitrine s'oppreſſoit, ma reſpiration d'inſtant en inſtant plus embarraſſée, me donnoit beaucoup de peine à gouverner, & tout ce que je pouvois faire étoit de filer ſans bruit des ſoupirs fort incommodes dans le ſilence où nous étions aſſez ſouvent. Heureuſement Madame *Baſile*, occupée à ſon ouvrage, ne s'en appercevoit pas à ce qu'il me ſembloit. Cependant je voyois quelquefois par une ſorte de ſympathie, ſon fichu ſe renfler aſſez fréquemment. Ce dangereux ſpectacle achevoit de me perdre, & quand j'étois prêt à céder à mon tranſport, elle m'adreſſoit quelque mot d'un ton tranquille, qui me faiſoit rentrer en moi-même à l'inſtant.

Je la vis pluſieurs fois ſeule de cette maniere, ſans que jamais un mot, un geſte, un regard même trop expreſſif, marquât entre nous la moindre intelligence. Cet état, très-tourmentant pour moi, faiſoit cependant mes délices, & à peine dans la ſimplicité de mon cœur pouvois-je imaginer pourquoi j'étois ſi tourmenté. Il paroiſſoit que ces petits

tête-à-têtes ne lui déplaisoient pas non plus; du moins elle en rendoit les occasions assez fréquentes; soin bien gratuit assurément de sa part, pour l'usage qu'elle en faisoit, & qu'elle m'en laissoit faire.

Un jour qu'ennuyée des sots colloques du commis, elle avoit monté dans sa chambre, je me hâtai dans l'arrière-boutique où j'étois d'achever ma petite tâche, & je la suivis. Sa chambre étoit entr'ouverte; j'y entrai sans être apperçu. Elle brodoit près d'une fenêtre ayant en face le côté de la chambre opposé à la porte. Elle ne pouvoit me voir entrer, ni m'entendre, à cause du bruit que des chariots faisoient dans la rue. Elle se mettoit toujours bien : ce jour-là sa parure approchoit de la coquetterie. Son attitude étoit gracieuse, sa tête un peu baissée laissoit voir la blancheur de son cou, ses cheveux relevés avec élégance étoient ornés de fleurs. Il régnoit dans toute sa figure un charme que j'eus le tems de considérer, & qui me mit hors de moi. Je me jettai à genoux à l'entrée de la chambre, en tendant les bras vers elle d'un mouvement passionné, bien sûr qu'elle ne pouvoit m'entendre, & ne pensant pas qu'elle pût me voir : mais

il y avoit à la cheminée une glace qui me trahit. Je ne ſais quel effet ce tranſport fit ſur elle ; elle ne me regarda point, ne me parla point ; mais tournant à demi la tête, d'un ſimple mouvement de doigt elle me montra la natte à ſes pieds. Treſſaillir, pouſſer un cri, m'élancer à la place qu'elle m'avoit marquée ne fut pour moi qu'une même choſe : mais ce qu'on auroit peine à croire, eſt que dans cet état je n'oſai rien entreprendre au-delà, ni dire un ſeul mot, ni lever les yeux ſur elle, ni la toucher même dans une attitude auſſi contrainte, pour m'appuyer un inſtant ſur ſes genoux. J'étois muet, immobile ; mais non pas tranquille aſſurément : tout marquoit en moi l'agitation, la joie, la reconnoiſſance, les ardens deſirs incertains dans leur objet, & contenus par la frayeur de déplaire, ſur laquelle mon jeune cœur ne pouvoit ſe raſſurer.

Elle ne paroiſſoit ni plus tranquille ni moins timide que moi. Troublée de me voir là, interdite de m'y avoir attiré, & commençant à ſentir toute la conſéquence d'un ſigne parti ſans doute avant la réflexion, elle ne m'accueilloit ni me repouſſoit ; elle n'ôtoit pas les yeux

de deſſus ſon ouvrage; elle tâchoit de faire comme ſi elle ne m'eût pas vu à ſes pieds, mais toute ma bêtiſe ne m'empêchoit pas de juger qu'elle partageoit mon embarras, peut-être mes deſirs & qu'elle étoit retenue par une honte ſemblable à la mienne, ſans que cela me donnât la force de la ſurmonter. Cinq ou ſix ans qu'elle avoit de plus que moi, devoient, ſelon moi, mettre de ſon côté toute la hardieſſe, & je me diſois que puiſqu'elle ne faiſoit rien pour exciter la mienne, elle ne vouloit pas que j'en euſſe. Même encore aujourd'hui je trouve que je penſois juſte, & ſûrement elle avoit trop d'eſprit pour ne pas voir qu'un novice tel que moi avoit beſoin, non-ſeulement d'être encouragé, mais d'être inſtruit.

Je ne ſais comment eût fini cette ſcene vive & muette, ni combien de tems j'aurois demeuré immobile dans cet état ridicule & délicieux, ſi nous n'euſſions été interrompus. Au plus fort de mes agitations, j'entendis ouvrir la porte de la cuiſine qui touchoit la chambre où nous étions, & Madame *Baſile* alarmée me dit vivement de la voix & du geſte; levez-vous, voici *Roſina*. En me levant

en hâte, je saisis une main qu'elle me tendoit, & j'y appliquai deux baisers brûlans, au second desquels je sentis cette charmante main se presser un peu contre mes levres. De mes jours je n'eus un si doux moment: mais l'occasion que j'avois perdue ne revint plus, & nos jeunes amours en resterent là.

C'est peut-être pour cela même que l'image de cette aimable femme est restée empreinte au fonds de mon cœur en traits si charmans. Elle s'y est même embellie à mesure que j'ai mieux connu le monde & les femmes. Pour peu qu'elle eût eu d'expérience, elle s'y fût prise autrement pour animer un petit garçon: mais si son cœur étoit foible, il étoit honnête; elle cédoit involontairement au penchant qui l'entraînoit, c'étoit selon toute apparence sa premiere infidélité, & j'aurois peut-être eu plus à faire à vaincre sa honte, que la mienne. Sans en être venu là j'ai goûté près d'elle des douceurs inexprimables. Rien de tout ce que m'a fait sentir la possession des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai passées à ses pieds, sans même oser toucher à sa robe. Non, il n'y a point de jouissances pareilles à celles que peut donner

donner une honnête femme qu'on aime: tout eſt faveur auprès d'elle. Un petit ſigne du doigt, une main légérement preſſée contre ma bouche, ſont les ſeules faveurs que je reçus jamais de Madame *Baſile*, & le ſouvenir de ſes faveurs ſi légeres me tranſporte encore en y penſant.

Les deux jours ſuivans j'eus beau guetter un nouveau tête-à-tête; il me fut impoſſible d'en trouver le moment, & je n'apperçus de ſa part aucun ſoin pour le ménager. Elle eut même le maintien, non plus froid, mais plus retenu qu'à l'ordinaire, & je crois qu'elle évitoit mes regards de peur de ne pouvoir aſſez gouverner les ſiens. Son maudit commis fut plus déſolant que jamais. Il devint même railleur, goguenard; il me dit que je ſerois mon chemin près des Dames. Je tremblois d'avoir commis quelque indiſcrétion, & me regardant déjà comme d'intelligence avec elle, je voulus couvrir du myſtere un goût qui juſqu'alors n'en avoit pas grand beſoin. Cela me rendit plus circonſpect à ſaiſir les occaſions de le ſatisfaire, & à force de les vouloir ſûres, je n'en trouvai plus du tout.

Voici encore une autre folie romaneſque dont jamais je n'ai pu me guérir,

& qui, jointe à ma timidité naturelle, a beaucoup démenti les prédictions du commis. J'aimois trop sincérement, trop parfaitement, j'ose dire, pour pouvoir aisément être heureux. Jamais passions ne furent en même tems plus vives & plus pures que les miennes; jamais amour ne fut plus tendre, plus vrai, plus désintéressé. J'aurois mille fois sacrifié mon bonheur à celui de la personne que j'aimois; sa réputation m'étoit plus chere que ma vie, & jamais pour tous les plaisirs de la jouissance, je n'aurois voulu compromettre un moment son repos. Cela m'a fait apporter tant de soins, tant de secret, tant de précaution dans mes entreprises, que jamais aucune n'a pu réussir. Mon peu de succès près des femmes est toujours venu de les trop aimer.

Pour revenir au flûteur Egiste, ce qu'il y avoit de singulier étoit qu'en devenant plus insupportable, le traître sembloit devenir plus complaisant. Dès le premier jour que sa dame m'avoit pris en affection, elle avoit songé à me rendre utile dans le magasin. Je savois passablement l'arithmétique; elle lui avoit proposé de m'apprendre à tenir les li-

vres : mais mon bourru reçut très-mal la propoſition, craignant peut-être d'être ſupplanté. Ainſi tout mon travail, après mon burin, étoit de tranſcrire quelques comptes & mémoires, de mettre au net quelques livres, & de traduire quelques lettres de commerce d'italien en françois. Tout d'un coup mon homme s'aviſa de revenir à la propoſition faite & rejettée, & dit qu'il m'apprendroit les comptes à parties doubles, & qu'il vouloit me mettre en état d'offrir mes ſervices à M. *Baſile*, quand il ſeroit de retour. Il y avoit dans ſon ton, dans ſon air, je ne ſais quoi de faux, de malin, d'ironique, qui ne me donnoit pas de la confiance. Madame *Baſile* ſans attendre ma réponſe lui dit ſéchement que je lui étois obligé de ſes offres; qu'elle eſpéroit que la fortune favoriſeroit enfin mon mérite, & que ce ſeroit grand dommage qu'avec tant d'eſprit je ne fuſſe qu'un commis.

Elle m'avoit dit pluſieurs fois qu'elle vouloit me faire faire une connoiſſance qui pourroit m'être utile. Elle penſoit aſſez ſagement pour ſentir qu'il étoit tems de me détacher d'elle. Nos muettes déclarations s'étoient faites le jeudi. Le dimanche elle donna un dîné où je me

trouvai; & où se trouva aussi un Jacobin de bonne mine, auquel elle me présenta. Le moine me traita très-affectueusement, me félicita sur ma conversion, & me dit plusieurs choses sur mon histoire qui m'apprirent qu'elle la lui avoit détaillée: puis me donnant deux petits coups d'un revers de main sur la joue, il me dit d'être sage, d'avoir bon courage & de l'aller voir, que nous causerions plus à loisir ensemble. Je jugeai par les égards que tout le monde avoit pour lui, que c'étoit un homme de considération, & par le ton paternel qu'il prenoit avec Madame *Basile* qu'il étoit son confesseur. Je me rappelle bien aussi que sa décente familiarité étoit mêlée de marques d'estime & même de respect pour sa pénitente, qui me firent alors moins d'impression qu'elle ne m'en font aujourd'hui. Si j'avois eu plus d'intelligence, combien j'eusse été touché d'avoir pu rendre sensible une jeune femme respectée par son confesseur!

La table ne se trouva pas assez grande pour le nombre que nous étions. Il en fallut une petite où j'eus l'agréable tête-à-tête de Monsieur le commis. Je n'y perdis rien du côté des attentions & de

la bonne chere ; il y eut bien des assiettes envoyées à la petite table dont l'intention n'étoit sûrement pas pour lui. Tout alloit très bien jusques-là ; les femmes étoient fort gaies, les hommes fort galans, Madame *Basile* faisoit ses honneurs avec une grace charmante. Au milieu du dîné on entend arréter une chaise à la porte, quelqu'un monte ; c'est M. *Basile.* Je le vois comme s'il entroit actuellement, en habit d'écarlate à boutons d'or ; couleur que j'ai prise en aversion depuis ce jour là. M. *Basile* étoit un grand & bel homme, qui se présentoit très-bien. Il entre avec fracas, & de l'air de quelqu'un qui surprend son monde, quoiqu'il n'y eût là que de ses amis. Sa femme lui saute au cou, lui prend les mains, lui fait mille caresses qu'il reçoit sans les lui rendre. Il salue la compagnie, on lui donne un couvert, il mange. A peine avoit-on commencé de parler de son voyage, que jettant les yeux sur la petite table, il demande d'un ton sévere, ce que c'est que ce petit garçon qu'il apperçoit là. Madame *Basile* le lui dit tout naivement. Il demande si je loge dans la maison ? On lui dit que non. Pourquoi non ? reprend-il

groſſiérement : puiſqu'il s'y tient le jour il peut bien y reſter la nuit. Le moine prit la parole, & après un éloge grave & vrai de Madame *Baſile*, il fit le mien en peu de mots ; ajoutant que loin de blâmer la pieuſe charité de ſa femme, il devoit s'empreſſer d'y prendre part ; puiſque rien n'y paſſoit les bornes de la diſcrétion. Le mari répliqua d'un ton d'humeur dont il cachoit la moitié, contenu par la préſence du moine, mais qui ſuffit pour me faire ſentir qu'il avoit des inſtructions ſur mon compte, & que le commis m'avoit ſervi de ſa façon.

A peine étoit on hors de table, que celui-ci dépêché par ſon bourgeois, vint en triomphe me ſignifier de ſa part de ſortir à l'inſtant de chez lui & de n'y remettre les pieds de ma vie. Il aſſaiſonna ſa commiſſion de tout ce qui pouvoit la rendre inſultante & cruelle. Je partis ſans rien dire, mais le cœur navré, moins de quitter cette aimable femme, que de la laiſſer en proie à la brutalité de ſon mari. Il avoit raiſon, ſans doute, de ne vouloir pas qu'elle fût infidelle ; mais quoique ſage & bien née, elle étoit italienne, c'eſt-à-dire, ſenſible & vindicative, & il avoit tort,

ce me ſemble, de prendre avec elle les moyens les plus propres à s'attirer le malheur qu'il craignoit.

Tel fut le ſuccès de ma premiere avanture. Je voulus eſſayer de repaſſer deux ou trois fois dans la rue, pour revoir au moins celle que mon cœur regrettoit ſans ceſſe : mais au lieu d'elle je ne vis que ſon mari & le vigilant commis, qui m'ayant apperçu, me fit avec l'aune de la boutique un geſte plus expreſſif qu'attirant. Me voyant ſi bien guetté, je perdis courage & n'y paſſai plus. Je voulus aller voir au moins le patron qu'elle m'avoit ménagé. Malheureuſement je ne ſavois pas ſon nom. Je rôdai pluſieurs fois inutilement autour du couvent pour tâcher de le rencontrer. Enfin d'autres événemens m'ôterent les charmans ſouvenirs de Madame *Baſile*, & dans peu je l'oubliai ſi bien, qu'auſſi ſimple & auſſi novice qu'auparavant, je ne reſtai pas même affriandé de jolies femmes.

Cependant ſes libéralités avoient un peu remonté mon petit équipage ; très-modeſtement toutefois, & avec la précaution d'une femme prudente, qui regardoit plus à la propreté qu'à la parure,

& qui vouloit m'empêcher de ſouffrir, & non pas me faire briller. Mon habit que j'avois apporté de Geneve, étoit bon & portable encore; elle y ajouta ſeulement un chapeau & quelque linge. Je n'avois point de manchettes; elle ne voulut point m'en donner, quoique j'en euſſe bonne envie. Elle ſe contenta de me mettre en état de me tenir propre, & c'eſt un ſoin qu'il ne fallut pas me recommander, tant que je parus devant elle.

Peu de jours après ma cataſtrophe, mon hôteſſe qui, comme j'ai dit, m'avoit pris en amitié, me dit qu'elle m'avoit peut-être trouvé une place, & qu'une dame de condition vouloit me voir. A ce mot, je me crus tout de bon dans les hautes aventures; car j'en revenois toujours-là. Celle-ci ne ſe trouva pas auſſi brillante que je me l'étois figurée. Je fus chez cette dame avec le domeſtique qui lui avoit parlé de moi. Elle m'interrogea, m'examina; je ne lui déplus pas; & tout de ſuite j'entrai à ſon ſervice, non pas tout-à-fait en qualité de favori, mais en qualité de laquais. Je fus vêtu de la couleur de ſes gens: la ſeule diſtinction fut qu'ils portoient l'éguillette,

& qu'on ne me la donna pas : comme il n'y avoit point de galons à sa livrée, cela faisoit à-peu-près un habit bourgeois. Voilà le terme inattendu auquel aboutirent enfin toutes mes grandes espérances.

Madame la comtesse de *Vercellis*, chez qui j'entrai, étoit veuve & sans enfans, son mari étoit piémontois; pour elle, je l'ai toujours crue savoyarde, ne pouvant imaginer qu'une piémontoise parlât si bien françois & eût un accent si pur. Elle étoit entre deux âges, d'une figure fort noble, d'un esprit orné, aimant la littérature françoise, & s'y connoissant. Elle écrivoit beaucoup, & toujours en françois. Ses lettres avoient le tour & presque la grace de celles de Madame de *Sévigné*; on auroit pu s'y tromper à quelques-unes. Mon principal emploi, & qui ne me déplaisoit pas, étoit de les écrire sous sa dictée; un cancer au sein qui la faisoit beaucoup souffrir, ne lui permettant plus d'écrire elle même.

Madame de *Vercellis* avoit, non-seulement beaucoup d'esprit, mais une ame élevée & forte. J'ai suivi sa derniere maladie, je l'ai vue souffrir & mourir sans

jamais marquer un inſtant de foibleſſe, ſans faire le moindre effort pour ſe contraindre, ſans ſortir de ſon rôle de femme, & ſans ſe douter qu'il y eût à cela de la philoſophie; mot qui n'étoit pas encore à la mode, & qu'elle ne connoiſſoit même pas dans le ſens qu'il porte aujourd'hui. Cette force de caractere alloit quelquefois juſqu'à la ſéchereſſe. Elle m'a toujours paru auſſi peu ſenſible pour autrui que pour elle-même, & quand elle faiſoit du bien aux malheureux, c'étoit pour faire ce qui étoit bien en ſoi, plutôt que par une véritable commiſération. J'ai un peu éprouvé de cette inſenſibilité pendant les trois mois que j'ai paſſés auprès d'elle. Il étoit naturel qu'elle prît en affection un jeune homme de quelque eſpérance qu'elle avoit inceſſamment ſous les yeux, & qu'elle ſongeât, ſe ſentant mourir, qu'après elle il auroit beſoin de ſecours & d'appui: cependant, ſoit qu'elle ne me jugeât pas digne d'une attention particuliere, ſoit que les gens qui l'obſédoient ne lui aient permis de ſonger qu'à eux, elle ne fit rien pour moi.

Je me rappelle pourtant fort bien qu'elle avoit marqué quelque curioſité

de me connoître. Elle m'interrogeoit quelquefois ; elle étoit bien aiſe que je lui montraſſe les lettres que j'écrivois à Madame de *Warens*, que je lui rendiſſe compte de mes ſentimens. Mais elle ne s'y prenoit aſſurément pas bien pour les connoître en ne me montrant jamais les ſiens. Mon cœur aimoit à s'épancher, pourvu qu'il ſentît que c'étoit dans un autre. Des interrogations ſeches & froides, ſans aucun ſigne d'approbation ni de blâme ſur mes réponſes, ne me donnoient aucune confiance. Quand rien ne m'apprenoit ſi mon babil plaiſoit ou déplaiſoit, j'étois toujours en crainte, & je cherchois moins à møntrer ce que je penſois qu'à ne rien dire qui pût me nuire. J'ai remarqué depuis que cette maniere ſeche d'interroger les gens pour les connoître, eſt un tic aſſez commun chez les femmes qui ſe piquent d'eſprit. Elles s'imaginent qu'en ne laiſſant point paroître leur ſentiment, elles parviendront à mieux pénétrer le vôtre; mais elles ne voyent pas qu'elles ôtent par-là le courage de le montrer. Un homme qu'on interroge commence par cela ſeul à ſe mettre en garde, & s'il croit que, ſans prendre à lui un véritable intérêt,

on ne veut que le faire jaser ; il ment, ou se tait, ou redouble d'attention sur lui-même, & aime encore mieux passer pour un sot que d'être dupe de votre curiosité. Enfin c'est toujours un mauvais moyen de lire dans le cœur des autres que d'affecter de cacher le sien.

Madame de *Vercellis* ne m'a jamais dit un mot qui sentît l'affection, la pitié, la bienveillance. Elle m'interrogeoit froidement, je répondois avec réserve. Mes réponses étoient si timides qu'elle dut les trouver basses & s'en ennuya. Sur la fin elle ne me questionnoit plus, ne me parloit plus que pour son service. Elle me jugea moins sur ce que j'étois, que sur ce qu'elle m'avoit fait, & à force de ne voir en moi qu'un laquais, elle m'empêcha de lui paroître autre chose.

Je crois que j'éprouvai dès lors ce jeu malin des intérêts cachés qui m'a traversé toute ma vie, & qui m'a donné une aversion bien naturelle pour l'ordre apparent qui les produit. Madame de *Vercellis* n'ayant point d'enfans, avoit pour héritier son neveu le comte de la *Roque* qui lui faisoit assiduement sa cour. Outre cela ses principaux domestiques

qui la voyoient tirer à sa fin ne s'oublioient pas, & il y avoit tant d'empressés autour d'elle, qu'il étoit difficile qu'elle eût du tems pour penser à moi. A la tête de sa maison étoit un nommé M. *Lorenzy*, homme adroit, dont la femme encore plus adroite, s'étoit tellement insinuée dans les bonnes graces de sa maîtresse, qu'elle étoit plutôt chez elle sur le pied d'une amie que d'une femme à ses gages. Elle lui avoit donné pour femme de chambre une niece à elle, appellée Mlle. *Pontal*, fine mouche, qui se donnoit des airs de demoiselle suivante & aidoit sa tante à obséder si bien leur maîtresse qu'elle ne voyoit que par leurs yeux & n'agissoit que par leurs mains. Je n'eus pas le bonheur d'agréer à ces trois personnes : je leur obéissois, mais je ne les servois pas ; je n'imaginois pas qu'outre le service de notre commune maîtresse je dusse être encore le valet de ses valets. J'étois d'ailleurs une espece de personnage inquiétant pour eux. Ils voyoient bien que je n'étois pas à ma place ; ils craignoient que madame ne le vît aussi, & que ce qu'elle feroit pour m'y mettre ne diminuât leurs portions; car ces sortes

de gens, trop avides pour être juſtes, regardent tous les legs qui ſont pour d'autres comme pris ſur leur propre bien. Ils ſe réunirent donc pour m'écarter de ſes yeux. Elle aimoit à écrire des lettres; c'étoit un amuſement pour elle dans ſon état; ils l'en dégoûterent & l'en firent détourner par le médecin en la perſuadant que cela la fatiguoit. Sous prétexte que je n'entendois pas le ſervice, on employoit au lieu de moi deux gros manans de porteurs de chaiſes autour d'elle : enfin l'on fit ſi bien que quand elle fit ſon teſtament, il y avoit huit jours que je n'étois entré dans ſa chambre. Il eſt vrai qu'après cela j'y entrai comme auparavant, & j'y fus même plus aſſidu que perſonne : car les douleurs de cette pauvre femme me déchiroient, la conſtance avec laquelle elle les ſouffroit me la rendoit extrêmement reſpectable & chere, & j'ai bien verſé dans ſa chambre des larmes ſinceres, ſans qu'elle ni perſonne s'en apperçût.

Nous la perdîmes enfin. Je la vis expirer. Sa vie avoit été celle d'une femme d'eſprit & de ſens; ſa mort fut celle d'un ſage. Je puis dire qu'elle me

rendit la religion catholique aimable par la ſérénité d'ame avec laquelle elle en remplit les devoirs, ſans négligence & ſans affectation. Elle étoit naturellement ſérieuſe. Sur la fin de ſa maladie elle prit une ſorte de gaîté trop égale pour être jouée, & qui n'étoit qu'un contre-poids donné par la raiſon même, contre la triſteſſe de ſon état. Elle ne garda le lit que les deux derniers jours, & ne ceſſa de s'entretenir paiſiblement avec tout le monde. Enfin ne parlant plus, & déjà dans les combats de l'agonie, elle fit un gros pet. Bon dit-elle en ſe retournant, femme qui pette n'eſt pas morte. Ce furent les derniers mots qu'elle prononça.

Elle avoit légué un an de leurs gages à ſes bas domeſtiques; mais n'étant point couché ſur l'état de ſa maiſon je n'eus rien. Cependant le comte de la *Roque* me fit donner trente livres & me laiſſa l'habit neuf que j'avois ſur le corps, & que M. *Lorenzy* vouloit m'ôter. Il promit même de chercher à me placer & me permit de l'aller voir. J'y fus deux ou trois fois ſans pouvoir lui parler. J'étois facile à rebuter, je n'y

retournai plus. On verra bientôt que j'eus tort.

Que n'ai-je achevé tout ce que j'avois à dire de mon séjour chez Madame de *Vercellis !* Mais, bien que mon apparente situation demeurât la même, je ne sortis pas de sa maison comme j'y étois entré. J'en emportai les longs souvenirs du crime & l'insupportable poids des remords dont au bout de quarante ans ma conscience est encore chargée, & dont l'amer sentiment, loin de s'affoiblir, s'irrite à mesure que je vieillis. Qui croiroit que la faute d'un enfant pût avoir des suites aussi cruelles? C'est de ces suites plus que probables que mon cœur ne sauroit se consoler. J'ai peut-être fait périr dans l'opprobre & dans la misere une fille aimable, honnête, estimable, & qui sûrement valoit beaucoup mieux que moi.

Il est bien difficile que la dissolution d'un ménage n'entraîne un peu de confusion dans la maison, & qu'il ne s'égare bien des choses. Cependant, telle étoit la fidélité des domestiques, & la vigilance de M. & Madame *Lorenzy*, que rien ne se trouva de manque sur l'in-

ventaire. La ſeule Mlle. *Pontal* perdit un petit ruban couleur de roſe & argent déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choſes étoient à ma portée ; ce ruban ſeul me tanta, je le volai, & comme je ne le cachois gueres on me le trouva bientôt. On voulut ſavoir où je l'avois pris. Je me trouble, je balbutie, & enfin je dis en rougiſſant, que c'eſt *Marion* qui me l'a donné. *Marion* étoit une jeune mauriennoiſe, dont Madame de *Vercellis* avoit fait ſa cuiſiniere, quand, ceſſant de donner à manger, elle avoit renvoyé la ſienne, ayant plus beſoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non-ſeulement *Marion* étoit jolie, mais elle avoit une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, & ſur-tout un air de modeſtie & de douceur qui faiſoit qu'on ne pouvoit la voir ſans l'aimer. D'ailleurs bonne fille, ſage, & d'une fidélité à toute épreuve. C'eſt ce qui ſurprit quand je la nommai. L'on n'avoit gueres moins de confiance en moi qu'en elle, & l'on jugea qu'il importoit de vérifier lequel étoit le fripon des deux. On la fit venir ; l'aſſemblée étoit nombreuſe, le comte de la *Roque* y étoit. Elle ar-

rive, on lui montre le ruban, je la charge effrontément; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui auroit désarmé les démons & auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement, m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui na m'a jamais fait de mal; & moi avec une impudence infernale je confirme ma déclaration & lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer, & ne me dit que ces mots. Ah *Rousseau!* je vous croyois un bon caractere. Vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrois pas être à votre place. Voilà tout. Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté, mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération comparée à mon ton décidé lui fit tort. Il ne sembloit pas naturel de supposer d'un côté une audace aussi diabolique, & de l'autre une aussi angélique douceur. On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés étoient pour moi. Dans le tracas où l'on étoit on ne se donna pas le tems d'approfondir la chose, & le comte

de la *Roque* en nous renvoyant tous deux ſe contenta de dire que la conſcience du coupable vengeroit aſſez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine; elle ne ceſſe pas un ſeul jour de s'accomplir.

J'ignore ce que devint cette victime de ma calomnie; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à ſe bien placer. Elle emportoit une imputation cruelle à ſon honneur de toutes manieres. Le vol n'étoit qu'une bagatelle, mais enfin c'étoit un vol, & qui pis eſt, employé à ſéduire un jeune garçon; enfin le menſonge & l'obſtination ne laiſſoient rien à eſpérer de celle en qui tant de vices étoient réunis. Je ne regarde pas même la miſere & l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'aye expoſée. Qui ſait, à ſon âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter. Eh! ſi le remords d'avoir pu la rendre malheureuſe eſt inſupportable, qu'on juge de celui d'avoir pu la rendre pire que moi.

Ce ſouvenir cruel me trouble quelquefois & me bouleverſe au point de voir dans mes inſomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime,

comme s'il n'étoit commis que d'hier. Tant que j'ai vécu tranquille il m'a moins tourmenté, mais au milieu d'une vie orageuse il m'ôte la plus douce consolation des innocens persécutés : il me fait bien sentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage, que le remords s'endort durant un destin prospere & s'aigrit dans l'adversité. Cependant je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le sein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à personne, pas même Madame de *Warens*. Tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avois à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi elle consistoit. Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allégement sur ma conscience, & je puis dire que le desir de m'en délivrer en quelque sorte a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes confessions.

J'ai procédé rondement dans celle que je viens de faire, & l'on ne trouvera sûrement pas que j'aye ici pallié la noirceur de mon forfait. Mais je ne remplirois pas le but de ce livre si je n'exposois en même tems mes dispositions in-

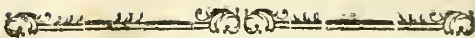
térieures, & que je craigniſſe de m'excuſer en ce qui eſt conforme à la vérité. Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi que dans ce cruel moment, & lorſque je chargai cette malheureuſe fille, il eſt bizarre mais il eſt vrai que mon amitié pour elle en fut la cauſe. Elle étoit préſente à ma penſée, je m'excuſai ſur le premier objet qui s'offrit. Je l'accuſai d'avoir fait ce que je voulois faire & de m'avoir donné le ruban parce que mon intention étoit de le lui donner. Quand je la vis paroître enſuite mon cœur fut déchiré, mais la préſence de tant de monde fut plus forte que mon repentir. Je craignois peu la punition, je ne craignois que la honte; mais je la craignois plus que la mort, plus que le crime, plus que tout au monde. J'aurois voulu m'enfoncer, m'étouffer dans le centre de la terre: l'invincible honte l'emporta ſur tout, la honte ſeule fit mon impudence, & plus je devenois criminel, plus l'effroi d'en convenir me rendoit intrépide. Je ne voyois que l'horreur d'être reconnu, déclaré publiquement, moi préſent, voleur, menteur, calomniateur. Un trouble univerſel m'ôtoit tout autre ſentiment. Si

l'on m'eût laiſſé revenir à moi-même, j'aurois infailliblement tout déclaré. Si M. de la *Roque* m'eût pris à part, qu'il m'eût dit ; ne perdez pas cette pauvre fille. Si vous êtes coupable, avouez-le moi ; je me ſerois jetté à ſes pieds dans l'inſtant ; j'en ſuis parfaitement ſûr. Mais on ne fit que m'intimider quand il falloit me donner du courage. L'âge eſt encore une attention qu'il eſt juſte de faire. A peine étois-je ſorti de l'enfance, ou plutôt j'y étois encore. Dans la jeuneſſe les véritables noirceurs ſont plus criminelles encore que dans l'âge mûr ; mais ce qui n'eſt que foibleſſe l'eſt beaucoup moins, & ma faute au fond n'étoit gueres autre choſe. Auſſi ſon ſouvenir m'afflige-t-il moins à cauſe du mal en lui-même, qu'à cauſe de celui qu'il a dû cauſer. Il m'a même fait ce bien de me garantir pour le reſte de ma vie de tout acte tendant au crime par l'impreſſion terrible qui m'eſt reſtée du ſeul que j'aye jamais commis, & je crois ſentir que mon averſion pour le menſonge me vient en grande partie du regret d'en avoir pu faire un auſſi noir. Si c'eſt un crime qui puiſſe être expié, comme j'oſe le croire, il doit l'être par tant de mal-

heurs dont la fin de ma vie est accablée, par quarante ans de droiture & d'honneur dans des occasions difficiles, & la pauvre *Marion* trouve tant de vengeurs en ce monde, que quelque grande qu'ait été mon offense envers elle, je crains peu d'en emporter la coulpe avec moi. Voilà ce que j'avois à dire sur cet article. Qu'il me soit permis de n'en reparler jamais.

Fin du Livre second.





LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE TROISIEME.

SORTI de chez Madame de *Vercellis* à-peu-près comme j'y étois entré, je retounai chez mon ancienne hôtesse, & j'y restai cinq ou six semaines, durant lesquelles la santé, la jeunesse & l'oisiveté me rendirent souvent mon tempérament importun. J'étois inquiet, distrait, rêveur; je pleurois, je soupirois, je desirois un bonheur dont je n'avois pas d'idée, & dont je sentois pourtant la privation. Cet état ne peut se décrire & peu d'hommes même le peuvent imaginer; parce que la plupart ont prévenu cette plénitude de vie, à la fois tourmentante & délicieuse qui dans l'ivresse du desir donne un avant-goût de la jouissance.

ſance. Mon ſang allumé rempliſſoit inceſſamment mon cerveau de filles & de femmes, mais n'en ſentant pas le véritable uſage, je les occupois bizarrement en idées à mes fantaiſies ſans en ſavoir rien faire de plus ; & ces idées tenoient mes ſens dans une activité très-incommodé, dont par bonheur elles ne m'apprenoient point à me délivrer. J'aurois donné ma vie pour retrouver un quart-d'heure une demoiſelle *Goton*. Mais ce n'étoit plus le tems ou les jeux de l'enfance alloient là comme d'eux-mêmes. La honte, compagne de la conſcience du mal, étoit venue avec les années ; elle avoit accru ma timidité naturelle au point de la rendre invincible, & jamais ni dans ce tems-là ni depuis, je n'ai pu parvenir à faire une propoſition laſcive, que celle à qui je la faiſois ne m'y ait en quelque ſorte contraint par ſes avances, quoique ſachant qu'elle n'étoit pas ſcrupuleuſe, & preſque aſſuré d'être pris au mot.

Mon ſéjour chez Madame de *Vercellis* m'avoit procuré quelques connoiſſances que j'entretenois, dans l'eſpoir qu'elles pourroient m'être utiles. J'allois voir quelquefois entre autres un abbé ſa-

voyard appellé M. *Gaime*, précepteur des enfans du comte de *Mellarede*. Il étoit jeune encore, & peu répandu, mais plein de bon ſens, de probité, de lumieres & l'un des plus honnêtes hommes que j'aye connus. Il ne me fut d'aucune reſſource pour l'objet qui m'attiroit chez lui ; il n'avoit pas aſſez de crédit pour me placer ; mais je trouvai près de lui des avantages plus précieux qui m'ont profité toute ma vie ; les leçons de la ſaine morale, & les maximes de la droite raiſon. Dans l'ordre ſucceſſif de mes goûts & de mes idées, j'avois toujours été trop haut ou trop bas ; *Achille* ou *Therſite*, tantôt héros & tantôt vaurien. M. *Gaime* prit le ſoin de me mettre à ma place & de me montrer à moi-même ſans m'épargner ni me décourager. Il me parla très-honorablement de mon naturel & de mes talens ; mais il ajouta qu'il en voyoit naître les obſtacles qui m'empêcheroient d'en tirer parti, de ſorte qu'ils devoient, ſelon lui, bien moins me ſervir de degrés pour monter à la fortune que de reſſources pour m'en paſſer. Il me fit un tableau vrai de la vie humaine dont je n'avois que de fauſſes idées ; il me montra comment dans un deſtin contraire

l'homme ſage peut toujours tendre au bonheur, & courir au plus près du vent pour y parvenir, comment il n'y a point de vrai bonheur ſans ſageſſe, & comment la ſageſſe eſt de tous les états. Il amortit beaucoup mon admiration pour la grandeur en me prouvant que ceux qui dominoient les autres, n'étoient ni plus ſages ni plus heureux qu'eux. Il me dit une choſe qui m'eſt ſouvent revenue à la mémoire, c'eſt que ſi chaque homme pouvoit lire dans les cœurs de tous les autres, il y auroit plus de gens qui voudroient deſcendre que de ceux qui voudroient monter. Cette réflexion dont la vérité frappe, & qui n'a rien d'outré, m'a été d'un grand uſage dans le cours de ma vie pour me faire tenir à ma place paiſiblement. Il me donna les premieres vraies idées de l'honnête, que mon génie ampoulé n'avoit ſaiſi que dans ſes excès. Il me fit ſentir que l'enthouſiaſme des vertus ſublimes étoit peu d'uſage dans la ſociété, qu'en s'élançant trop haut, on étoit ſujet aux chûtes, que la continuité des petits devoirs toujours bien remplis ne demandoit pas moins de force que les actions héroïques, qu'on en tiroit meilleur parti pour

l'honneur & pour le bonheur, & qu'il valoit infiniment mieux avoir toujours l'eſtime des hommes, que quelquefois leur admiration.

Pour établir les devoirs de l'homme il falloit bien remonter à leurs principes. D'ailleurs le pas que je venois de faire, & dont mon état préſent étoit la ſuite, nous conduiſoit à parler de religion. L'on conçoit déjà que l'honnête M. *Gaime* eſt, du moins en grande partie, l'original du Vicaire Savoyard. Seulement la prudence l'obligeant à parler avec plus de réſerve, il s'expliqua moins ouvertement ſur certains points; mais au reſte ſes maximes, ſes ſentimens, ſes avis furent les mêmes, & juſqu'au conſeil de retourner dans ma patrie, tout fut comme je l'ai rendu depuis au public. Ainſi ſans m'étendre ſur des entretiens dont chacun peut voir la ſubſtance, je dirai que ſes leçons ſages, mais d'abord ſans effet, furent dans mon cœur un germe de vertu & de religion qui ne s'y étouffa jamais, & qui n'attendoit pour fructifier que les ſoins d'une main plus chérie.

Quoiqu'alors ma converſion fût peu ſolide, je ne laiſſois pas d'être ému. Loin de m'ennuyer de ſes entretiens,

j'y pris goût à cauſe de leur clarté, de leur ſimplicité, & ſur-tout d'un certain intérêt de cœur dont je ſentois qu'ils étoient pleins. J'ai l'ame aimante, & je me ſuis toujours attaché aux gens, moins à proportion du bien qu'ils m'ont fait que de celui qu'ils m'ont voulu, & c'eſt ſur quoi mon tact ne me trompe gueres. Auſſi je m'affectionnois véritablement à M. *Gaime*, j'étois pour ainſi dire ſon ſecond diſciple, & cela me fit pour le moment même l'ineſtimable bien de me détourner de la pente au vice, où m'entraînoit mon oiſiveté.

Un jour que je ne penſois à rien moins, on vient me chercher de la part du comte de la *Roque*. A force d'y aller & de ne pouvoir lui parler, je m'étois ennuyé, je n'y allois plus : je crus qu'il m'avoit oublié, ou qu'il lui étoit reſté de mauvaiſes impreſſions de moi. Je me trompois. Il avoit été témoin plus d'une fois du plaiſir avec lequel je rempliſſois mon devoir auprès de ſa tante, il le lui avoit même dit, & il m'en reparla quand moi même je n'y ſongeois plus. Il me reçut bien, me dit que ſans m'amuſer de promeſſes vagues, il avoit cherché à me placer, qu'il avoit réuſſi, qu'il me mettoit en chemin

de devenir quelque chofe, que c'étoit à moi de faire le refte; que la maifon où il me faifoit entrer, étoit puiffante & confidérée, que je n'avois pas befoin d'autres protecteurs pour m'avancer, & que, quoique traité d'abord en fimple domeftique, comme je venois de l'être, je pouvois être affuré que fi l'on me jugeoit par mes fentimens & par ma conduite au-deffus de cet état, on étoit difpofé à ne m'y pas laiffer. La fin de ce difcours démentit cruellement les brillantes efpérances que le commencement m'avoit données. Quoi! toujours laquais? me dis-je en moi-même avec un dépit amer que la confiance effaça bientôt. Je me fentois trop peu fait pour cette place pour craindre qu'on m'y laiffât.

Il me mena chez le comte de *Gouvon*, premier écuyer de la reine & chef de l'illuftre maifon de *Solar*. L'air de dignité de ce refpectable vieillard me rendit plus touchante l'affabilité de fon accueil. Il m'interrogea avec intérêt, & je lui répondis avec fincérité. Il dit au comte de la *Roque* que j'avois une phyfionomie agréable & qui promettoit de l'efprit, qu'il lui paroiffoit qu'en effet je n'en manquois pas, mais que ce n'étoit

pas là tout, & qu'il falloit voir le reste. Puis se tournant vers moi; mon enfant, me dit-il, presque en toutes choses les commencemens sont rudes; les vôtres ne le seront pourtant pas beaucoup. Soyez sage, & cherchez à plaire ici à tout le monde; voilà quant à présent votre unique emploi. Du reste, ayez bon courage; on veut prendre soin de vous. Tout de suite il passa chez la Marquise de *Breil* sa belle fille, & me présenta à elle, puis à l'Abbé de *Gouvon* son fils. Ce début me parut de bon augure. J'en savois assez déja pour juger qu'on ne fait pas tant de façon à la réception d'un laquais. En effet on ne me traita point comme tel. J'eus la table de l'Office; on ne me donna point d'habit de livrée, & le comte de *Favria*, jeune étourdi, m'ayant voulu faire monter derriere son carrosse, son grand-pere défendit que je montasse derriere aucun carrosse, & que je suivisse personne hors de la maison. Cependant je servois à table, & je faisois à-peu-près au dedans le service d'un laquais; mais je le faisois en quelque façon librement, sans être attaché nommément à personne. Hors quelques lettres qu'on me dictoit, &

des images que le comte de *Favria* me faiſoit découper, j'étois preſque le maître de tout mon tems dans la journée. Cette épreuve dont je ne m'appercevois pas étoit aſſurément très-dangereuſe; elle n'étoit pas même fort humaine; car cette grande oiſiveté pouvoit me faire contracter des vices que je n'aurois pas eus ſans cela.

Mais c'eſt ce qui très-heureuſement n'arriva point. Les leçons de M. *Gaime* avoient fait impreſſion ſur mon cœur, & j'y pris tant de goût que je m'échappois quelquefois pour aller les entendre encore. Je crois que ceux qui me voyoient ſortir ainſi furtivement, ne devinoient gueres où j'allois. Il ne ſe peut rien de plus ſenſé que les avis qu'il me donna ſur ma conduite. Mes commencemens furent admirables; j'étois d'une aſſiduité, d'une attention, d'un zele qui charmoient tout le monde. L'abbé *Gaime* m'avoit ſagement averti de modérer cette premiere ferveur, de peur qu'elle ne vînt à ſe relâcher & qu'on n'y prît garde. Votre début, me dit-il, eſt la regle de ce qu'on exigera de vous: tâchez de vous ménager de quoi faire plus dans la ſuite, mais gardez-vous de faire jamais moins.

Comme on ne m'avoit gueres examiné ſur mes petits talens & qu'on ne me ſuppoſoit que ceux que m'avoit donné la nature, il ne paroiſſoit pas, malgré ce que le Comte de *Gouvon* m'avoit pu dire, qu'on ſongeât à tirer parti de moi. Des affaires vinrent à la traverſe, & je fus à-peu-près oublié. Le Marquis de *Breil*, fils du Comte de *Gouvon*, étoit alors Ambaſſadeur à Vienne. Il ſurvint des mouvemens à la Cour, qui ſe firent ſentir dans la famille, & l'on y fut quelques ſemaines dans une agitation qui ne laiſſoit gueres le tems de penſer à moi. Cependant juſques-là je m'étois peu relâché. Une choſe me fit du bien & du mal, en m'éloignant de toute diſſipation extérieure, mais en me rendant un peu plus diſtrait ſur mes devoirs.

Mademoiſelle de *Breil* étoit une jeune perſonne à-peu-près de mon âge, bien faite, aſſez belle, très-blanche, avec des cheveux très-noirs, &, quoique brune, portant ſur ſon viſage cet air de douceur des blondes auquel mon cœur n'a jamais réſiſté. L'habit de Cour, ſi favorable aux jeunes perſonnes, marquoit ſa jolie taille, dégageoit ſa poi-

trine & ſes épaules, & rendoit ſon teint encore plus éblouiſſant par le deuil qu'on portoit alors. On dira que ce n'eſt pas à un domeſtique de s'appercevoir de ces choſes là; j'avois tort, ſans doute, mais je m'en appercevois toutefois, & même je n'étois pas le ſeul. Le maître-d'hôtel & les valets-de-chambre en parloient quelquefois à table avec une groſſiéreté qui me faiſoit cruellement ſouffrir. La tête ne me tournoit pourtant pas au point d'être amoureux tout de bon. Je ne m'oubliois point; je me tenois à ma place, & mes deſirs même ne s'émancipoient pas. J'aimois à voir Mademoiſelle de *Breil*, à lui entendre dire quelques mots qui marquoient de l'eſprit, du ſens, de l'honnêteté; mon ambition bornée au plaiſir de la ſervir n'alloit point au-delà de mes droits. A table j'étois attentif à chercher l'occaſion de les faire valoir. Si ſon laquais quittoit un moment ſa chaiſe, à l'inſtant on m'y voyoit établi: hors de là je me tenois vis-à-vis d'elle; je cherchois dans ſes yeux ce qu'elle alloit demander, j'épiois le moment de changer ſon aſſiette. Que n'aurois-je point fait pour qu'elle daignât m'ordon-

ner quelque chofe, me regarder, me dire un feul mot; mais point; j'avois la mortification d'être nul pour elle; elle ne s'appercevoit pas même que j'étois là. Cependant fon frere qui m'adreffoit quelquefois la parole à table, m'ayant dit je ne fais quoi de peu obligeant, je lui fis une réponfe fi fine & fi bien tournée qu'elle y fit attention & jetta les yeux fur moi. Ce coup-d'œil qui fut court ne laiffa pas de me tranfporter. Le lendemain l'occafion fe préfenta d'en obtenir un fecond & j'en profitai. On donnoit ce jour-là un grand dîné, où pour la premiere fois je vis avec beaucoup d'étonnement le maître-d'hôtel fervir l'épée au côté & le chapeau fur la tête. Par hafard on vint à parler de la devife de la maifon de *Solar* qui étoit fur la tapifferie avec les armoiries. *Tel fiert qui ne tue pas.* Comme les piémontois ne font pas pour l'ordinaire confommés dans la langue françoife, quelqu'un trouva dans cette devife une faute d'orthographe, & dit qu'au mot *fiert* il ne falloit point de *t.*

Le vieux comte de *Gouvon* alloit répondre, mais ayant jetté les yeux fur moi, il vit que je fouriois fans ofer rien

dire : il m'ordonna de parler. Alors je dis que je ne croyois pas que le *t* fût de trop ; que *fiert* étoit un vieux mot françois qui ne venoit pas du nom *ferus* fier, menaçant ; mais du verbe *ferit* il frappe, il blesse. Qu'ainsi la devise ne me paroissoit pas dire, tel menace, mais *tel frappe qui ne tue pas*.

Tout le monde me regardoit & se regardoit sans rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement. Mais ce qui me flatta davantage fut de voir clairement sur le visage de Mademoiselle de *Breil* un air de satisfaction. Cette personne si dédaigneuse daigna me jetter un second regard qui valoit tout au moins le premier ; puis tournant les yeux vers son grand papa, elle sembloit attendre avec une sorte d'impatience la louange qu'il me devoit, & qu'il me donna en effet si pleine & entiere, & d'un air si content que toute la table s'empressa de faire chorus. Ce moment fut court, mais délicieux à tous égards. Ce fut un de ces momens trop rares qui replacent les choses dans leur ordre naturel & vengent le mérite avili des outrages de la fortune. Quelques minutes après, Mademoiselle de *Breil* le-

vant derechef les yeux ſur moi me pria d'un ton de voix auſſi timide qu'affable de lui donner à boire. On juge que je ne la fis pas attendre. Mais en approchant je fus ſaiſi d'un tel tremblement qu'ayant trop rempli le verre je répandis une partie de l'eau ſur l'aſſiette & même ſur elle. Son frere me demanda étourdiment pourquoi je tremblois ſi fort. Cette queſtion ne ſervit pas à me raſſurer, & Mademoiſelle de *Breil* rougit juſqu'au blanc des yeux.

Ici finit le roman; où l'on remarquera, comme avec Madame *Baſile* & dans toute la ſuite de ma vie que je ne ſuis pas heureux dans la concluſion de mes amours. Je m'affectionnai inutilement à l'antichambre de Madame de *Breil*; je n'obtins plus une ſeule marque d'attention de la part de ſa fille. Elle ſortoit & entroit ſans me regarder, & moi j'oſois à peine jetter les yeux ſur elle. J'étois même ſi bête & ſi mâladroit qu'un jour qu'elle avoit en paſſant laiſſé tomber ſon gant; au lieu de m'élancer ſur ce gant que j'aurois voulu couvrir de baiſers, je n'oſai ſortir de ma place, & je laiſſai ramaſſer le gant par un gros butor de valet que j'aurois

volontiers écrasé. Pour achever de m'intimider, je m'apperçus que je n'avois pas le bonheur d'agréer à Madame de *Breil*. Non-seulement elle ne m'ordonnoit rien, mais elle n'acceptoit jamais mon service, & deux fois me trouvant dans son antichambre elle me demanda d'un ton fort sec si je n'avois rien à faire? Il fallut renoncer à cette chere antichambre : j'en eus d'abord du regret; mais les distractions vinrent à la traverse, & bientôt je n'y pensai plus.

J'eus de quoi me consoler du dédain de Madame de *Breil* par les bontés de son beau-pere, qui s'apperçut enfin que j'étois là. Le soir du dîné dont j'ai parlé, il eut avec moi un entretien d'une demi-heure, dont il parut content & dont je fus enchanté. Ce bon vieillard, quoiqu'homme d'esprit, en avoit moins que Madame de *Vercellis*, mais il avoit plus d'entrailles, & je réussis mieux auprès de lui. Il me dit de m'attacher à l'abbé de *Gouvon* son fils, qui m'avoit pris en affection, que cette affection si j'en profitois pouvoit m'être utile, & me faire acquérir ce qui me manquoit pour les vues qu'on avoit sur moi. Dès

le lendemain matin je volai chez M. l'abbé. Il ne me reçut point en domestique ; il me fit asseoir au coin de son feu, & m'interrogeant avec la plus grande douceur, il vit bientôt que mon éducation, commencée sur tant de choses, n'étoit achevée sur aucune. Trouvant sur-tout que j'avois peu de latin, il entreprit de m'en enseigner davantage. Nous convînmes que je me rendrois chez lui tous les matins, & je commençai dès le lendemain. Ainsi par une de ces bizarreries qu'on trouvera souvent dans le cours de ma vie, en même tems au-dessus & au-dessous de mon état, j'étois disciple & valet dans la même maison, & dans ma servitude j'avois cependant un précepteur d'une naissance à ne l'être que des enfans des Rois.

M. l'abbé de *Gouvon* étoit un cadet destiné par sa famille à l'épiscopat, & dont par cette raison l'on avoit poussé les études, plus qu'il n'est ordinaire aux enfans de qualité. On l'avoit envoyé à l'université de Sienne, où il avoit resté plusieurs années, & dont il avoit rapporté une assez forte dose de cruscantisme, pour être à-peu-près à Turin ce

qu'étoit jadis à Paris l'abbé de *Dangeau*. Le dégout de la théologie l'avoit jetté dans les belles-lettres, ce qui eſt très-ordinaire en Italie à ceux qui courent la carriere de la prélature. Il avoit bien lu les poëtes; il faiſoit paſſablement des vers latins & italiens. En un mot, il avoit le goût qu'il falloit pour former le mien, & mettre quelque choix dans le fatras dont je m'étois farci la tête. Mais ſoit que mon babil lui eût fait quelque illuſion ſur mon ſavoir, ſoit qu'il ne pût ſupporter l'ennui du latin élémentaire, il me mit d'abord beaucoup trop haut, & à peine m'eût-il fait traduire quelques fables de Phedre qu'il me jetta dans Virgile où je n'entendois preſque rien. J'étois deſtiné, comme on verra dans la ſuite, à rapprendre ſouvent le latin, & à ne le ſavoir jamais. Cependant je travaillois avec aſſez de zele, & M. l'abbé me prodiguoit ſes ſoins avec une bonté dont le ſouvenir m'attendrit encore. Je paſſois avec lui une bonne partie de la matinée, tant pour mon inſtruction que pour ſon ſervice : non pour celui de ſa perſonne, car il ne ſouffrit jamais que je lui en rendiſſe aucun, mais pour écrire ſous ſa dictée & pour copier, & ma

fonction de fecrétaire me fut plus utile que celle d'écolier. Non-feulement j'appris ainfi l'Italien dans fa pureté, mais je pris du goût pour la littérature, & quelque difcernement des bons livres qui ne s'acquéroient pas chez *la Tribu*, & qui me fervit beaucoup dans la fuite, quand je me mis à travailler feul.

Ce tems fut celui de ma vie où fans projets romanefques, je pouvois le plus raifonnablement me livrer à l'efpoir de parvenir. M. l'abbé, très-content de moi, le difoit à tout le monde, & fon pere m'avoit pris dans une affection fi finguliere, que le Comte de *Favria* m'apprit qu'il avoit parlé de moi au Roi. Madame de *Breil* elle-même avoit quitté pour moi fon air méprifant. Enfin je devins une efpece de favori dans la maifon, à la grande jaloufie des autres domeftiques, qui, me voyant honoré des inftructions du fils de leur maître, fentoient bien que ce n'étoit pas pour refter long-tems leur égal.

Autant que j'ai pu juger des vues qu'on avoit fur moi par quelques mots lâchés à la volée, & auxquels je n'ai réfléchi qu'après coup, il m'a paru que la maifon de Solar voulant courir la car-

riere des ambaſſades, & peut-être s'ouvrir de loin celle du miniſtere, auroit été bien aiſe de ſe former d'avance un ſujet qui eût du mérite & des talens, & qui dépendant uniquement d'elle, eût pu dans la ſuite obtenir ſa confiance & la ſervir utilement. Ce projet du Comte de *Gouvon* étoit noble, judicieux, magnanime, & vraiment digne d'un grand ſeigneur bienfaiſant & prévoyant : mais outre que je n'en voyois pas alors toute l'étendue, il étoit trop ſenſé pour ma tête, & demandoit un trop long aſſujettiſſement. Ma folle ambition ne cherchoit la fortune qu'à travers les avantures; & ne voyant point de femme à tout cela, cette maniere de parvenir me paroiſſoit lente, pénible & triſte; tandis que j'aurois dû la trouver d'autant plus honorable & ſûre que les femmes ne s'en mêloient pas; l'eſpece de mérite qu'elles protégent ne valant aſſurément pas celui qu'on me ſuppoſoit.

Tout alloit à merveilles. J'avois obtenu, preſque arraché l'eſtime de tout le monde, les épreuves étoient finies, & l'on me regardoit généralement dans la maiſon comme un jeune homme de la plus grande eſpérance, qui n'étoit pas à

ſa place, & qu'on s'attendoit d'y voir arriver. Mais ma place n'étoit pas celle qui m'étoit aſſignée par les hommes, & j'y devois parvenir par des chemins bien différens. Je touche à un de ces traits caractériſtiques qui me ſont propres, & qu'il ſuffit de préſenter au lecteur, ſans y ajouter de réflexion.

Quoiqu'il y eût à Turin beaucoup de nouveaux convertis de mon eſpece, je ne les aimois pas, & n'en avois jamais voulu voir aucun. Mais j'avois vu quelques Genevois qui ne l'étoient pas; entr'autres un M. *Muſſard*, ſurnommé tord-gueule, peintre en miniature & un peu mon parent. Ce M. *Muſſard* déterra ma demeure chez le Comte de *Gouvon*, & vint m'y voir avec un autre Genevois appellé *Bâcle*, dont j'avois été camarade durant mon apprentiſſage. Ce *Bâcle* étoit un garçon très-amuſant, très-gai, plein de ſaillies bouffonnes, que ſon âge rendoit agréables. Me voilà tout d'un coup engoué de M. *Bâcle*, mais engoué au point de ne pouvoir le quitter. Il alloit partir bientôt pour s'en retourner à Geneve. Quelle perte j'allois faire! J'en ſentis bien toute la grandeur. Pour mettre du moins à profit le tems

qui m'étoit laissé, je ne le quittois plus, ou plutôt il ne me quittoit pas lui-même, car la tête ne me tourna pas d'abord au point d'aller hors de l'hôtel passer la journée avec lui sans congé : mais bientôt voyant qu'il m'obsédoit entiérement on lui défendit la porte, & je m'échauffai si bien, qu'oubliant tout, hors mon ami *Bâcle*, je n'allois ni chez M. l'abbé ni chez M. le Comte, & l'on ne me voyoit plus dans la maison. On me fit des réprimandes que je n'écoutai pas. On me menaça de me congédier. Cette menace fut ma perte; elle me fit entrevoir qu'il étoit possible que *Bâcle* ne s'en allât pas seul. Dès-lors je ne vis plus d'autre plaisir, d'autre sort, d'autre bonheur que celui de faire un pareil voyage, & je ne voyois à cela que l'ineffable félicité du voyage, au bout duquel, pour surcroît, j'entrevoyois Madame de *Warens*, mais dans un éloignement immense; car pour retourner à Geneve, c'est à quoi je ne pensois jamais. Les monts, les prés, les bois, les ruisseaux, les villages, se succédoient sans fin & sans cesse avec de nouveaux charmes; ce bienheureux trajet sembloit devoir absorber ma vie en-

tiere. Je me rappellois avec délices combien ce même voyage m'avoit paru charmant en venant. Que devoit-ce être lorſqu'à tout l'attrait de l'indépendance ſe joindroit celui de faire route avec un camarade de mon âge, de mon goût & de bonne humeur, ſans gêne, ſans devoir, ſans contrainte, ſans obligation d'aller ou reſter que comme il nous plairait? Il falloit être fou pour ſacrifier une pareille fortune à des projets d'ambition d'une exécution lente, difficile, incertaine, & qui, les ſuppoſant réaliſés un jour, ne valoient pas dans tout leur éclat un quart d'heure de vrai plaiſir & de liberté dans la jeuneſſe.

Plein de cette ſage fantaiſie, je me conduiſis ſi bien que je vins à bout de me faire chaſſer, & en vérité ce ne fut pas ſans peine. Un ſoir comme je rentrois, le maître-d'hôtel me ſignifia mon congé de la part de M. le Comte. C'étoit préciſément ce que je demandois; car ſentant malgré moi l'extravagance de ma conduite, j'y ajoutois pour m'excuſer l'injuſtice & l'ingratitude, croyant mettre ainſi les gens dans leur tort, & me juſtifier à moi-même un parti pris par néceſſité. On me dit de la part du

Comte *Favria* d'aller lui parler le lendemain matin avant mon départ, & comme on voyoit que la tête m'ayant tourné j'étois capable de n'en rien faire, le maître-d'hôtel remit après cette visite à me donner quelque argent qu'on m'avoit destiné, & qu'assurément j'avois fort mal gagné: car, ne voulant pas me laisser dans l'état de valet, on ne m'avoit pas fixé de gages.

Le Comte de *Favria*, tout jeune & tout étourdi qu'il étoit, me tint en cette occasion les discours les plus sensés, & j'oserois presque dire les plus tendres; tant il m'exposa d'une maniere flatteuse & touchante les soins de son oncle & les intentions de son grand-pere. Enfin, après m'avoir mis vivement devant les yeux tout ce que je sacrifiois pour courir à ma perte, il m'offrit de faire ma paix, exigeant pour toute condition que je ne visse plus ce petit malheureux qui m'avoit séduit.

Il étoit si clair qu'il ne disoit pas tout cela de lui-même, que malgré mon stupide aveuglement je sentis toute la bonté de mon vieux maître & j'en fus touché: mais ce cher voyage étoit trop empreint dans mon imagination pour que rien pût en balancer le charme. J'étois tout-à-fait

hors de ſens, je me raffermis, je m'endurcis, je fis le fier, & je répondis arrogamment que puiſqu'on m'avoit donné mon congé, je l'avois pris, qu'il n'étoit plus tems de s'en dédire, & que, quoiqu'il pût m'arriver en ma vie, j'étois bien réſolu de ne jamais me faire chaſſer deux fois d'une maiſon. Alors ce jeune homme juſtement irrité, me donna les noms que je méritois, me mit hors de ſa chambre par les épaules, & me ferma la porte aux talons. Moi, je ſortis triomphant comme ſi je venois d'emporter la plus grande victoire, & de peur d'avoir un ſecond combat à ſoutenir, j'eus l'indignité de partir, ſans aller remercier M. l'abbé de ſes bontés.

Pour concevoir juſqu'où mon délire alloit dans ce moment, il faudroit connoître à quel point mon cœur eſt ſujet à s'échauffer ſur les moindres choſes & avec quelle force il ſe plonge dans l'imagination de l'objet qui l'attire, quelque vain que ſoit quelquefois cet objet. Les plans les plus biſarres, les plus enfantins, les plus foux, viennent careſſer mon idée favorite & me montrer de la vraiſemblance à m'y livrer. Croiroit-on qu'à près de dix-neuf ans on puiſſe fon-

der ſur une phiole vide la ſubſiſtance du reſte de ſes jours ? Or écoutez.

L'abbé de *Gouvon* m'avoit fait préſent, il y avoit quelques ſemaines, d'une petite fontaine de heron fort jolie, & dont j'étois tranſporté. A force de faire jouer cette fontaine & de parler de notre voyage, nous penſâmes, le ſage *Bâcle* & moi, que l'une pourroit bien ſervir à l'autre & le prolonger. Qu'y avoit-il dans le monde d'auſſi curieux qu'une fontaine de héron? Ce principe fut le fondement ſur lequel nous bâtimes l'édifice de notre fortune. Nous devions dans chaque village aſſembler les payſans autour de notre fontaine, & là les repas & la bonne chere devoient nous tomber avec d'autant plus d'abondance que nous étions perſuadés l'un & l'autre que les vivres ne coutent rien à ceux qui les recueillent, & que quand ils n'en gorgent pas les paſſans, c'eſt pure mauvaiſe volonté de leur part. Nous n'imaginions par-tout que feſtins & noces, comptant que ſans rien débourſer que le vent de nos poumons & l'eau de notre fontaine, elle pouvoit nous défrayer en Piémont, en Savoye, en France & par tout le monde. Nous faiſions des projets

jets de voyage qui ne finiſſoient point, & nous dirigions d'abord notre courſe au nord, plutôt pour le plaiſir de paſſer les alpes, que pour la néceſſité ſuppoſée de nous arrêter enfin quelque part.

Tel fut le plan ſur lequel je me mis en campagne, abandonnant ſans regret mon protecteur, mon précepteur, mes études, mes eſpérances & l'attente d'une fortune preſque aſſurée, pour commencer la vie d'un vrai vagabond. Adieu la capitale, adieu la Cour, l'ambition, la vanité, l'amour, les belles & toutes les grandes avantures dont l'eſpoir m'avoit amené l'année précédente. Je pars avec ma fontaine & mon ami *Bâcle*, la bourſe légerement garnie, mais le cœur ſaturé de joie & ne ſongeant qu'à jouir de cette ambulante félicité à laquelle j'avois tout-à-coup borné mes brillans projets.

Je fis cet extravagant voyage preſque auſſi agréablement toutefois que je m'y étois attendu, mais non pas tout-à-fait de la même maniere ; car bien que notre fontaine amuſât quelques momens dans les cabarets les hôteſſes & leurs ſervantes, il n'en falloit pas moins payer en ſortant. Mais cela ne nous troubloit gueres & nous ne ſongions à tirer

parti tout de bon de cette ressource que quand l'argent viendroit à nous manquer. Un accident nous en évita la peine; la fontaine se cassa près de Bramant, & il en étoit tems; car nous sentions, sans oser nous le dire, qu'elle commençoit à nous ennuyer. Ce malheur nous rendit plus gais qu'auparavant, & nous rîmes beaucoup de notre étourderie, d'avoir oublié que nos habits & nos souliers s'useroient, ou d'avoir cru les renouveller avec le jeu de notre fontaine. Nous continuâmes notre voyage aussi allégrement que nous l'avions commencé, mais filant un peu plus droit vers le terme, où notre bourse tarissante nous faisoit une nécessité d'arriver.

A Chambéri je devins pensif, non sur la sottise que je venois de faire: jamais homme ne prit si-tôt ni si bien son parti sur le passé; mais sur l'accueil qui m'attendoit chez Madame de *Warens*; car j'envisageois exactement sa maison comme ma maison paternelle. Je lui avois écrit mon entrée chez le Comte de *Gouvon;* elle savoit sur quel pied j'y étois, & en m'en félicitant elle m'avoit donné des leçons très-sages sur la maniere dont je devois correspondre aux

bontés qu'on avoit pour moi. Elle regardoit ma fortune comme aſſurée ſi je ne la détruiſois pas par ma faute. Qu'alloit-elle dire en me voyant arriver ? Il ne me vint pas même à l'eſprit qu'elle pût me fermer ſa porte ; mais je craignois le chagrin que j'allois lui donner ; je craignois ſes reproches plus durs pour moi que la miſere. Je réſolus de tout endurer en ſilence, & de tout faire pour l'appaiſer. Je ne voyois plus dans l'univers qu'elle ſeule : vivre dans ſa diſgrace étoit une choſe qui ne ſe pouvoit pas.

Ce qui m'inquiétoit le plus étoit mon compagnon de voyage dont je ne voulois pas lui donner le ſurcroît, & dont je cragnois de ne pouvoir me débarraſſer aiſément. Je préparai cette ſéparation en vivant aſſez froidement avec lui la derniere journée. Le drôle me comprit ; il étoit plus fou que ſot. Je crus qu'il s'affecteroit de mon inconſtance ; j'eus tort, mon ami *Bâcle* ne s'affectoit de rien. A peine en entrant à Annecy avions-nous mis le pied dans la ville, qu'il me dit ; te voilà chez toi, m'embraſſa, me dit adieu, fit une pirouette, & diſparut. Je n'ai jamais plus

entendu parler de lui. Notre connoiſſance & notre amitié durerent en tout environ ſix ſemaines, mais les ſuites en dureront autant que moi.

Que le cœur me battit en approchant de la maiſon de Madame de *Warens* ! mes jambes trembloient ſous moi, mes yeux ſe couvroient d'un voile, je ne voyois rien, je n'entendois rien, je n'aurois reconnu perſonne ; je fus contraint de m'arrêter pluſieurs fois pour reſpirer & reprendre mes ſens. Etoit-ce la crainte de ne pas obtenir les ſecours dont j'avois beſoin qui me troubloit à ce point ? A l'âge où j'étois, la peur de mourir de faim donne-t-elle de pareilles alarmes ? Non, non, je le dis avec autant de vérité que de fierté ; jamais en aucun tems de ma vie il n'appartint à l'intérêt ni à l'indigence de m'épanouir ou de me ſerrer le cœur. Dans le cours d'une vie inégale & mémorable par ſes viciſſitudes, ſouvent ſans aſyle & ſans pain, j'ai toujours vu du même œil l'opulence & la miſere. Au beſoin j'aurois pu mendier ou voler comme un autre, mais non pas me troubler pour en être réduit-là. Peu d'hommes ont autant gémi que moi, peu ont autant verſé de pleurs

dans leur vie, mais jamais la pauvreté ni la crainte d'y tomber ne m'ont fait pousser un soupir ni répandre une larme. Mon ame à l'épreuve de la fortune n'a connu de vrais biens ni de vrais maux que ceux qui ne dépendent pas d'elle, & c'est quand rien ne m'a manqué pour le nécessaire que je me suis senti le plus malheureux des mortels.

A peine parus-je aux yeux de Madame de *Warens* que son air me rassura. Je tressaillis au premier son de sa voix, je me précipite à ses pieds, & dans les transports de la plus vive joie je colle ma bouche sur sa main. Pour elle, j'ignore si elle avoit su de mes nouvelles, mais je vis peu de surprise sur son visage, & je n'y vis aucun chagrin. Pauvre petit, me dit-elle d'un ton caressant, te revoilà donc? Je savois bien que tu étois trop jeune pour ce voyage; je suis bien aise au moins qu'il n'ait pas aussi mal tourné que j'avois craint. Ensuite elle me fit compter mon histoire, qui ne fut pas longue, & que je lui fis très fidellement, en supprimant cependant quelques articles; mais au reste sans m'épargner ni m'excuser.

Il fut queſtion de mon gîte. Elle conſulta ſa femme de chambre. Je n'oſois reſpirer durant cette délibération, mais quand j'entendis que je coucherois dans la maiſon j'eus peine à me contenir, & je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'étoit deſtinée, à-peu-près comme *St. Preux* vit remiſer ſa chaiſe chez Madame de *Wolmar*. J'eus pour ſurcroît le plaiſir d'apprendre que cette faveur ne ſeroit point paſſagere, & dans un moment où l'on me croyoit attentif à toute autre choſe, j'entendis qu'elle diſoit : on dira ce qu'on voudra, mais puiſque la providence me le renvoye, je ſuis déterminée à ne pas l'abandonner.

Me voilà donc enfin établi chez elle. Cet établiſſement ne fut pourtant pas encore celui dont je date les jours heureux de ma vie, mais il ſervit à le préparer. Quoique cette ſenſibilité de cœur qui nous fait vraiment jouir de nous ſoit l'ouvrage de la nature & peut-être un produit de l'organiſation, elle a beſoin de ſituations qui la développent. Sans ces cauſes occaſionnelles, un homme né très-ſenſible ne ſentiroit rien, & mourroit ſans avoir connu ſon être. Tel

à-peu-près j'avois été jusqu'alors, & tel j'aurois toujours été peut-être, si je n'avois jamais connu Madame de *Warens*, ou si même l'ayant connue, je n'avois pas vécu assez long-tems auprès d'elle pour contracter la douce habitude des sentimens affectueux qu'elle m'inspira. J'oserai le dire; qui ne sent que l'amour ne sent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connois un autre sentiment, moins impétueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois est joint à l'amour & qui souvent en est séparé. Ce sentiment n'est pas non plus l'amitié seule; il est plus voluptueux, plus tendre; je n'imagine pas qu'il puisse agir pour quelqu'un du même sexe; du moins je fus ami si jamais homme le fut, & je ne l'éprouvai jamais près d'aucun de mes amis. Ceci n'est pas clair, mais il le deviendra dans la suite; les sentimens ne se décrivent bien que par leurs effets.

Elle habitoit une vieille maison, mais assez grande pour avoir une belle piece de réserve dont elle fit sa chambre de parade, & qui fut celle où l'on me logea. Cette chambre étoit sur le passage dont j'ai parlé où se fit notre premiere entre-

vue, & au-delà du ruiſſeau & des jardins on découvroit la campagne. Cet aſpect n'étoit pas pour le jeune habitant une choſe indifférente. C'étoit depuis Boſſey, la premiere fois que j'avois du verd devant mes fenêtres. Toujours maſqué par des murs, je n'avois eu ſous les yeux que des toits & le gris des rues. Combien cette nouveauté me fut ſenſible & douce! elle augmenta beaucoup mes diſpoſitions à l'attendriſſement. Je faiſois de ce charmant payſage encore un des bienfaits de ma chere patronne : il me ſembloit qu'elle l'avoit mis là tout exprès pour moi; je m'y plaçois paiſiblement auprès d'elle; je la voyois partout entre les fleurs & la verdure; ſes charmes & ceux du printems ſe confondoient à mes yeux. Mon cœur juſqu'alors comprimé ſe trouvoit plus au large dans cet eſpace, & mes ſoupirs s'exhaloient plus librement parmi ces vergers.

On ne trouvoit pas chez Madame de *Warens* la magnificence que j'avois vue à Turin, mais on y trouvoit la propreté, la décence, & une abondance patriarcale avec laquelle le faſte ne s'allie jamais. Elle avoit peu de vaiſſelle d'argent, point de porcelaine, point de gi-

bier dans sa cuisine, ni dans sa cave de vins étrangers; mais l'une & l'autre étoient bien garnies au service de tout le monde, & dans des tasses de fayance elle donnoit d'excellent café. Quiconque la venoit voir, étoit invité à dîner avec elle ou chez elle, & jamais ouvrier, messager ou passant ne sortoit sans manger ou boire. Son domestique étoit composé d'une femme de chambre fribourgeoise assez jolie, appellée *Merceret*, d'un valet de son pays appellé *Claude Anet*, dont il sera question dans la suite, d'une cuisiniere & de deux porteurs de louage quand elle alloit en visite, ce qu'elle faisoit rarement. Voilà bien des choses pour deux mille livres de rente; cependant son petit revenu bien ménagé eût pu suffire à tout cela, dans un pays où la terre est très-bonne & l'argent très-rare. Malheureusement l'économie ne fut jamais sa vertu favorite; elle s'endettoit, elle payoit, l'argent faisoit la navette & tout alloit.

La maniere dont son ménage étoit monté étoit précisément celle que j'aurois choisie; on peut croire que j'en profitois avec plaisir. Ce qui m'en plaisoit moins étoit qu'il falloit rester très-longtems à table. Elle supportoit avec peine la

premiere odeur du potage & des mets. Cette odeur la faisoit presque tomber en défaillance, & ce dégoût duroit longtems. Elle se remettoit peu-à-peu, causoit, & ne mangeoit point. Ce n'étoit qu'au bout d'une demi-heure qu'elle essayoit le premier morceau. J'aurois dîné trois fois dans cet intervalle : mon repas étoit fait long-tems avant qu'elle eût commencé le sien. Je recommençois de compagnie; ainsi je mangeois pour deux, & ne m'en trouvois pas plus mal. Enfin je me livrois d'autant plus au doux sentiment du bien-être, que j'éprouvois auprès d'elle, que ce bien-être dont je jouissois n'étoit même d'aucune inquiétude sur les moyens de le soutenir. N'étant point encore dans l'étroite confidence de ses affaires, je les supposois en état d'aller toujours sur le même pied. J'ai retrouvé le mêmes agrémens dans sa maison par la suite; mais, plus instruit de sa situation réelle, & voyant qu'ils anticipoient sur ses rentes, je ne les ai plus goûtés si tranquillement. La prévoyance a toujours gâté chez moi la jouissance. J'ai vu l'avenir à pure perte : je n'ai jamais pu l'éviter.

Dès le premier jour la familiarité la

plus douce s'établit entre nous au même degré où elle a continué tout le reſte de ſa vie. *Petit* fut mon nom, *Maman* fut le ſien, & toujours nous demeurâmes *Petit* & *Maman*, même quand le nombre des années en eût preſque effacé la différence entre nous. Je trouve que ces deux noms rendent à merveille l'idée de notre ton, la ſimplicité de nos manieres, & ſur-tout la relation de nos cœurs. Elle fut pour moi la plus tendre des meres qui jamais ne chercha ſon plaiſir, mais toujours mon bien; & ſi les ſens entrerent dans mon attachement pour elle, ce n'étoit pas pour en changer la nature, mais pour le rendre ſeulement plus exquis, pour m'enivrer du charme d'avoir une Maman jeune & jolie qu'il m'étoit délicieux de careſſer; je dis, careſſer au pied de la lettre; car jamais elle n'imagina de m'épargner les baiſers ni les plus tendres careſſes maternelles, & jamais il n'entra dans mon cœur d'en abuſer. On dira que nous avons pourtant eu à la fin des relations d'une autre eſpece; j'en conviens, mais il faut attendre; je ne puis tout dire à la fois.

Le coup-d'œil de notre premiere entrevue fut le ſeul moment vraiment paſ-

ſionné qu'elle m'ait jamais fait ſentir ; encore ce moment fut-il l'ouvrage de la ſurpriſe. Mes regards indiſcrets n'alloient jamais furetant ſous ſon mouchoir, quoiqu'un embonpoint mal caché dans cette place eût bien pu les y attirer. Je n'avois ni tranſports ni deſirs auprès d'elle : j'étois dans un calme raviſſant, jouiſſant ſans ſavoir de quoi. J'aurois ainſi paſſé ma vie & l'éternité même ſans m'ennuyer un inſtant. Elle eſt la ſeule perſonne avec qui je n'ai jamais ſenti cette ſéchereſſe de converſation qui me fait un ſupplice du devoir de la ſoutenir. Nos tête-à-têtes étoient moins des entretiens qu'un babil intariſſable qui pour finir avoit beſoin d'être interrompu. Loin de me faire une loi de parler, il falloit plutôt m'en faire une de me taire. A force de méditer ſes projets elle tomboit ſouvent dans la rêverie. Hé bien, je la laiſſois rêver ; je me taiſois, je la contemplois, & j'étois le plus heureux des hommes. J'avois encore un tic fort ſingulier. Sans prétendre aux faveurs du tête-à-tête, je le recherchois ſans ceſſe, & j'en jouiſſois avec une paſſion qui dégénéroit en fureur, quand des importuns venoient le troubler. Sitôt que quelqu'un arrivoit, homme

ou femme, il n'importoit pas, je ſortois en murmurant, ne pouvant ſouffrir de reſter en tiers auprès d'elle. J'allois compter les minutes dans ſon antichambre, maudiſſant mille fois ces éternels viſiteurs, & ne pouvant concevoir ce qu'ils avoient tant à dire, parce que j'avois à dire encore plus.

Je ne ſentois toute la force de mon attachement pour elle que quand je ne la voyois pas. Quand je la voyois je n'étois que content; mais mon inquiétude en ſon abſence alloit au point d'être douloureuſe. Le beſoin de vivre avec elle me donnoit des élans d'attendriſſement qui ſouvent alloient juſqu'aux larmes. Je me ſouviendrai toujours qu'un jour de grande fête, tandis qu'elle étoit à vêpres, j'allai me promener hors de la ville, le cœur plein de ſon image & du deſir ardent de paſſer mes jours auprès d'elle. J'avois aſſez de ſens pour voir que quant à préſent cela n'étoit pas poſſible, & qu'un bonheur que je goûtois ſi bien ſeroit court. Cela donnoit à ma rêverie une triſteſſe qui n'avoit pourtant rien de ſombre & qu'un eſpoir flatteur tempéroit. Le ſon des cloches qui m'a toujours ſinguliérement affecté, le chant des oiſeaux, la beauté du jour,

la douceur du payſage, les maiſons épar: ſes & champêtres dans leſquelles je plaçois en idée notre commune demeure ; tout cela me frappoit tellement d'une impreſſion vive, tendre, triſte & touchante, que je me vis comme en extaſe tranſporté dans cet heureux tems & dans cet heureux ſéjour, où mon cœur poſſédant toute la félicité qui pouvoit lui plaire, la goûtoit dans des raviſſemens inexprimables, ſans ſonger même à la volupté des ſens. Je ne me ſouviens pas de m'être élancé jamais dans l'avenir avec plus de force & d'illuſion que je fis alors ; & ce qui m'a frappé le plus dans le ſouvenir de cette rêverie quand elle s'eſt réaliſée, c'eſt d'avoir retrouvé des objets tels exactement que je les avois imaginés. Si jamais rêve d'un homme éveillé eut l'air d'une viſion prophétique, ce fut aſſurément celui-là. Je n'ai été deçu que dans ſa durée imaginaire ; car les jours & les ans & la vie entiere s'y paſſoit dans une inaltérable tranquillité, au lieu qu'en effet tout cela n'a duré qu'un moment. Hélas ! mon plus conſtant bonheur fut en ſonge. Son accompliſſement fut preſque à l'inſtant ſuivi du réveil.

Je ne finirois pas ſi j'entrois dans le détail de toutes les folies que le ſouvenir

de cette chere Maman me faisoit faire, quand je n'étois plus sous ses yeux. Combien de fois j'ai baisé mon lit en songeant qu'elle y avoit couché, mes rideaux, tous les meubles de ma chambre en songeant qu'ils étoient à elle, que sa belle main les avoit touchés; le plancher même sur lequel je me prosternois en songeant qu'elle y avoit marché. Quelquefois même en sa présence il m'échappoit des extravagances que le plus violent amour seul sembloit pouvoir inspirer. Un jour à table, au moment qu'elle avoit mis un morceau dans sa bouche, je m'écrie que j'y vois un cheveu; elle rejette le morceau sur son assiette, je m'en saisis avidement & l'avale. En un mot, de moi à l'amant le plus passionné il n'y avoit qu'une différence unique, mais essentielle, & qui rend mon état presque inconcevable à la raison.

J'étois revenu d'Italie, non tout-à-fait comme j'y étois allé; mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en est revenu. J'en avois rapporté non ma virginité, mais mon pucelage. J'avois senti le progrès des ans; mon tempérament inquiet s'étoit enfin déclaré, & sa premiere éruption très-involontaire, m'avoit

donné ſur ma ſanté des alarmes qui peignent mieux que toute autre choſe l'innocence dans laquelle j'avois vécu juſqu'alors. Bientôt raſſuré j'appris ce dangereux ſupplément qui trompe la nature & ſauve aux jeunes gens de mon humeur beaucoup de déſordres aux dépens de leur ſanté, de leur vigueur, & quelquefois de leur vie. Ce vice que la honte & la timidité trouvent ſi commode, a de plus un grand attrait pour les imaginations vives; c'eſt de diſpoſer pour ainſi dire à leur gré de tout le ſexe, & de faire ſervir à leurs plaiſirs la beauté qui les tente ſans avoir beſoin d'obtenir ſon aveu. Séduit par ce funeſte avantage je travaillois à détruire la bonne conſtitution qu'avoit rétablie en moi la nature, & à qui j'avois donné le tems de ſe bien former. Qu'on ajoute à cette diſpoſition le local de ma ſituation préſente; logé chez une jolie femme, careſſant ſon image au fond de mon cœur, la voyant ſans ceſſe dans la journée; le ſoir entouré d'objets qui me la rappellent, couché dans un lit où je ſais qu'elle a couché. Que de ſtimulans! tel lecteur qui ſe les repréſente, me regarde déja comme à demi-mort. Tout au contraire : ce qui

devoit me perdre, fut précisément ce qui me sauva, du moins pour un tems. Enivré du charme de vivre auprès d'elle, du desir ardent d'y passer mes jours, absente ou présente je voyois toujours en elle une tendre mere, une sœur chérie, une délicieuse amie, & rien de plus. Je la voyois toujours ainsi, toujours la même, & ne voyois jamais qu'elle. Son image, toujours présente à mon cœur, n'y laissoit place à nulle autre; elle étoit pour moi la seule femme qui fût au monde, & l'extrême douceur des sentimens qu'elle m'inspiroit ne laissant pas à mes sens le tems de s'éveiller pour d'autres, me garantissoit d'elle & de tout son sexe. En un mot, j'étois sage parce que je l'aimois. Sur ces effets que je rends mal, dise qui pourra de quelle espece étoit mon attachement pour elle. Pour moi, tout ce que j'en puis dire est que s'il paroît déja fort extraordinaire, dans la suite il le paroîtra beaucoup plus.

Je passois mon tems le plus agréablement du monde, occupé des choses qui me plaisoient le moins. C'étoit des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net, des recettes à transcrire; c'étoient des herbes à trier; des drogues à piler, des alambics à gouverner. Tout à traver

tout cela venoient des foules de paſſans, de mendians, de viſites de toute eſpece. Il falloit entretenir tout à la fois un ſoldat, un apothicaire, un chanoine, une belle dame, un frere lay. Je peſtois, je grommelois, je jurois, je donnois au diable toute cette maudite cohue. Pour elle qui prenoit tout en gaîté, mes fureurs la faiſoient rire aux larmes, & ce qui la faiſoit rire encore plus, étoit de me voir d'autant plus furieux que je ne pouvois moi-même m'empêcher de rire. Ces petits intervalles où j'avois le plaiſir de grogner étoient charmans, & s'il ſurvenoit un nouvel importun durant la querelle, elle en ſavoit encore tirer parti pour l'amuſement en prolongeant malicieuſement la viſite, & me jettant des coups-d'œil pour leſquels je l'aurois volontiers battue. Elle avoit peine à s'abſtenir d'éclater en me voyant contraint & retenu par la bienſéance lui faire des yeux de poſſédé, tandis qu'au fond de mon cœur, & même en dépit de moi, je trouvois cela très-comique.

Tout cela, ſans me plaire en ſoi, m'amuſoit pourtant, parce qu'il faiſoit partie d'une maniere d'être qui m'étoit charmante. Rien de ce qui ſe faiſoit autour de moi, rien de tout ce qu'on me

faiſoit faire, n'étoit ſelon mon goût, mais tout étoit ſelon mon cœur. Je crois que je ſerois parvenu à aimer la médecine, ſi mon dégoût pour elle n'eût fourni des ſcènes folâtres qui nous égayoient ſans ceſſe : c'eſt peut-être la premiere fois que cet art a produit un pareil effet. Je prétendois connoître à l'odeur un livre de médecine, & ce qu'il y a de plaiſant, eſt que je m'y trompois rarement. Elle me faiſoit goûter des plus déteſtables drogues. J'avois beau fuir ou vouloir me défendre; malgré ma réſiſtance & mes horribles grimaces, malgré moi & mes dents; quand je voyois ces jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche, il falloit finir par l'ouvrir & ſucer. Quand tout ſon petit ménage étoit raſſemblé dans la même chambre, à nous entendre courir & crier au milieu des éclats de rire, on eût cru qu'on y jouoit quelque farce, & non pas qu'on y faiſoit de l'opiate ou de l'élixir.

Mon tems ne ſe paſſoit pourtant pas tout entier à ces poliſſonneries. J'avois trouvé quelques livres dans la chambre que j'occupois : le Spectateur, Puffendorff, St Evremond, la Henriade. Quoique je n'euſſe plus mon ancienne fureur

de lecture, par désœuvrement je lisois un peu de tout cela. Le Spectateur surtout me plût beaucoup & me fit du bien. M. L'abbé de *Gouvon* m'avoit appris à lire moins avidement & avec plus de réflexion; la lecture me profitoit mieux. Je m'accoutumois à réfléchir sur l'élocution, sur les constructions élégantes; je m'exerçois à discerner le françois pur de mes idiomes provinciaux. Par exemple, je fus corrigé d'une faute d'orthographe que je faisois avec tous nos Genevois par ces deux vers de la Henriade.

Soit qu'un ancien respect pour le sang de leurs maîtres,
Parlât encore pour lui dans le cœur de ces traîtres :

Ce mot *parlât* qui me frappa, m'apprit qu'il falloit un *t* à la troisieme personne du subjonctif; au lieu qu'auparavant je l'écrivois & prononçois *parla*, comme le présent de l'indicatif.

Quelquefois je causois avec Maman de mes lectures; quelquefois je lisois auprès d'elle; j'y prenois grand plaisir; je m'exerçois à bien lire, & cela me fut utile aussi. J'ai dit qu'elle avoit l'esprit orné. Il étoit alors dans toute sa fleur. Plusieurs gens de lettres s'étoient empressés à lui plaire, & lui avoient appris

à juger des ouvrages d'esprit. Elle avoit, si je puis parler ainsi, le goût un peu protestant; elle ne parloit que de Bayle & faisoit grand cas de St Evremond, qui depuis long-tems étoit mort en France. Mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne connût la bonne littérature & qu'elle n'en parlât fort bien. Elle avoit été élevée dans des sociétés choisies, & venue en Savoye encore jeune, elle avoit perdu dans le commerce charmant de la noblesse du pays ce ton maniéré du pays de Vaud où les femmes prennent le bel esprit pour l'esprit du monde, & ne savent parler que par épigrammes.

Quoiqu'elle n'eût vu la Cour qu'en passant, elle y avoit jetté un coup-d'œil rapide qui lui avoit suffi pour la connoître. Elle s'y conserva toujours des amis, & malgré de secrettes jalousies, malgré les murmures qu'excitoient sa conduite & ses dettes, elle n'a jamais perdu sa pension. Elle avoit l'expérience du monde, & l'esprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience. C'étoit le sujet favori de ses conversations, & c'étoit précisément, vu mes idées chimériques, la sorte d'instruction dont j'avois le plus grand besoin. Nous lisions ensemble la

Bruyere : il lui plaisoit plus que la Rochefoucault, livre triste & désolant, principalement dans la jeunesse où l'on n'aime pas à voir l'homme comme il est. Quand elle moralisoit, elle se perdoit quelquefois un peu dans les espaces; mais en lui baisant de tems en tems la bouche ou les mains je prenois patience, & ses longueurs ne m'ennuyoient pas.

Cette vie étoit trop douce pour pouvoir durer. Je le sentois & l'inquiétude de la voir finir étoit la seule chose qui en troubloit la jouissance. Tout en folâtrant Maman m'étudioit, m'observoit, m'interrogeoit, & bâtissoit pour ma fortune force projets dont je me serois bien passé. Heureusement ce n'étoit pas le tout de connoître mes penchans, mes goûts, mes petits talens, il falloit trouver ou faire naître les occasions d'en tirer parti, & tout cela n'étoit pas l'affaire d'un jour. Les préjugés même qu'avoit conçus la pauvre femme en faveur de mon mérite reculoient les momens de le mettre en œuvre, en la rendant plus difficile sur le choix des moyens; enfin tout alloit au gré de mes desirs, grace à la bonne opinion qu'elle avoit de moi; mais il en fallut rabattre, &

dès-lors, adieu la tranquillité. Un de ſes parens appellé M. d'*Aubonne* la vint voir. C'étoit un homme de beaucoup d'eſprit, intrigant, génie à projets comme elle, mais qui ne s'y ruinoit pas, une eſpece d'avanturier. Il venoit de propoſer au Cardinal de Fleury un plan de lotterie très-compoſée, qui n'avoit pas été goûté. Il alloit le propoſer à la Cour de Turin où il fut adopté & mis en exécution. Il s'arrêta quelque tems à Annecy & y devint amoureux de Madame l'Intendante, qui étoit une perſonne fort aimable, fort de mon goût, & la ſeule que je viſſe avec plaiſir chez Maman. M. d'*Aubonne* me vit, ſa parente lui parla de moi, il ſe chargea de m'examiner, de voir à quoi j'étois propre, & s'il me trouvoit de l'étoffe, de chercher à me placer.

Madame de *Warens* m'envoya chez lui deux ou trois matins de ſuite, ſous prétexte de quelque commiſſion & ſans me prévenir de rien. Il s'y prit très-bien pour me faire jaſer, ſe familiariſa avec moi, me mit à mon aiſe autant qu'il étoit poſſible, me parla de niaiſeries & de toutes ſortes de ſujets. Le tout ſans paroître m'obſerver, ſans la moindre affec-

tation, & comme ſi, ſe plaiſant avec moi, il eût voulu converſer ſans gêne. J'étois enchanté de lui. Le réſultat de ſes obſervations fut que malgré ce que promettoient mon extérieur & ma phyſionomie animée, j'étois, ſinon tout à fait inepte, au moins un garçon de peu d'eſprit, ſans idées, preſque ſans acquis, très-borné en un mot à tous égards, & que l'honneur de devenir quelque jour Curé de village étoit la plus haute fortune à laquelle je duſſe aſpirer. Tel fut le compte qu'il rendit de moi à Madame de *Warens*. Ce fut la ſeconde ou troiſieme fois que je fus ainſi jugé; ce ne fut pas la derniere, & l'arrêt de M. *Maſſeron* a ſouvent été confirmé.

La cauſe de ces jugemens tient trop à mon caractere, pour n'avoir pas ici beſoin d'explication: car en conſcience, on ſent bien que je ne puis ſincérement y ſouſcrire, & qu'avec toute l'impartialité poſſible, quoiqu'aient pu dire Mrs. *Maſſeron*, d'*Aubonne*, & beaucoup d'autres, je ne les ſaurois prendre au mot.

Deux choſes preſque inalliables s'uniſſent en moi ſans que j'en puiſſe concevoir la maniere. Un tempérament très-

ardent,

ardent, des paſſions vives, impétueuſes, & des idées lentes à naître, embarraſſées, & qui ne ſe préſentent jamais qu'après-coup. On diroit que mon cœur & mon eſprit n'appartiennent pas au même individu. Le ſentiment plus prompt que l'éclair vient remplir mon ame, mais au lieu de m'éclairer il me brûle & m'éblouit. Je ſens tout & je ne vois rien. Je ſuis emporté, mais ſtupide; il faut que je ſois de ſang-froid pour penſer. Ce qu'il y a d'étonnant eſt que j'ai cependant le tact aſſez ſûr, de la pénétration, de la fineſſe même, pourvu qu'on m'attende: je fais d'excellens impromptus à loiſir; mais ſur le tems je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferois une fort jolie converſation par la poſte, comme on dit que les Eſpagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait d'un Duc de Savoye qui ſe retourna, faiſant route, pour crier; *à votre gorge, marchand de Paris*, je dis, me voilà.

Cette lenteur de penſer jointe à cette vivacité de ſentir, je ne l'ai pas ſeulement dans la converſation, je l'ai même ſeul & quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent

ſourdement ; elles y fermentent juſqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations ; & au milieu de toute cette émotion je ne vois rien nettement ; je ne ſaurois écrire un ſeul mot, il faut que j'attende. Inſenſiblement ce grand mouvement s'appaiſe, ce cahos ſe débrouille ; chaque choſe vient ſe mettre à ſa place, mais lentement & après une longue & confuſe agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'opera en Italie ? Dans les changemens de ſcene il regne ſur ces grands théâtres un déſordre déſagréable, & qui dure aſſez long-temps : toutes les décorations ſont entremêlées ; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine ; on croit que tout va renverſer. Cependant peu-à-peu tout s'arrange, rien ne manque, & l'on eſt tout ſurpris de voir ſuccéder à ce long tumulte un ſpectacle raviſſant. Cette manœuvre eſt à-peu-près celle qui ſe fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avois ſu premierement attendre, & puis rendre dans leur beauté les choſes qui s'y ſont ainſi peintes, peu d'Auteurs m'auroient ſurpaſſé.

De-là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuſcrits raturés,

barbouillés, mêlés, indéchiffrables, atteftent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu tranfcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la preffe. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table & de mon papier : c'eft à la promenade au milieu des rochers & des bois, c'eft la nuit dans mon lit & durant mes infomnies que j'écris dans mon cerveau, l'on peut juger avec quelle lenteur, furtout pour un homme abfolument dépourvu de mémoire verbale, & qui de la vie n'a pu retenir fix vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée & retournée cinq ou fix nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être mife fur le papier. De-là vient encore que je réuffis mieux aux ouvrages qui demandent du travail, qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légéreté, comme les lettres; genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, & dont l'occupation me met au fupplice. Je n'écris point de lettres fur les moindres fujets qui ne me coûtent des heures de fatigue, ou fi je veux écrire de fuite ce qui me vient, je ne fais ni commencer ni finir, ma lettre eft un long & confus verbiage; à peine m'entend-on quand on la lit.

Non-ſeulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent même à recevoir. J'ai étudié les hommes & je me crois aſſez bon obſervateur. Cependant je ne ſais rien voir de ce que je vois ; je ne vois bien que ce que je me rappelle, & je n'ai de l'eſprit que dans mes ſouvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui ſe paſſe en ma préſence, je ne ſens rien, je ne pénetre rien. Le ſigne extérieur eſt tout ce qui me frappe. Mais enſuite tout cela me revient : je me rappelle le lieu, le tems, le ton, le regard, le geſte, la circonſtance, rien ne m'échappe. Alors ſur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a penſé, & il eſt rare que je me trompe.

Si peu maître de mon eſprit ſeul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la converſation, où, pour parler à propos, il faut penſer à la fois & ſur le champ à mille choſes. La ſeule idée de tant de convenances dont je ſuis ſûr d'oublier au moins quelqu'une, ſuffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on oſe parler dans un cercle : car à chaque mot il faudroit paſſer en revue tous les gens qui ſont là : il faudroit connoître tous leurs caracteres, ſavoir leurs hiſtoires, pour être ſûr de ne rien dire qui puiſſe offenſer quel-

qu'un. Là-deſſus ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : ſachant mieux ce qu'il faut taire, ils ſont plus ſurs de ce qu'ils diſent : encore leur échappe-t-il ſouvent des balourdiſes. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues ! Il lui eſt preſque impoſſible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête il y a un autre inconvénient que je trouve pire ; la néceſſité de parler toujours. Quand on vous parle, il faut répondre, & ſi l'on ne dit mot, il faut relever la converſation. Cette inſupportable contrainte m'eût ſeule dégoûté de la ſociété. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler ſur le champ & toujours. Je ne ſais ſi ceci tient à ma mortelle averſion pour tout aſſujettiſſement ; mais c'eſt aſſez qu'il faille abſolument que je parle pour que je diſe une ſottiſe infailliblement.

Ce qu'il y a de plus fatal eſt qu'au lieu de ſavoir me taire quand je n'ai rien à dire, c'eſt alors que pour payer plutôt ma dette j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement des paroles ſans idées, trop heureux quand elles ne ſignifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie, je manque rarement de la montrer.

Je crois que voilà de quoi faire aſſez comprendre comment n'étant pas un ſot, j'ai cependant ſouvent paſſé pour l'être, même chez des gens en état de bien juger : d'autant plus malheureux que ma phyſionomie & mes yeux promettent davantage, & que cette attente fruſtrée rend plus choquante aux autres ma ſtupidité. Ce détail qu'une occaſion particuliere a fait naître n'eſt pas inutile à ce qui doit ſuivre. Il contient la clef de bien des choſes extraordinaires qu'on m'a vu faire, & qu'on attribue à une humeur ſauvage que je n'ai point. J'aimerois la ſociété comme un autre, ſi je n'étois ſûr de m'y montrer non-ſeulement à mon déſavantage, mais tout autre que je ne ſuis. Le parti que j'ai pris d'écrire & de me cacher eſt préciſément celui qui me convenoit. Moi préſent on n'auroit jamais ſu ce que je valois, on ne l'auroit pas ſoupçonné même ; & c'eſt ce qui eſt arrivé à Madame *Dupin*, quoique femme d'eſprit, & quoique j'aye vécu dans ſa maiſon pluſieurs années. Elle me l'a dit bien des fois elle-même depuis ce tems-là. Au reſte tout ceci ſouffre de certaines exceptions, & j'y reviendrai dans la ſuite.

La meſure de mes talens ainſi fixée,

l'état qui me convenoit ainsi désigné, il ne fut plus question pour la seconde fois que de remplir ma vocation. La difficulté fut que je n'avois pas fait mes études & que je ne savois pas même assez de latin pour être Prêtre. Madame de *Warens* imagina de me faire instruire au séminaire pendant quelque tems. Elle en parla au supérieur; c'étoit un lazariste appellé M. *Gros*, bon petit homme à moitié borgne, maigre, grison, le plus spirituel & le moins pédant lazariste que j'aye connu; ce qui n'est pas beaucoup dire, à la vérité.

Il venoit quelquefois chez Maman qui l'accueilloit, le caressoit, l'agaçoit même, & se faisoit quelquefois lacer par lui, emploi dont il se chargeoit assez volontiers. Tandis qu'il étoit en fonction, elle couroit par la chambre de côté & d'autre, faisant tantôt ceci tantôt cela. Tiré par le lacet, Monsieur le supérieur suivoit en grondant, & disant à tout moment; mais Madame, tenez-vous donc. Cela faisoit un sujet assez pittoresque.

M. *Gros* se prêta de bon cœur au projet de Maman. Il se contenta d'une pension très modique, & se chargea de l'instruction. Il ne fut question que du consentement de l'Evêque, qui non-seu-

lement l'accorda, mais qui voulut payer la penſion. Il permit auſſi que je reſtaſſe en habit laïque, juſqu'à ce qu'on pût juger par un eſſai du ſuccès qu'on devoit eſpérer.

Quel changement! Il fallut m'y ſoumettre. J'allai au ſéminaire comme j'aurois été au ſupplice. La triſte maiſon qu'un ſéminaire; ſur-tout pour qui ſort de celle d'une aimable femme. J'y portois un ſeul livre que j'avois prié Maman de me prêter, & qui me fut d'une grande reſſource. On ne devinera pas quelle ſorte de livre c'étoit: un livre de muſique. Parmi les talens qu'elle avoit cultivés, la muſique n'avoit pas été oubliée. Elle avoit de la voix, chantoit paſſablement & jouoit un peu du clavecin. Elle avoit eu la complaiſance de me donner quelques leçons de chant, & il fallut commencer de loin, car à peine ſavois-je la muſique de nos pſeaumes. Huit ou dix leçons de femme & fort interrompues, loin de me mettre en état de ſolfier ne m'apprirent pas le quart des ſignes de la muſique. Cependant j'avois une telle paſſion pour cet art, que je voulus eſſayer de m'exercer ſeul. Le livre que j'emportai n'étoit pas même des plus faciles; c'étoient les cantates de

Clerambault. On concevra quelle fut mon application & mon obstination, quand je dirai que sans connoître ni transposition ni quantité, je parvins à déchiffrer & chanter sans faute le premier récitatif & le premier air de la cantate d'*Alphée & Arétuse*; & il est vrai que cet air est scandé si juste, qu'il ne faut que réciter les vers avec leur mesure, pour y mettre celle de l'air.

Il y avoit au séminaire un maudit lazariste qui m'entreprit & qui me fit prendre en horreur le latin qu'il vouloit m'enseigner. Il avoit des cheveux plats, gras & noirs, un visage de pain d'épice, une voix de buffle, un regard de chat-huant, des crins de sanglier au lieu de barbe; son sourire étoit sardonique; ses membres jouoient comme les poulies d'un manequin : j'ai oublié son odieux nom; mais sa figure effrayante & doucereuse m'est bien restée, & j'ai peine à me la rappeller sans frémir. Je crois le rencontrer encore dans les corridors, avançant gracieusement son crasseux bonnet quarré pour me faire signe d'entrer dans sa chambre, plus affreuse pour moi qu'un cachot. Qu'on juge du contraste d'un pareil

maître pour le diſciple d'un Abbé de Cour !

Si j'étois reſté deux mois à la merci de ce monſtre, je ſuis perſuadé que ma tête n'y auroit pas réſiſté. Mais le bon M. *Gros* qui s'apperçut que j'étois triſte, que je ne mangeois pas, que je maigriſſois, devina le ſujet de mon chagrin ; cela n'étoit pas difficile. Il m'ôta des griffes de ma bête, & par un autre contraſte encore plus marqué me remit au plus doux des hommes. C'étoit un jeune abbé Faucigneran, appellé M. *Gâtier* qui faiſoit ſon ſéminaire & qui par complaiſance pour M. *Gros*, & je crois, par humanité, vouloit bien prendre ſur ſes études le tems qu'il donnoit à diriger les miennes. Je n'ai jamais vu de phyſionomie plus touchante que celle de M. *Gâtier*. Il étoit blond & ſa barbe tiroit ſur le roux. Il avoit le maintien ordinaire aux gens de ſa province, qui ſous une figure épaiſſe cachent tous beaucoup d'eſprit ; mais ce qui ſe marquoit vraiment en lui étoit une ame ſenſible, affectueuſe, aimante. Il y avoit dans ſes grands yeux bleus un mélange de douceur, de tendreſſe & de triſteſſe, qui faiſoit qu'on ne

pouvoit le voir ſans s'intéreſſer à lui. Aux regards, au ton de ce pauvre jeune homme, on eût dit qu'il prévoyoit ſa deſtinée, & qu'il ſe ſentoit né pour être malheureux.

Son caractere ne démentoit point ſa phyſionomie. Plein de patience & de complaiſance, il ſembloit plutôt étudier avec moi que m'inſtruire. Il n'en falloit pas tant pour me le faire aimer, ſon prédéceſſeur avoit rendu cela très-facile. Cependant malgré tous le tems qu'il me donnoit, malgré toute la bonne volonté que nous y mettions l'un & l'autre, & quoiqu'il s'y prît très-bien, j'avançai peu en travaillant beaucoup. Il eſt ſingulier qu'avec aſſez de conception je n'ai jamais pu rien apprendre avec des maîtres, excepté mon pere & M. *Lambercier*. Le peu que je ſais de plus, je l'ai appris ſeul, comme on verra ci-après. Mon eſprit impatient de toute eſpece de joug ne peut s'aſſervir à la loi du moment. La crainte même de ne pas apprendre m'empêche d'être attentif. De peur d'impatienter celui qui me parle, je feins d'entendre; il va en avant & je n'entends rien. Mon eſprit veut marcher à ſon heure, il ne peut ſe ſoumettre à celle d'autrui.

Le tems des ordinations étant venu, M. *Gâtier* s'en retourna diacre dans sa province. Il emporta mes regrets, mon attachement, ma reconnoissance. Je fis pour lui des vœux qui n'ont pas été plus exaucés que ceux que j'ai faits pour moi-même. Quelques années après j'appris qu'étant vicaire dans une paroisse il avoit fait un enfant à une fille, la seule dont avec un cœur très-tendre il eût jamais été amoureux. Ce fut un scandale effroyable dans un diocèse administré très-sévérement. Les Prêtres, en bonne regle, ne doivent faire des enfans qu'à des femmes mariées. Pour avoir manqué à cette loi de convenance il fut mis en prison, diffamé, chassé. Je ne sais s'il aura pu dans la suite rétablir ses affaires; mais le sentiment de son infortune profondément gravé dans mon cœur me revint quand j'écrivis l'Emile, & réunissant M. *Gâtier* avec M. *Gaime*, je fis de ces deux dignes Prêtres l'original du vicaire Savoyard. Je me flatte que l'imitation n'a pas déshonoré ses modeles.

Pendant que j'étois au séminaire, M. d'*Aubonne* fut obligé de quitter Annecy. M***. s'avisa de trouver mauvais qu'il fît l'amour à sa femme. C'étoit

ſaire comme le chien du jardinier ; car quoique Madame * * *. fût aimable, il vivoit fort mal avec elle : & la traitoit ſi brutalement qu'il fut queſtion de ſéparation. M * * *. étoit un vilain homme, noir comme une taupe, fripon comme une chouette, & qui à force de vexations, finit par ſe faire chaſſer lui-même. On dit que les Provençaux ſe vengent de leurs ennemis par des chanſons ; M. d'*Aubonne* ſe vengea du ſien par une comédie : il envoya cette piece à Madame de *Warens* qui me la fit voir. Elle me plut & me fit naître la fantaiſie d'en faire une pour eſſayer ſi j'étois en effet auſſi bête que l'auteur l'avoit prononcé : mais ce ne fut qu'à Chambéri que j'exécutai ce projet en écrivant l'*amant de lui-même*. Ainſi quand j'ai dit dans la préface de cette piece que je l'avois écrite à dix-huit ans, j'ai menti de quelques années.

C'eſt à-peu-près à ce tems-ci que ſe rapporte un événement peu important en lui-même, mais qui a eu pour moi des ſuites, & qui a fait du bruit dans le monde quand je l'avois oublié. Toutes les ſemaines j'avois une fois la permiſſion de ſortir ; je n'ai pas beſoin de dire quel uſage j'en faiſois. Un dimanche

que j'étois chez Maman, le feu prit à un bâtiment des Cordeliers attenant à la maiſon qu'elle occupoit. Ce bâtiment où étoit leur four étoit plein juſqu'au comble de faſcines ſeches. Tout fut embrâſé en très-peu de tems. La maiſon étoit en grand péril & couverte par les flammes que le vent y portoit. On ſe mit en devoir de déménager en hâte & de porter les meubles dans le jardin, qui étoit vis-à-vis mes anciennes fenêtres & au-delà du ruiſſeau dont j'ai parlé. J'étois ſi troublé que je jettois indifféremment par la fenêtre tout ce qui me tomboit ſous la main, juſqu'à un gros mortier de pierre qu'en tout autre tems j'aurois eu peine à ſoulever: j'étois prêt à y jetter de même une grande glace, ſi quelqu'un ne m'eût retenu. Le bon Evêque qui étoit venu voir Maman ce jour-là ne reſta pas, non plus, oiſif. Il l'emmena dans le jardin où il ſe mit en prieres avec elle & tous ceux qui étoient là, en ſorte qu'arrivant quelque tems après je vis tout le monde à genoux & m'y mis comme les autres. Durant la priere du ſaint homme le vent changea, mais ſi bruſquement & ſi à propos que les flammes qui couvroient la maiſon & entroient déjà par les

fenêtres furent portées de l'autre côté de la cour, & la maison n'eut aucun mal. Deux ans après, M. de *Bernex* étant mort, les Antonins, ses anciens confreres, commencerent à recueillir les pieces qui pouvoient servir à sa béatification. A la priere du P. *Boudet* je joignis à ces pieces une attestation du fait que je viens de rapporter, en quoi je fis bien; mais en quoi je fis mal, ce fut de donner ce fait pour un miracle. J'avois vu l'Evêque en priere, & durant sa priere j'avois vu le vent changer, & même très-à propos : voilà ce que je pouvois dire & certifier : mais qu'une de ces deux choses fût la cause de l'autre, voilà ce que je ne devois pas attester, parce que je ne pouvois le savoir. Cependant autant que je puis me rappeller mes idées, alors sincérement catholique, j'étois de bonne foi. L'amour du merveilleux si naturel au cœur humain, ma vénération pour ce vertueux Prélat, l'orgueil secret d'avoir peut-être contribué moi-même au miracle, aiderent à me séduire, & ce qu'il y a de sûr est que si ce miracle eût été l'effet des plus ardentes prieres, j'aurois bien pu m'en attribuer ma part.

Plus de trente ans après, lorsque

j'eus publié les *Lettres de la montagne*, M. *Fréron* déterra ce certificat, je ne ſais comment, & en fit uſage dans ſes feuilles. Il faut avouer que la découverte étoit heureuſe & l'à-propos me parut à moi-même très-plaiſant.

J'étois deſtiné à être le rebut de tous les états. Quoique M. *Gâtier* eût rendu de mes progrès le compte le moins défavorable qu'il lui fut poſſible, on voyoit qu'ils n'étoient pas proportionnés à mon travail, & cela n'étoit pas encourageant pour me faire pouſſer mes études. Auſſi l'Evêque & le Supérieur ſe rebuterent-ils, & on me rendit à Madame de *Warens* comme un ſujet qui n'étoit pas même bon pour être prêtre; au reſte aſſez bon garçon, diſoit-on, & point vicieux; ce qui fit que malgré tant de préjugés rebutans ſur mon compte, elle ne m'abandonna pas.

Je rapportai chez elle en triomphe ſon livre de muſique dont j'avois tiré ſi bon parti. Mon air d'Alphée & Aréthuſe étoit à-peu-près tout ce que j'avois appris au ſéminaire. Mon goût marqué pour cet art lui fit naître la penſée de me faire muſicien. L'occaſion étoit commode. On faiſoit chez elle au moins une fois la ſemaine de la muſique, &

le maître de musique de la cathédrale qui dirigeoit ce petit concert venoit la voir très-souvent. C'étoit un Parisien nommé M. le *Maître*, bon compositeur, fort vif, fort gai, jeune encore, assez bien fait, peu d'esprit, mais au demeurant très-bon homme. Maman me fit faire sa connoissance ; je m'attachois à lui, je ne lui déplaisois pas : on parla de pension ; l'on en convint. Bref, j'entrai chez lui, & j'y passai l'hiver d'autant plus agréablement que la maîtrise n'étant qu'à vingt pas de la maison de Maman, nous étions chez elle en un moment, & nous y soupions très-souvent ensemble.

On jugera bien que la vie de la maîtrise toujours chantante & gaie, avec les musiciens & les enfans de chœur, me plaisoit plus que celle du séminaire avec les peres de St. Lazare. Cependant cette vie, pour être plus libre, n'en étoit pas moins égale & réglée. J'étois fait pour aimer l'indépendance & pour n'en abuser jamais. Durant six mois entiers, je ne sortis pas une seule fois que pour aller chez Maman ou à l'église, & je n'en fus pas même tenté. Cet intervalle est un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme, & que je me suis rap-

pellés avec le plus de plaiſir. Dans les ſituations diverſes où je me ſuis trouvé, quelques-uns ont été marqués par un tel ſentiment de bien-être, qu'en les remémorant j'en ſuis affecté comme ſi j'y étois encore. Non-ſeulement je me rappelle les tems, les lieux, les perſonnes, mais tous les objets environnans la température de l'air, ſon odeur, ſa couleur, une certaine impreſſion locale qui ne s'eſt fait ſentir que là, & dont le ſouvenir vif m'y tranſporte de nouveau. Par exemple, tout ce qu'on répétoit à la maîtriſe, tout ce qu'on chantoit au chœur, tout ce qu'on y faiſoit, le bel & noble habit des Chanoines, les chaſubles des Prêtres, les mitres des chantres, la figure des muſiciens, un vieux charpentier boiteux qui jouoit de la contrebaſſe, un petit abbé blondin qui jouoit du violon, le lambeau de ſoutane qu'après avoir poſé ſon épée, M. le *Maître* endoſſoit par-deſſus ſon habit laïque, & le beau ſurplis fin dont il en couvroit les loques pour aller au chœur : l'orgueil avec lequel j'allois, tenant ma petite flûte à bec m'établir dans l'orcheſtre à la tribune, pour un petit bout de récit que M. le *Maître* avoit fait exprès pour moi : le bon dîné

qui nous attendoit ensuite, le bon appétit qu'on y portoit; ce concours d'objets vivement retracé m'a cent fois charmé dans ma mémoire, autant & plus que dans la réalité. J'ai gardé toujours une affection tendre pour un certain air du *Conditor alme syderum* qui marche par jambes; parce qu'un dimanche de l'Avent j'entendis de mon lit chanter cette hymne avant le jour sur le perron de la cathédrale, selon un rite de cette Eglise-là. Mlle. *Merceret*, femme-de-chambre de Maman, savoit un peu de musique : je n'oublierai jamais un petit motet *afferte* que M. le Maître me fit chanter avec elle & que sa maîtresse écoutoit avec tant de plaisir. Enfin tout jusqu'à la bonne servante *Perrine* qui étoit si bonne fille & que les enfans de chœur faisoient tant endêver, tout dans les souvenirs de ces tems de bonheur & d'innocence revient souvent me ravir & m'attrister.

Je vivois à Annecy depuis près d'un an sans le moindre reproche; tout le monde étoit content de moi. Depuis mon départ de Turin je n'avois point fait de sottise, & je n'en fis point tant que je fus sous les yeux de Maman. Elle me conduisoit, & me conduisoit tou-

jours bien; mon attachement pour elle étoit devenu ma ſeule paſſion, & ce qui prouve que ce n'étoit pas une paſſion folle c'eſt que mon cœur formoit ma raiſon. Il eſt vrai qu'un ſeul ſentiment abſorbant pour ainſi dire toutes mes facultés, me mettoit hors d'état de rien apprendre; pas même la muſique, bien que j'y fiſſe tous mes efforts. Mais il n'y avoit point de ma faute; la bonne volonté y étoit toute entiere, l'aſſiduité y étoit. J'étois diſtrait, rêveur, je ſoupirois; qu'y pouvois-je faire? Il ne manquoit à mes progrès rien qui dépendît de moi; mais pour que je fiſſe de nouvelles folies, il ne falloit qu'un ſujet qui vînt me les inſpirer. Ce ſujet ſe préſenta; le haſard arrangea les choſes, & comme on verra dans la ſuite, ma mauvaiſe tête en tira parti.

Un ſoir du mois de Février qu'il faiſoit bien froid, comme nous étions tous autour du feu, nous entendîmes frapper a la porte de la rue. *Perrine* prend ſa lenterne, deſcend, ouvre: un jeune homme entre avec elle, monte, ſe préſente d'un air aiſé, & fait à M. le *Maître* un compliment court & bien tourné, ſe donnant pour un muſicien françois que le mauvais état de ſes finances for-

çoit de vicarier pour paſſer ſon chemin. A ce mot de muſicien françois le cœur treſſaillit au bon le *Maître* ; il aimoit paſſionnément ſon pays & ſon art. Il accueillit le jeune paſſager, lui offrit le gîte dont il paroiſſoit avoir grand beſoin & qu'il accepta ſans beaucoup de façon. Je l'examinai tandis qu'il ſe chauffoit & qu'il jaſoit en attendant le ſoupé. Il étoit court de ſtature mais large de quarrure; il avoit je ne ſais quoi de contrefait dans ſa taille ſans aucune difformité particuliere; c'étoit pour ainſi dire un boſſu à épaules plattes, mais je crois qu'il boitoit un peu. Il avoit un habit noir plutôt uſé que vieux, & qui tomboit par pieces, une chemiſe très fine & très-ſale, de belles manchettes d'effilé, des guêtres dans chacune deſquelles il auroit mis ſes deux jambes, & pour ſe garantir de la neige un petit chapeau à porter ſous le bras. Dans ce comique équipage il y avoit pourtant quelque choſe de noble que ſon maintien ne démentoit pas ; ſa phyſionomie avoit de la fineſſe & de l'agrément, il parloit facilement & bien, mais très-peu modeſtement. Tout marquoit en lui un jeune débauché qui avoit eu de l'éducation & qui n'alloit pas gueuſant comme un

gueux, mais comme un fou. Il nous dit qu'il s'appelloit *Venture de Villeneuve*, qu'il venoit de Paris, qu'il s'étoit égaré dans ſa route, & oubliant un peu ſon rôle de muſicien, il ajouta qu'il alloit à Grenoble voir un parent qu'il avoit dans le Parlement.

Pendant le ſoupé on parla de muſique, & il en parla bien. Il connoiſſoit tous les grands virtuoſes, tous les ouvrages célebres, tous les acteurs, toutes les actrices, toutes les jolies femmes, tous les grands ſeigneurs. Sur tout ce qu'on diſoit il paroiſſoit au fait; mais à peine un ſujet étoit-il entamé qu'il brouilloit l'entretien par quelque poliſſonnerie qui faiſoit rire & oublier ce qu'on avoit dit. C'étoit un ſamedi; il y avoit le lendemain muſique à la cathédrale. M. le *Maître* lui propoſe d'y chanter; *très-volontiers*; lui demande quelle eſt ſa partie? *la Haute-contre*, & il parle d'autre choſe. Avant d'aller à l'égliſe on lui offrit ſa partie à prévoir; il n'y jetta pas les yeux. Cette gaſconade ſurprit le *Maître*: vous verrez, me dit-il à l'oreille qu'il ne ſait pas une note de muſique. J'en ai grand'peur, lui répondis-je. Je les ſuivis très-inquiet. Quand on commença, le cœur me bat-

tit d'une terrible ſorce; car je m'intéreſſois beaucoup à lui.

J'eus bientôt de quoi me raſſurer. Il chanta ſes deux récits avec toute la juſteſſe & tout le goût imaginables, & qui plus eſt avec une très-jolie voix. Je n'ai gueres eu de plus agréable ſurpriſe. Après la meſſe M. *Venture* reçut des complimens à perte de vue des chanoines & des muſiciens, auxquels il répondoit en poliſſonnant, mais toujours avec beaucoup de grace. M. le *Maître* l'embraſſa de bon cœur; j'en fis autant: il vit que j'étois bien aiſe, & cela parut lui faire plaiſir.

On conviendra je m'aſſure, qu'après m'être engoué de M. *Bâcle*, qui tout compté n'étoit qu'un manan, je pouvois m'engouer de M. *Venture* qui avoit de l'éducation, des talens, de l'eſprit, de l'uſage du monde, & qui pouvoit paſſer pour un aimable débauché. C'eſt auſſi ce qui m'arriva, & ce qui ſeroit arrivé, je penſe, à tout autre jeune homme à ma place, d'autant plus facilement encore qu'il auroit eu un meilleur tact pour ſentir le mérite, & un meilleur goût pour s'y attacher: car *Venture* en avoit, ſans contredit, & il en avoit ſur-tout un bien rare à ſon âge,

celui de n'être point preſſé de montrer ſon acquis. Il eſt vrai qu'il ſe vantoit de beaucoup de choſes qu'il ne ſavoit point; mais pour celles qu'il ſavoit & qui étoient en aſſez grand nombre, il n'en diſoit rien : il attendoit l'occaſion de les montrer; il s'en prévaloit alors ſans empreſſement, & cela faiſoit le plus grand effet. Comme il s'arretoit après chaque choſe ſans parler du reſte, on ne ſavoit plus quand il auroit tout montré. Badin, folâtre, inépuiſable, ſéduiſant dans la converſation, ſouriant toujours & ne riant jamais, il diſoit du ton le plus élégant les choſes les plus groſſieres & les faiſoit paſſer. Les femmes mêmes les plus modeſtes s'étonnoient de ce qu'elles enduroient de lui. Elles avoient beau ſentir qu'il falloit ſe fâcher, elles n'en avoient pas la force. Il ne lui falloit que des filles perdues, & je ne crois pas qu'il fût fait pour avoir des bonnes fortunes, mais il étoit fait pour mettre un agrément infini dans la ſociété des gens qui en avoient. Il étoit difficile qu'avec tant de talens agréables, dans un pays où l'on s'y connoît & où on les aime, il reſtât borné long-tems à la ſphere des muſiciens.

Mon goût pour M. *Venture*, plus raiſonnable

ſonnable dans ſa cauſe, fut auſſi moins extravagant dans ſes effets, quoique plus vif & plus durable que celui que j'avois pris pour M. *Bâcle*. J'aimois à le voir, à l'entendre, tout ce qu'il faiſoit me paroiſſoit charmant, tout ce qu'il diſoit me ſembloit des oracles : mais mon engouement n'alloit point juſqu'à ne pouvoir me ſéparer de lui. J'avois à mon voiſinage un bon préſervatif contre cet excès. D'ailleurs trouvant ſes maximes très-bonnes pour lui, je ſentois qu'elles n'étoient pas à mon uſage ; il me falloit une autre ſorte de volupté dont il n'avoit pas l'idée, & dont je n'oſois même lui parler, bien ſûr qu'il ſe ſeroit moqué de moi. Cependant j'aurois voulu allier cet attachement avec celui qui me dominoit. J'en parlois à Maman avec tranſport ; le *Maître* lui en parloit avec éloges. Elle conſentit qu'on le lui amenât : mais cette entrevue ne réuſſit point du tout : il la trouva précieuſe ; elle le trouva libertin, & s'alarmant pour moi d'une auſſi mauvaiſe connoiſſance, non-ſeulement elle me défendit de le lui ramener, mais elle me peignit ſi fortement les dangers que je courois avec ce jeune homme, que je devins un peu plus circonſpect à m'y

livrer, & très-heureusement pour mes mœurs & pour ma tête, nous fûmes bientôt séparés.

M. le *Maître* avoit les goûts de son art; il aimoit le vin. A table, cependant il étoit sobre; mais en travaillant dans son cabinet il falloit qu'il bût. Sa servante le savoit si bien que sitôt qu'il préparoit son papier pour composer & qu'il prenoit son violoncelle, son pot & son verre arrivoient l'instant d'après, & le pot se renouvelloit de tems à autre. Sans jamais être absolument ivre, il étoit presque toujours pris de vin, & en vérité c'étoit dommage, car c'étoit un garçon essentiellement bon, & si gai que Maman ne l'appelloit que *petit-chat*. Malheureusement il aimoit son talent, travailloit beaucoup, & buvoit de même. Cela prit sur sa santé & enfin sur son humeur; il étoit quelquefois ombrageux & facile à offenser. Incapable de grossiéreté, incapable de manquer à qui que ce fût, il n'a jamais dit une mauvaise parole, même à un de ses enfans de chœur. Mais il ne falloit pas non plus lui manquer, & cela étoit juste. Le mal étoit qu'ayant peu d'esprit il ne discernoit pas les tons & les caracteres, &

prenoit ſouvent la mouche ſur rien.

L'ancien chapitre de Geneve, où jadis tant de Princes & d'Evêques ſe faiſoient un honneur d'entrer, a perdu dans ſon exil ſon ancienne ſplendeur, mais il a conſervé ſa fierté. Pour pouvoir y être admis, il faut toujours être gentilhomme ou docteur de Sorbonne, & s'il eſt un orgueil pardonnable après celui qui ſe tire du mérite perſonnel, c'eſt celui qui ſe tire de la naiſſance. D'ailleurs tous les prêtres qui ont des laïques à leurs gages les traitent d'ordinaire avec aſſez de hauteur. C'eſt ainſi que les chanoines traitoient ſouvent le pauvre le *Maître*. Le chantre ſur-tout, appellé M. l'Abbé de *Vidonne*, qui, du reſte étoit un très-galant homme, mais trop plein de ſa nobleſſe, n'avoit pas toujours pour lui les égards que méritoient ſes talens, & l'autre n'enduroit pas volontiers ces dédains. Cette année ils eurent durant la ſemaine ſainte un démêlé plus vif qu'à l'ordinaire dans un dîné de régle que l'Evêque donnoit aux chanoines, & où le *Maître* étoit toujours invité. Le chantre lui fit quelque paſſe-droit & lui dit quelque parole dure, que celui-ci ne put digérer. Il prit ſur le champ la réſolution de s'enfuir la

nuit ſuivante, & rien ne put l'en faire démordre, quoique Madame de *Warens*, à qui il alla faire ſes adieux, n'épargnât rien pour l'appaiſer. Il ne put renoncer au plaiſir de ſe venger de ſes tyrans, en les laiſſant dans l'embarras aux fêtes de Pâques, tems où l'on avoit le plus grand beſoin de lui. Mais ce qui l'embarraſſoit lui-même, étoit ſa muſique qu'il vouloit emporter, ce qui n'étoit pas facile. Elle formoit une caiſſe aſſez groſſe & fort lourde, qui ne s'emportoit pas ſous le bras.

Maman fit ce que j'aurois fait & ce que je ferois encore à ſa place. Après bien des efforts inutiles pour le retenir, le voyant réſolu de partir comme que ce fut, elle prit le parti de l'aider en tout ce qui dépendoit d'elle. J'oſe dire qu'elle le devoit. Le *Maître* s'étoit conſacré, pour ainſi dire, à ſon ſervice. Soit en ce qui tenoit à ſon art, ſoit en ce qui tenoit à ſes ſoins, il étoit entiérement à ſes ordres, & le cœur avec lequel il les ſuivoit, donnoit à ſa complaiſance un nouveau prix. Elle ne faiſoit donc que rendre à un ami dans une occaſion eſſentielle ce qu'il faiſoit pour elle en détail depuis trois ou quatre ans; mais

elle avoit une ame qui, pour remplir de pareils devoirs, n'avoit pas besoin de songer que ç'en étoient pour elle. Elle me fit venir, m'ordonna de suivre M. le *Maître* au moins jusqu'à Lyon, & de m'attacher à lui aussi long-tems qu'il auroit besoin de moi. Elle m'a depuis avoué que le desir de m'éloigner de *Venture* étoit entré pour beaucoup dans cet arrangement. Elle consulta Claude *Anet* son fidele domestique pour le transport de la caisse. Il fut d'avis qu'au lieu de prendre à Annecy une bête de somme qui nous feroit infailliblement découvrir, il falloit, quand il seroit nuit, porter la caisse à bras jusqu'à une certaine distance, & louer ensuite un âne dans un village, pour la transporter jusqu'à Seyssel, où étant sur terres de France nous n'aurions plus rien à risquer. Cet avis fut suivi : nous partîmes le même soir à sept heures, & Maman, sous prétexte de payer ma dépense, grossit la petite bourse du pauvre petit-chat d'un surcroît qui ne lui fut pas inutile. Claude *Anet*, le jardinier & moi, portâmes la caisse comme nous pûmes jusqu'au premier village, où un âne nous relaya, & la même nuit nous nous rendîmes à Seyssel.

Je crois avoir déja remarqué qu'il y a des tems où je ſuis ſi peu ſemblable à moi-même, qu'on me prendroit pour un autre homme de caractere tout oppoſé. On en va voir un exemple. M. *Reydelet*, curé de Seyſſel, étoit chanoine de St Pierre, par conſéquent de la connoiſſance de M. le *Maître*, & l'un des hommes dont il devoit le plus ſe cacher. Mon avis fut au contraire d'aller nous préſenter à lui, & lui demander gîte ſous quelque prétexte, comme ſi nous étions là du conſentement du chapitre. Le *Maître* goûta cette idée qui rendoit ſa vengeance moqueuſe & plaiſante. Nous allâmes donc effrontément chez M. *Reydelet*, qui nous reçut tres-bien. Le *Maître* lui dit qu'il alloit à Bellay à la priere de l'Evêque diriger ſa muſique aux fêtes de Pâques, qu'il comptoit repaſſer dans peu de jours, & moi à l'appui de ce menſonge, j'en enfilai cent autres ſi naturels, que M. *Reydelet* me trouvant joli garçon, me prit en amitié & me fit mille careſſes. Nous fûmes bien régalés, bien couchés, M. *Reydelet* ne ſavoit quelle chere nous faire ; & nous nous ſéparâmes les meilleurs amis du monde, avec promeſſe de nous arrêter plus long tems

au retour. A peine pûmes-nous attendre que nous fussions seuls pour commencer nos éclats de rire, & j'avoue qu'ils me reprennent encore en y pensant; car on ne sauroit imaginer une espiéglerie mieux soutenue ni plus heureuse. Elle nous eut égayés durant toute la route, si M. le *Maître*, qui ne cessoit de boire & de battre la campagne, n'eût été attaqué deux ou trois fois d'une atteinte à laquelle il devenoit très-sujet, & qui ressembloit fort à l'épilesie. Cela me jetta dans des embarras qui m'effrayerent, & dont je pensai bientôt à me tirer comme je pourrois.

Nous allâmes à Bellay passer les fêtes de Pâques comme nous l'avions dit à M. *Reydelet*; & quoique nous n'y fussions point attendus, nous fûmes reçus du maître de musique & accueillis de tout le monde avec grand plaisir. M. le *Maître* avoit de la considération dans son art & la méritoit. Le maître de musique de Bellay se fit honneur de ses meilleurs ouvrages, & tâcha d'obtenir l'approbation d'un si bon juge : car outre que le *Maître* étoit connoisseur, il étoit équitable, point jaloux, & point flagorneur. Il étoit si supérieur à tous ces maî-

tres de muſique de province, & ils le ſentoient ſi bien eux-mêmes, qu'ils le regardoient moins comme leur confrere que comme leur chef.

Après avoir paſſé très agréablement quatre ou cinq jours à Bellay, nous en repartîmes & continuâmes notre route, ſans aucun accident que ceux dont je viens de parler. Arrivés à Lyon, nous fûmes loger à notre Dame de pitié, & en attendant la caiſſe, qu'à la faveur d'un autre menſonge nous avions embarquée ſur le Rhône par les ſoins de notre bon patron M. *Reydelet*, M. le *Maître* alla voir ſes connoiſſances, entr'autres le Pere *Caton*, cordelier, dont il ſera parlé dans la ſuite, & l'abbé *Dortan*, comte de Lyon. L'un & l'autre le reçurent bien, mais ils le trahirent, comme on verra tout-à-l'heure; ſon bonheur s'étoit épuiſé chez M. *Reydelet*.

Deux jours après notre arrivée à Lyon, comme nous paſſions dans une petite rue non loin de notre auberge, le *Maître* fut ſurpris d'une de ſes atteintes, & celle là fut ſi violente que j'en fus ſaiſi d'effroi. Je fis des cris, appellai du ſecours, nommai ſon auberge & ſuppliai qu'on l'y fît porter; puis tandis qu'on

s'aſſembloit & s'empreſſoit autour d'un homme tombé ſans ſentiment & écumant au milieu de la rue, il fut délaiſſé du ſeul ami ſur lequel il eût dû compter. Je pris l'inſtant où perſonne ne ſongeoit à moi, je tournai le coin de la rue & je diſparus. Graces au ciel j'ai fini ce troiſieme aveu pénible; s'il m'en reſtoit beaucoup de pareils à faire, j'abandonnerois le travail que j'ai commencé.

De tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent, il en eſt reſté quelques traces dans les lieux où j'ai vécu; mais ce que j'ai à dire dans le livre ſuivant eſt preſque entiérement ignoré. Ce ſont les plus grandes extravagances de ma vie, & il eſt heureux qu'elles n'aient pas plus mal fini. Mais ma tête montée au ton d'un inſtrument étranger étoit hors de ſon diapaſon; elle y revint d'elle méme, & alors je ceſſai mes folies, ou du moins j'en fis de plus accordantes à mon naturel. Cette époque de ma jeuneſſe eſt celle dont j'ai l'idée la plus confuſe. Rien preſque ne s'y eſt paſſé d'aſſez intéreſſant à mon cœur pour m'en retracer vivement le ſouvenir, & il eſt difficile que dans tant d'allées & venues, dans tant de déplacemens ſucceſſifs, je ne faſſe

pas quelques tranſpoſitions de tems ou de lieu. J'écris abſolument de mémoire, ſans monumens, ſans matériaux qui puiſſent me la rappeller. Il y a des événemens de ma vie qui me ſont auſſi préſens que s'ils venoient d'arriver ; mais il y a des lacunes & des vides que je ne peu remplir qu'à l'aide de récits auſſi confus que le ſouvenir qui m'en eſt reſté. J'ai donc pu faire des erreurs quelquefois, & j'en pourrai faire encore ſur des bagatelles, juſqu'au tems où j'ai de moi des renſeignemens plus ſûrs ; mais en ce qui importe vraiment au ſujet je ſuis aſſuré d'être exact & fidele, comme je tâcherai toujours de l'être en tout : voilà ſur quoi l'on peut compter.

Sitôt que j'eus quitté M. le *Maître* ma réſolution fut priſe, & je repartis pour Annecy. La cauſe & le myſtere de notre départ m'avoit donné un grand intérêt pour la ſûreté de notre retraite ; & cet intérêt m'occupant tout entier, avoit fait diverſion durant quelques jours à celui qui me rappelloit en arriere : mais dès que la ſécurité me laiſſa plus tranquille le ſentiment dominant reprit ſa place. Rien ne me flattoit, rien ne me tentoit, je n'avois de deſir pour rien

que pour retourner auprès de Maman. La tendresse & la vérité de mon attachement pour elle avoit déraciné de mon cœur tous les projets imaginaires, toutes les folies de l'ambition. Je ne voyois plus d'autre bonheur que celui de vivre auprès d'elle, & je ne faisois pas un pas sans sentir que je m'éloignois de ce bonheur. J'y revins donc aussi-tôt que cela me fut possible. Mon retour fut si prompt & mon esprit si distrait que, quoique je me rappelle avec tant de plaisir tous mes autres voyages, je n'ai pas le moindre souvenir de celui-là. Je ne m'en rappelle rien du tout, sinon mon départ de Lyon & mon arrivée à Annecy. Qu'on juge sur-tout si cette derniere époque a dû sortir de ma mémoire ! en arrivant je ne trouvai plus Madame de *Warens* : elle étoit partie pour Paris.

Je n'ai jamais bien su le secret de ce voyage. Elle me l'auroit dit, j'en suis très-sûr, si je l'en avois pressée ; mais jamais homme ne fut moins curieux que moi du secret de ses amis. Mon cœur, uniquement occupé du présent, en remplit toute sa capacité, tout son espace, & hors les plaisirs passés qui font désormais mes uniques jouissances, il n'y

reſte pas un coin de vide pour ce qui n'eſt plus. Tout ce que j'ai cru d'entrevoir dans le peu qu'elle m'en a dit, eſt que dans la révolution cauſée à Turin par l'abdication du roi de Sardaigne, elle craignit d'être oubliée, & voulut, à la faveur des intrigues de M. d'*Aubonne*, chercher le même avantage à la cour de France, où elle m'a ſouvent dit qu'elle l'eût préféré ; parce que la multitude des grandes affaires fait qu'on n'y eſt pas ſi déſagréablement ſurveillé. Si cela eſt, il eſt bien étonnant qu'à ſon retour on ne lui ait pas fait plus mauvais viſage, & qu'elle ait toujours joui de ſa penſion ſans aucune interruption. Bien des gens ont cru qu'elle avoit été chargée de quelque commiſſion ſecrete, ſoit de la part de l'Evêque qui avoit alors des affaires à la cour de France, où il fut lui-même obligé d'aller, ſoit de la part de quelqu'un plus puiſſant encore, qui ſut lui ménager un heureux retour. Ce qu'il y a de sûr, ſi cela eſt, eſt que l'ambaſſadrice n'étoit pas mal choiſie, & que, jeune & belle encore, elle avoit tous les talens néceſſaires pour ſe bien tirer d'une négociation.

Fin du Livre troiſieme.

LES